

Violences malgaches et d'autres lieux...

À Jean-François avec qui j'ai parcouru les chemins délicats de la fraternité

Vivre à Madagascar est une aventure passionnante, particulièrement dans la période qui est la nôtre. C'est mon cas depuis dix ans, à la fois comme prêtre et professeur de philosophie, à ce titre en dialogue régulier avec des étudiants sur des sujets de fond ; également comme observateur attentif qui essaye de porter un regard bienveillant sur ce qui se passe autour de lui. La durée de la relation fait tomber bien des illusions du départ et rend douloureuse l'épreuve des distances culturelles. Des rapprochements se font, diminuant les tensions, mais la conviction s'approfondit au fil des années que l'on demeurera toujours un étranger. Des sas de décompression sont utiles pour ne pas s'aigrir, pour rester dans son rôle tout en essayant de se rendre utile. Il arrive aussi que l'on se surprenne à jouir de cette situation qui combine la distance et l'implication, d'apprécier la position de témoin privilégié qui permet de regarder sans être pris dans les rapports complexes qui font le quotidien de ce pays. Mais là n'est pas la question.

L'intérêt de ce qui se passe actuellement, pour celui qui oscille entre la place d'observateur et celle d'acteur, est qu'elle est pleine de promesses et d'incertitudes. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la société malgache a commencé à se mettre en mouvement, mais les évolutions apparaissent à présent avec une plus grande netteté. Le fait se vérifie dans tous les phénomènes sociaux, c'est quand ils arrivent dans une phase terminale ou décisive que les contradictions apparaissent avec clarté. Des réalités, depuis longtemps sous-jacentes, deviennent manifestes. L'analyse s'en trouve facilitée. Après des siècles au cours desquels les coutumes, les interdits, les lois, les habitudes ancestrales ont enfermé la pensée et les mœurs dans un carcan dont il était difficile de se dégager, on assiste à un desserrement de ces liens. Le désir de liberté et d'autonomie, en gagnant du terrain dans les esprits, rend plus difficilement supportable la soumission à la tradition et fait ressortir d'autant la pression que cette dernière exerçait sur les pensées et sur les comportements.

Un monde ébranlé

Je le répète, si le phénomène du changement n'est pas nouveau, il devient plus aisément perceptible dans la mesure où il entre dans une phase critique. Au XXI^e siècle, Madagascar a du mal à conserver son insularité. Les frontières ne sont plus étanches, la radio, la télévision, les films, les journaux, le téléphone portable... envahissent progressivement l'espace social et culturel. Le désir de consommer commence à trouver des moyens de réalisation, entraînant des envies, des jalousies et des reniements du passé.

La société étant ébranlée de fond en comble, on assiste à une diversification entre les réactions, un étagement entre ceux qui rêvent de revenir à la situation ancienne, forcément idéalisée, d'autres qui admirent en esthètes la beauté, la richesse et l'équilibre de la civilisation traditionnelle, indépendamment de la manière dont elle était vécue dans le concret, d'autres qui s'interrogent sur ce qu'il est possible de sauver ou d'adapter à notre temps, d'autres enfin qui rejettent, le cœur léger, ce qui leur semble un joug insupportable.

Cette palette de sentiments n'est pas réservée à la situation actuelle de Madagascar ; elle apparaît dans tous les cas où il y a mouvement, où un changement bouleverse en profondeur la stabilité d'une organisation, d'une culture, d'une religion, d'une ethnie... Les uns se raidissent, d'autres se réjouissent, d'autres encore essayent de s'adapter à la nouveauté de la situation.

Observer les conséquences du surgissement de la modernité dans une culture longtemps préservée est passionnant et inquiétant à la fois. Il est difficile pour les acteurs, une fois qu'ils ont goûté à la liberté et aux facilités que procure le progrès, de revenir en arrière, de refuser les ouvertures proposées. On a beau regretter le passé, mettre en question les nouveautés étrangères qui détruisent et déstabilisent au moins autant qu'elles amènent du positif, on a du mal à tout rejeter en bloc, sauf en paroles.

Il est en général possible, dans d'autres contextes, de transiger, de prendre des libertés avec tel ou tel aspect d'une structure séculaire quand elle est constituée d'éléments juxtaposés. Ce n'est pas aussi simple dans le cas d'une société traditionnelle qui ne laisse rien en dehors de son domaine. Ce type de monde se caractérise par sa cohérence totalisante. Impossible de toucher au moindre élément qui le constitue sans mettre en danger l'ensemble de l'édifice. Il prend tout, rien n'échappe à son emprise. On ne peut pas lui réserver un espace, comme dans le traditionalisme religieux, tout en se fondant par ailleurs dans la culture générale.

Les anciens Grecs appelaient cet équilibre le « Cosmos », une construction admirable par son harmonie qui lui confère une stabilité sans pareille. Il prend en charge le moindre aspect de l'existence, ce qui le rend sécurisant et en séduit plus d'un, mais suppose un accord unanime et total pour se maintenir en l'état. Le moindre comportement déviant met en danger le système dans son entier et risque de réveiller une violence sous-jacente, en général anesthésiée et contrôlée par les structures que la société s'est donnée.

Ainsi, dans un tel cadre, il est impossible de s'interroger sur la validité des conseils de son père sans critiquer dans le même élan, la communauté dont il est issu et au nom de laquelle il parle, les traditions qui viennent des ancêtres, les coutumes qui en sont l'expression, les interdits qui en sont les garants... et la liste est sans fin, jusqu'à Dieu, au sommet de la pyramide. La moindre insulte, le plus petit faux pas ne sauraient être tolérés chez un membre de ce groupe parce que rien n'est anodin. Le commandement : « tu honoreras ton père et ta mère » n'est plus seulement un impératif moral, il est une loi dont dépend la survie de la société.

Il est donc indispensable que toute violence individuelle soit soigneusement réprimée, encadrée, qu'on l'empêche de nuire et de prendre de l'ampleur. Mais que se passe-t-il quand le monde ancien se fissure, quand il ne fait plus l'unanimité, quand les systèmes de régulations perdent de leur efficacité, quand la hiérarchie sociale est mise en question ?

Parce qu'il me semble que nous vivons quelque chose d'approchant à Madagascar, j'ai eu l'idée d'aborder la société malgache actuelle sous l'angle de la violence, parce qu'aussi j'ai lu René Girard¹.

La violence dans une société fermée

C'est Henri Bergson², dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, qui a utilisé l'expression de « société fermée » pour qualifier un groupe humain qui se reproduit à l'identique. Ce genre d'entité recherche avant tout la stabilité et la tranquillité, contrairement aux « sociétés ouvertes » qui sont prises dans une dynamique de progrès, mais dans lesquelles il peut être difficile de vivre du fait de leur instabilité permanente. Il parle aussi de morale fermée et de morale ouverte, de religion fermée et de religion ouverte. Dans chacun de ces cas, le désir de sécurité s'oppose à la volonté d'ouverture, le repli sur des données stables, voire éternelles à l'acceptation de la déstabilisation qu'entraîne souvent la recherche.

La violence est vécue différemment dans une société fermée, où elle est à contenir quand elle vient de l'intérieur et à maintenir aux frontières quand elle est une menace extérieure, que dans une société ouverte à tous les vents et sans cesse en recherche d'équilibre.

Une société fermée est obsédée par le danger de la violence qu'il s'agit de canaliser alors qu'une société ouverte, traversée par une violence incessante, tente désespérément de lui trouver des remèdes. Les sociétés traditionnelles font partie de la première catégorie.

¹ En particulier *La violence et le sacré*, Grasset 1972 et *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, 1978.

² Philosophe français, 1859 – 1941.

Une violence encadrée

Parler de violence à propos des habitants de la Grande Île paraîtra incongru à ses hôtes de passage, comme aux Malgaches eux-mêmes. Les normes sociales sont tellement fortes qu'elles empêchent la plupart des réactions spontanées, qu'elles expriment l'affection, la colère ou l'agressivité.

Pourtant, il suffit de prendre le taxi brousse au départ de Tana pour faire l'expérience d'une violence réelle. Entouré d'une nuée de rabatteurs, le candidat au voyage est tiré, poussé, entraîné de force jusqu'au taxi qui « va partir à l'instant », qui « n'attend plus que vous » pour ce faire. Ceux qui vous pressent de tous côtés en profitent pour vous faire les poches et subtiliser ce qui s'y trouve. Une fois installé, il faut attendre encore une heure ou deux avant que de vrais clients arrivent en remplacement de ceux qui occupaient les places pour faire nombre. On s'aperçoit, au moment de payer, que l'argent de la course a disparu, bien heureux s'il n'y a que lui ! Mais à quoi bon protester ? Il y a trop de coupables potentiels. On se console en pensant que ça aurait pu être pire, s'ils avaient trouvé ce qu'il y avait dans les autres poches ! Pourtant, certains ne voient dans ces manifestations que des phénomènes partiels et pensent que ce serait faire injure aux Malgaches que de prétendre voir de la violence en eux.

La réaction est courante. Dans tous les pays du monde on hésite à reconnaître la présence de la violence et d'y voir un phénomène de base, à la racine des civilisations. La tendance générale est de minimiser son importance réelle. Je pense que le remède est alors pire que le mal et, qu'à force de refuser de voir la réalité de la violence, on permet qu'elle demeure active d'une manière souterraine, on se prive des moyens permettant de la maîtriser. De là vient mon désir d'aborder de front cette question, au risque d'être caricatural.

Comme Madagascar n'est pas un cas particulier, il me semble utile de faire un petit détour théorique pour voir comment ce thème est abordé dans diverses traditions philosophiques parmi les plus proches de nous. On entre dans cette problématique à partir de l'hypothèse de la bonté originelle de l'homme.

L'homme est-il naturellement bon ?

La question divise les grands courants de pensée : est-ce que l'homme est naturellement bon ou bien est-il fondamentalement marqué par le mal ? Ceux qui refusent de voir dans la violence un facteur essentiel penchent pour la première hypothèse.

C'est la faute à Rousseau

Dans la philosophie contemporaine, deux opinions contradictoires s'opposent, celle de Hobbes³ et celle de Rousseau⁴.

Le premier affirme : « Et certainement, il est également vrai, et qu'un homme est un dieu à un autre homme, et qu'un homme est aussi un loup à un autre homme ». Il signifie par là que l'homme est incapable de voir l'autre comme son semblable, quelqu'un avec qui il peut avoir des relations constructives comme avec un égal, un partenaire potentiel. Ou bien il tend à en faire un supérieur devant lequel il est prêt à s'incliner, à qui il doit se soumettre pour gagner sa tranquillité, ou bien il le considérera comme un rival à éliminer. L'homme a toujours besoin d'entrer dans une hiérarchie en cherchant sa place dans des rapports de force. Il lui faut se positionner entre des plus forts et des plus faibles. La violence est présente dans l'un et

³ Philosophe anglais, 1588-1679.

⁴ Philosophe français, 1712 – 1778.

l'autre cas, qu'elle soit le fait de la soumission à l'autorité ou qu'elle entraîne la lutte à mort entre des personnes qui ne voient que cette manière d'exister, en supprimant les gêneurs.

Rousseau prétend le contraire : « l'homme est né bon ; c'est la société qui l'a corrompu ». La violence est dans ce cas à sens unique : elle vient des institutions sociales qui ne permettent pas à l'homme de développer ses capacités, d'aller dans le sens de sa nature prétendument bonne.

La discussion paraîtra oiseuse à plus d'un, le type même du débat philosophique qui ne sert qu'à embrouiller les idées. Peu importe que l'homme soit bon ou mauvais à la base si le résultat est le même ! La violence est bien présente, il s'agit de la gérer et ce n'est pas nécessaire de chercher à trouver son origine. L'impression d'inutilité de la question est encore renforcée par le fait que le premier auteur, tout comme le second, reconnaissent qu'il s'agit d'une fiction. En fait, l'homme naturel n'existe pas et n'a jamais existé. Il est impossible de concevoir un homme en dehors d'une société, d'une communauté d'origine. C'est cette dernière qui le fait être et le modèle. Il n'y a pas d'homme sans société et il faut beaucoup d'imagination pour forger le concept d'un homme isolé, sans relation avec d'autres hommes, ne dépendant en rien de ses semblables. Pourquoi donc inventer une origine mythique à l'humanité, alors qu'il devrait suffire de prendre en compte la réalité telle qu'elle se présente ? Je suis d'avis qu'il s'agit au contraire d'une prise de position fondamentale. La vraie question est certes de savoir le comportement qu'il convient d'avoir face à la violence humaine d'où quelle vienne, mais les stratégies à employer dépendent essentiellement de la conception que l'on se fait de l'homme.

La position de Rousseau a pris l'avantage dans les sociétés modernes. Il s'ensuit que la plupart des penseurs actuels cherchent l'origine de la violence, non dans l'homme lui-même, mais à l'extérieur de lui. Si l'homme est bon naturellement, il faut s'appliquer à trouver dans son environnement ce qui le dégrade si l'on veut trouver des remèdes à la violence.

La théorie de Rousseau se penche donc sur la société, la famille et l'éducation qui, en brimant la nature de l'homme et en l'empêchant de prendre des initiatives ne lui permettent pas de développer ses potentialités. Les éducateurs et les législateurs devraient prendre des distances par rapport aux pratiques traditionnelles et se contenter de guider et d'éloigner les obstacles qui font prendre aux jeunes de mauvaises directions. Quant à la société, elle fonctionnera correctement dans la mesure où, par contrat, les citoyens se mettront d'accord sur les conduites à tenir. Par principe, une structure sociale qui obtiendra l'assentiment général ne pourra que fonctionner correctement puisqu'un homme bon, c'est l'hypothèse privilégiée, obéit à la raison et non à ses passions.

Une telle position est caractéristique de la philosophie dite des Lumières pour laquelle tout le mal vient de l'obscurantisme. Quand la raison éclaire le monde, elle dissipe les ombres de l'ignorance causes de tous les maux. Les hommes, une fois libérés de leurs peurs, de leurs superstitions, de leurs conceptions erronées des autres et du monde, perçoivent clairement la vérité, grâce en particulier aux sciences et à la philosophie. Ils deviennent capables de se diriger d'une manière droite dans l'existence parce que la raison prend le pas sur les désirs mauvais et sur les perspectives erronées.

On trouvera sans doute cette conception trop idéalisée. Elle fait la part belle au caractère raisonnable de l'homme qui ne se vérifie pas toujours. Elle est pourtant largement partagée jusqu'à aujourd'hui et fait même partie des *a priori* pas toujours formulés mais bien présents. Nous sommes toujours en train de chercher en dehors de l'homme lui-même les causes de la violence et l'idée que l'on peut se changer ne fait plus recette. La liste est longue de ce qui empêche les hommes de laisser libre cours à leur bonté naturelle.

La religion est la première visée. Une des opinions les plus couramment répandues de nos jours tend à la rendre responsable de ce qui monte les hommes les uns contre les autres.

C'était déjà l'opinion de Feuerbach⁵ qui faisait de la religion la cause première de toute aliénation. Pour que l'homme se mette à aimer son semblable, il suffit de lui démontrer que le Dieu qu'il adore n'est qu'une projection de ses attentes. En se détournant de ce qui n'est qu'une illusion, il recentrera son existence sur ce qui est sa véritable source : l'humanité. Qui dit aliénation dit « autre » : la religion dénature la réalité originelle de l'homme, elle le rend différent de ce qu'il devrait être en toute logique. Sa nature est perçue comme bonne puisqu'il suffit de supprimer ce qui lui donne une mauvaise orientation pour que tout se remette en place comme par magie, selon un équilibre premier. Inutile de prêcher l'amour du prochain, il suffit de montrer que, Dieu n'existant pas, il ne sert à rien de prétendre l'aimer. Les hommes se tourneront alors naturellement vers leurs semblables.

La vision de Feuerbach est largement partagée, tant par des philosophes d'aujourd'hui que par l'opinion publique et les médias. Il est courant de prétendre que la cause de toutes les guerres est à chercher dans l'intolérance religieuse. Cela passe souvent pour une évidence qu'il n'est même pas utile de démontrer. L'intégrisme musulman est sans cesse montré du doigt, mais aussi le judaïsme et le christianisme. Il n'y a guère que les religions traditionnelles à trouver grâce aux yeux de nos contemporains à cause de leur lien essentiel avec la nature, credo de notre temps. Que de violences elles génèrent pourtant.

Michel Onfray, philosophe d'aujourd'hui, dans *Le traité d'athéologie*, rend la religion en général, et le christianisme en particulier, responsable des dysfonctionnements et de toutes les violences de notre monde. Avec une naïveté étonnante, il invite à supprimer la dimension religieuse afin que l'humanité retrouve naturellement les chemins de la raison et de la fraternité. On se demande pourquoi on n'y avait pas pensé avant ! Nietzsche déjà élargissait cette problématique, par trop étroite, à toute philosophie idéaliste qui, en détournant l'homme de sa nature, l'empêche de trouver son plein épanouissement.

André Comte-Sponville, autre philosophe actuel à avoir une certaine notoriété, a un discours équivalent. Dans la ligne du bouddhisme, il soutient que la souffrance vient du désir. Or, une des sources essentielles en est l'espérance chrétienne qui, au lieu de nous inviter à nous occuper de notre monde, nous pousse à rêver à une existence meilleure, elle nous tourne vers un au-delà et nous maintient dans l'illusion. D'après lui, la suppression de la dimension religieuse éliminera le désir de dépasser les autres, tarira l'envie d'un ailleurs ou d'un autrement et apaisera en conséquence les relations réciproques. L'homme n'est pas responsable de ses errements, il est trompé par les mensonges religieux. L'hypothèse de l'innocence originelle est bien ancrée.

Des philosophes plus classiques expriment, de même, leur foi dans la bonté originelle de l'homme, écartant de lui l'origine du mal. Il est possible de lire dans cette perspective la théorie de Marx. Comme Feuerbach il part de l'aliénation, mais au lieu d'en voir la source dans la religion, il la cherche du côté de la propriété privée des moyens de production et d'échange, des structures économiques et sociales donc.

La stratégie proposée est du même ordre que ce qui précède : il suffit de supprimer les causes de l'aliénation pour que les hommes rentrent dans le droit chemin. Une fois que les moyens de production et d'échange seront socialisés, les problèmes de l'humanité se résoudreont au fur et à mesure, depuis la lutte des classes jusqu'à la prostitution. L'opération n'est pas magique, mais, une fois que la base est changée, les forces parviendront à s'équilibrer d'une manière harmonieuse puisque plus rien ne s'opposera à leur libre exercice. Même les capitalistes seront libérés du joug de l'argent qui les empêche de vivre. Personne n'est vraiment méchant, pas même les exploités, tout le monde est pris dans un système qui l'aliène et le prive de la vraie vie.

⁵ Philosophe allemand, 1804 – 1872.

On perçoit la même tendance chez les psychologues ou les sociologues. Chaque fois l'environnement, l'éducation, la société..., portent la responsabilité des dysfonctionnements. On ne changera pas quelqu'un directement : il faut changer ses relations, sa situation concrète, son cadre de vie, le libérer du fardeau de son passé, lui montrer l'inanité de certains de ses choix et ses problèmes se résoudre d'eux-mêmes. La pensée dominante est que, dans des conditions favorables, chaque homme se développera au mieux de ses capacités et trouvera une place harmonieuse au cœur de relations sociales apaisées. Il n'y a pas de volonté perverse naturelle.

Il y a bien ce que l'on nomme la résilience, le fait que quelqu'un, né dans des conditions particulièrement défavorables, puisse parvenir à marquer sa différence par rapport à son milieu d'origine et à s'intégrer dans la société. Mais le contraire ne semble pas être à l'ordre du jour : la violence dans laquelle chacun est pris et à laquelle il participe à sa manière ne trouve pas sa source dans l'individu. Elle vient toujours des autres, concerne des cas particuliers et non la généralité. Les religions sont à nouveau accusées : elles culpabilisent les hommes en leur faisant croire qu'ils sont pécheurs, elles les traumatisent au lieu de leur faire découvrir leur innocence originelle.

Ces manières de voir ont indubitablement leur pertinence, mais elles ont le défaut de dissimuler leur *a priori* trop simpliste et de minimiser la gravité de la violence en limitant les causes à l'environnement. Quoi qu'il en soit, il semble clair que l'influence des Lumières domine largement la pensée de notre époque. La bonté fondamentale de l'homme n'est pas remise en cause, elle est même sous-jacente à la plupart des analyses, comme un *a priori* incontournable. La pensée contemporaine est préoccupée par la recherche de responsables, des causes explicatives de la violence omniprésente. Le souci est de revenir à la bonté originelle, de supprimer les dérives qui en détournent l'humanité, de dénoncer et de supprimer les forces du mal qui empêchent les forces du bien de se développer librement. Il n'est pas étonnant que, dans ce contexte, l'idée de violences malgaches ait du mal à s'imposer.

Outre son caractère simpliste, cette position a le défaut de favoriser la bonne conscience. Comme ces gens psychologiquement atteints qui sont capables d'expliquer ce qui ne va pas chez eux sans pour autant guérir, non seulement je ne me reconnais pas responsable de la violence, mais en plus je suis capable de désigner les vrais fautifs et de proposer des stratégies pour en venir à bout. Grâce à ma clairvoyance particulière, je me sens au dessus des ignorants et des victimes de l'obscurantisme religieux. Je peux faire la leçon aux autres et même leur faire la guerre pour les remettre sur le droit chemin. Mais est-ce bien là la solution ?

On trouve beaucoup d'exemples de cette autosatisfaction chez les Malgaches, souvent tentés de rejeter sur d'autres ou sur l'histoire la cause de leurs problèmes, en partant du principe que leurs capacités intrinsèques leur permettraient normalement de dépasser les limites qui leur sont imposées. Mais ce n'est pas la tentation principale des sociétés traditionnelles qui se rapprocheraient plutôt de la position de Hobbes.

Hobbes

La théorie de Hobbes a du mal en revanche à se frayer une place dans la société moderne. Elle semble pessimiste, peu respectueuse de la dignité humaine. Selon ce philosophe, la violence est la donnée de base de notre condition et les constructions humaines ne visent qu'à la domestiquer pour rendre la société vivable, malgré sa présence universelle. Elle n'est pas une déviation, le résultat d'influences extérieures, elle est le fonds de la réalité. Aussi, il est vain de prétendre se construire dans son individualité ou bâtir une société en faisant abstraction de son existence, comme s'il suffisait de développer les bons sentiments de chacun. Les tendances naturelles vont vers la division et la lutte. Rien ne peut exister d'une façon durable dans la société humaine tant que la question de la violence n'a pas trouvé de solution.

Comme ailleurs dans la nature, des réponses temporaires voient le jour quand un rapport de force s'établit, permettant, pour un temps, la coexistence de forces antagonistes. Cependant il ne peut s'agir que d'un équilibre temporaire, toujours fragile. Hobbes insiste sur le fait que, contrairement au monde animal ou végétal, l'égalité naturelle est la caractéristique du monde des hommes. En dehors d'un ordre social établi et même dans ce cas, l'individu le plus faible peut imaginer renverser un plus fort, nul ne possède une position définitive.

A partir du moment où la force physique n'est plus absolument prédominante, une coalition des petits est capable de prendre le pas sur un plus puissant. Par ruse ou par trahison, n'importe qui peut être renversé ou mis en danger, c'est particulièrement vrai pour les hommes. L'insécurité est constante, personne ne peut se sentir à l'abri dans son statut, certain de maintenir sa domination une fois pour toutes. L'égalité naturelle, caractéristique de l'espèce humaine, entraîne l'instabilité et la violence généralisée. L'homme devient un loup pour l'homme, mais, contrairement aux meutes où le rapport de force est relativement stable, le danger est permanent dans les organisations sociales humaines. Même quand les hommes font d'un autre homme un dieu, ce respect est temporaire et peut être remis en question à tout moment.

Hobbes, nous le voyons, prend donc la violence originaire au sérieux. D'après lui, on ne peut pas compter sur une bonté fondamentale de l'homme puisque le fait qu'il soit naturellement dans une situation d'égalité le conduit au contraire à la violence généralisée. C'est là que la société va intervenir en proposant une alternative. Les hommes, de sauvages qu'ils étaient, vont être invités à devenir des citoyens. Pour cela, ils sont appelés à renoncer à une partie de leur droit naturel, à renoncer à leur égalité, en confiant à un roi une partie de leur pouvoir. Ils ne le font pas de gaîté de cœur, mais devant les conséquences de la violence généralisée, il leur semble préférable d'abandonner un peu de leur liberté et de leur égalité pour arriver à la paix et à la sécurité.

Nous allons le voir, c'est aussi ce choix qu'a fait la société traditionnelle malgache : faire passer la communauté avant l'individu, se soumettre à des lois et des interdits, accepter une hiérarchie pour accéder à la stabilité et à la paix. Le rôle de la tradition est donc ambigu : d'un côté elle semble une oppression, empêchant le libre épanouissement de chacun, d'un autre elle est acceptée pour ne pas retomber dans la sauvagerie. Mais cela fera l'objet de développements ultérieurs.

La Bible

Ce détour théorique serait incomplet s'il n'allait pas jusqu'à une prise en compte de ce qu'en dit la Bible. Le christianisme sera une référence constante au cours de cet essai à côté d'autres points de vue. Son importance est grande dans la société malgache d'aujourd'hui et il prend sa place dans les traitements de la violence dans ce pays.

A première vue, les Chrétiens seraient plutôt proches de Rousseau. La Genèse, le premier livre de la Bible leur livre de référence, insiste sur le rôle créateur de Dieu. Il répète à l'envie que tout ce que Dieu fait est bon, surtout l'homme qui a de plus le privilège d'avoir été créé par lui à son image. Pourtant, ce bel optimisme est vite démenti par les faits et la suite du texte. Adam et Eve désobéissent et sont exclus du Paradis terrestre, Caïn tue son frère Abel, la violence se développe partout au point que Dieu prend la décision de supprimer ce qu'il a créé par le déluge qui remet les compteurs à zéro. L'idée n'était pas très bonne puisque la violence a repris immédiatement après. Pourtant Dieu décide de se contenter de la situation, il ne provoquera plus de déluge. C'est du moins ce qu'il affirme...

La contradiction entre le premier chapitre de la Genèse et la suite s'explique par le fait qu'il s'agit de deux traditions différentes mises côte à côte. Le premier chapitre, plus récent, est l'œuvre d'une communauté à la théologie plus élaborée, pour qui Dieu, dans sa bonté, ne peut créer par sa parole que de bonnes choses. Elle ne décrit pas la situation concrète de

l'humanité, mais donne la vision d'un idéal. Elle parle de l'homme tel qu'il devrait être du fait de son origine divine, elle nous encourage à développer en nous cette image pour nous rapprocher de Dieu et lui ressembler effectivement.

La suite du livre, venant d'une tradition plus ancienne, a une conception de Dieu plus primitive : il crée comme un potier, il réfléchit, décide, punit, se repent. Plus proche du mythe, elle cherche moins à faire de la théologie qu'à chercher le pourquoi du mal, de la violence, qu'à aider le croyant à se situer devant un Dieu au comportement parfois étrange. Les deux approches sont donc réellement contradictoires ce qui ne veut pas dire qu'il faille choisir entre les deux ou les opposer.

Le choix le meilleur est sans doute de se conformer à la manière de faire du rédacteur final qui a choisi de mettre les deux textes l'un après l'autre sans en éliminer aucun. Comme lui nous pourrions ne pas choisir entre Rousseau et Hobbes. Les deux sont intéressants dans leur lecture de la violence, à condition de montrer leur complémentarité et d'éviter de les suivre dans leurs dérives. La Bible est un bon guide pour cela.

Il est possible de parler de la bonté de l'homme à condition de replacer ce discours dans la perspective du constat de la violence omniprésente. Dès le début l'homme prend de mauvais chemin et l'humanité s'en trouve marquée à jamais. C'est ce que le christianisme appellera le péché originel. Les deux mythes sont indissociables : tant celui qui fait appel à un homme à l'image de Dieu que celui qui invoque un péché originel. Nous avons besoin d'être sauvés, quand bien même nous nous rêverions naturellement bons.

L'utopie est très utile à condition que l'on évite de la confondre avec la réalité, pourvu même que l'on n'en fasse pas un modèle à suivre. La perspective d'un homme à l'image de Dieu est intéressante à condition d'ajouter immédiatement que cela ne correspond en rien à la réalité concrète. Il est même dangereux de partir de cette affirmation pour construire une morale, une politique, une gestion de la société. L'utopie est un idéal irréalisable dans son intégralité, qui nous attire et nous séduit quand elle est placée à l'horizon, mais qui devient un danger si l'on cherche à l'appliquer et encore plus si on la confond avec la réalité, même en puissance.

C'est bien l'erreur du communisme réel. Séduisant par sa théorie, pouvant donner de bons principes de gouvernement, il est inapplicable en l'état. L'homme réel ne ressemble pas à la vision idéale que l'on peut déduire de la théorie de Marx. Il est incapable de vivre en oubliant ses intérêts propres, de travailler pour le bien de tous, de ne pas tenir compte de ses désirs propres et de rejeter les envies qui ne sont pas bonnes pour la communauté. A partir de là, le communisme n'est pas applicable, non parce qu'il serait pervers mais parce qu'il ne tient pas compte du mal qui est dans l'homme. D'autant plus que les dirigeants se révèlent eux aussi incapables de rester fidèles au réel et à l'idéologie qu'ils prétendent promouvoir. La théorie dialectique, tenant compte de la contradiction, s'est rapidement transformée en idéologie fermée ; la responsabilité donnée au peuple a été remplacée par la dictature du parti ; le respect du réel, caractéristique du matérialisme dialectique a laissé la place à l'enseignement de vérités éternelles, valables partout et pour tous.

En mettant côte à côte deux traditions de périodes différentes, la Bible évite la vision idéaliste d'un homme foncièrement bon, elle nous invite en même temps à ne pas oublier que le monde est habité par la violence et le péché, une violence que Dieu ne parvient pas à éradiquer même par des méthodes aussi expéditives que radicales. Lui-même est obligé d'en prendre son parti et nous sommes appelés aussi à bâtir un monde qui en tienne compte. Il est inutile de chercher à organiser une société en s'appuyant sur l'hypothèse d'un homme naturellement bon.

Munis de ces pistes théoriques, nous devrions avoir plus de facilités pour approcher les violences malgaches. On l'aura compris, l'hypothèse de Hobbes sera privilégiée au départ : la violence présente dans l'humanité implique le passage par une structure sociale contraignante qui, si elle brime la liberté individuelle et met en cause l'égalité naturelle, permet de maintenir

une tranquillité suffisante pour rendre la vie possible. Aussi longtemps du moins que son poids sera suffisant... Nous essayerons de voir ensuite si d'autres pistes ne sont pas envisageables, en nous appuyant sur la Bible en particulier.

Des violences diverses

Nous ne nous laisserons pas abuser par l'abord doux et pacifique des Malgaches, nous prendrons la peine de débusquer la violence qui est en eux. L'observateur distrait ou malveillant a tendance à les trouver apathiques et à douter de l'avenir de leur développement à cause de cela. Le mythe raciste du noir indolent n'est pas mort. D'autres iront chercher des exemples récents pour montrer le pacifisme fondamental de ce peuple. Les événements de 2002, lors de la prise de pouvoir de Marc Ravalomanana, se sont déroulés sans véritable émeute. Au cours des mois de grève, d'occupations, de manifestations, de barrages sur les routes, le pouvoir a bien fait sauter quelques ponts, certaines institutions ont été prises d'assaut, mais les morts ont été relativement peu nombreux et les dégâts limités. Il y a eu plus de prières que de coups de poings ou de couteau ! Plus récemment, le « coup d'Etat » du général Randrianafidisoa, dit Fidy, le 17 novembre 2006 a fait un seul mort et n'a guère eu de répercussions sur le déroulement des élections.

Pourtant, quiconque a vécu un peu longtemps à Madagascar s'est trouvé confronté, à un moment ou à un autre, à de brusques montées d'adrénaline, à des raidissements surprenants, à des violences verbales ou physiques d'autant plus surprenantes qu'elles étaient inattendues. Seuls les naïfs s'en étonneront. Je ne vois pas pourquoi la violence, présente partout dans le monde, ne serait absente que de la Grande Île. J'y vois même un constat plutôt rassurant. Nous l'avons observé dans ce qui précède, ignorer la violence, prétendre ne voir que la bonté dans l'homme constitue une manière dangereuse d'aborder la réalité de la société. Mettre l'accent sur la violence malgache ne se veut donc pas une critique, mais une manière saine de s'intéresser à la situation de ce peuple.

Un pacifisme réel

Que l'on m'entende bien, les Malgaches sont des gens habituellement calmes. Il en faut beaucoup pour les faire sortir de leurs gonds. Il est rare de les voir énervés, excités, il faut qu'ils soient vraiment en colère pour les entendre hausser le ton. C'est même très mal vu et l'on sent une réprobation générale quand l'un d'entre eux se laisse aller à s'énervier de la sorte. Nous voyons poindre déjà le poids d'une culture qui condamne toute attitude non contrôlée.

Si un étranger, un vazaha, se met en colère, ce n'est pas très grave. Ils ont l'habitude de nos sautes d'humeur et elles les feraient plutôt sourire, ce qui n'est pas le cas quand il s'agit de l'un d'eux. Il n'est jamais de bon ton de se laisser aller. Un jour que j'étais un peu excité pour je ne sais quelles raisons j'ai eu droit à cette remarque ironique : « inona no olana ? », « c'est quoi ton problème ? » J'ai été calmé de suite et je me suis dit qu'effectivement j'avais bien tort de prendre mon petit problème au sérieux.

Après coup j'étais même content que la personne ait osé me faire une telle remarque. Quand un Malgache vous fait une remarque acerbe ou simplement un peu désagréable, réjouissez-vous, vous n'êtes pas intégré mais au moins vous ne lui êtes pas tout à fait indifférent ! Il vaut mieux cela que quand il garde le silence.

Il ne doit pas y avoir beaucoup de pays dans le monde où les gens regardent paisiblement un match de foot, ne s'excitent pas devant un film de kung-fu, écoutent paisiblement un concert ou ne se passionnent pas au cours d'une campagne électorale. Madagascar ne fait pas exception à la règle et les ambiances sont chaudes lors de ces événements ou d'autres semblables, preuve que la violence n'est pas un phénomène exceptionnel, comme ailleurs.

Les dialogues sont habituellement courtois. Il est rare qu'une polémique s'installe sauf dans des circonstances exceptionnelles. L'étranger a même tendance à le regretter. Nous sommes habitués à des échanges directs au cours desquels la franchise va souvent de pair avec l'agressivité et la passion. *A contrario*, nous sommes mal à l'aise quand il s'agit de prendre part à un dialogue où chacun évite soigneusement de donner son avis, où l'on attend que l'autre se dévoile afin d'émettre une opinion qui ira dans son sens, où personne n'exprime ses émotions ou ce qui lui tient à cœur.

Le respect de l'autre, la volonté d'éviter la violence à tout prix positionnent le dialogue sur des bases auxquelles nous ne sommes pas habitués. Nous qui cherchons à tout prix à être compris, reconnus pour ce que nous sommes, nous nous trouvons face à des personnes qui veulent au contraire rester à distance, garder leur mystère, se masquer derrière des opinions générales. Une de leurs craintes est d'être percés à jour.

Formuler sa pensée avec précision, répondre par oui ou par non à une question est confusément perçu comme une agression, une affirmation de soi démesurée, une ingérence inopportune dans la pensée d'autrui. La plupart des Malgaches évitent de tomber dans une telle violence et restent à distance de toute prise de position catégorique. Le respect de l'autre atteint des proportions inouïes. La conséquence est qu'il arrive de parler longuement avec quelqu'un, de l'écouter avec attention, de recueillir ses avis et de se retrouver à la fin de l'échange dans l'incapacité de déterminer qu'elle est sa position, ni même s'il en a une.

Cela ne signifie pas obligatoirement qu'il n'a pas pris de décision. Il est possible qu'il sache ce qu'il veut. Simplement, pour éviter toute violence, il s'abstiendra d'émettre un avis tranché. La seule manière de savoir ce que pense un Malgache est d'observer ce qu'il va faire. S'il diffère l'application de sa promesse, c'est qu'il n'y adhérerait pas et qu'il l'a faite à contrecœur. Mieux vaut ne pas en tenir compte pour s'éviter des désillusions.

Les échanges ne s'en trouvent pas simplifiés. Il y a tellement de non-dits, que chacun essaye sans cesse d'interpréter ce que dit l'autre, sans jamais être sûr de le faire avec exactitude, au risque d'ambiguïtés sans fin. On cherche les sous-entendus, on essaye de trouver des indices. Les discours se croisent sans se rencontrer, sans s'articuler pour se rejoindre et se compléter. Certes, personne ne s'énerve, mais il n'est pas sûr que la violence sous-jacente s'en trouve exorcisée. Bien au contraire, les préjugés sur la pensée de l'autre s'en trouvent renforcés et les interrogations demeurent. Personne n'y voit clair, même pas sur lui-même.

Il est difficile en effet, quand on n'exprime pas ses jugements, de les préciser ne serait-ce que pour soi, de les constituer en une opinion cohérente et pleinement consciente. Ce n'est que par l'échange et au besoin par la confrontation que l'on se forge une pensée personnalisée. Le conformisme guette si l'on ne prend pas la peine d'analyser et de mettre en débat la foule d'informations qui viennent jusqu'à nous. Or, ce genre d'opération existe peu.

Il est vrai que le problème se pose moins dans une société traditionnelle où les divergences d'opinions sont limitées du fait que règne, en principe, un consensus *a priori*. La tradition est forte et il n'est pas de bon ton de penser différemment de ceux qui sont en position dominante, lesquels s'efforcent de ne pas sortir des conceptions qu'on leur a transmises pour ne pas mettre leur pouvoir en danger. Il est commode de se couler dans le consensus ambiant. Il élimine les oppositions et évacue les débats qui pourraient conduire à des dissensions dans le groupe.

Le principe en lui-même n'est pas mauvais. Nous l'avons vu avec Hobbes, il est utile que la société imprime sa marque sur les individus afin de réprimer les écarts, qu'elle brime l'expression anarchique de la liberté et la revendication égalitaire afin d'éviter les conflits. Mais quand on en arrive à un tel niveau de contrôle de soi et des autres, on commence à éprouver du mal à respirer librement.

Il n'en est pas de même dans un monde ouvert où il est nécessaire de faire des choix personnels. Il n'existe plus de position unique, portée par des personnages dominants et

incontestés, appuyés sur une tradition séculaire. Des contradictions se font jour, les personnes sont prises dans des courants différents. Il devient indispensable, pour se situer, de prendre parti, de refuser ou d'accepter telle ou telle opinion. Mais pour cela il faut faire la lumière sur soi-même, choisir un camp, ce qui s'apparente plus ou moins à un acte violent. Il reste une solution de facilité : naviguer à vue, se mettre successivement à la remorque de ceux qui s'imposent pour un temps en attendant l'opportunité suivante. C'est ce que font beaucoup de personnes qui ont peur de s'engager.

Si les Occidentaux se perdent volontiers dans des débats stériles, les Malgaches feraient bien d'entrer dans des échanges leur permettant de tester et d'affermir leurs convictions. Certains commencent à se risquer, mais cela leur demande de passer en dessous de la surface irénique des contacts habituels.

L'entreprise n'est pas aisée tant la volonté d'éviter les bouleversements est forte, comme l'habitude de rester en retrait dans les débats en refusant de s'engager réellement sur une proposition qui pourrait passer pour une affirmation de soi.

J'en fais l'expérience dans mes cours. L'attention est en général polie, mais mon envie de provoquer entraîne souvent des réactions qui débouchent sur un débat. On entre alors dans un rapport classique de questions/réponses qui permet d'éclaircir les questions abordées et d'avancer dans la compréhension des sujets. Pourtant, ces réactions portent généralement sur des questions qui, sans être futiles, ne sont pas brûlantes pour autant. Elles peuvent avoir trait à la foi, à l'identité malgache, à la vie familiale, aux traditions, à leur vie de jeunes... Il ne semble pas y avoir de sujet tabou ce qui est très réconfortant pour le professeur.

Malgré tout, il m'arrive d'échouer dans mes tentatives de lancer le débat. Certains de mes propos sont pour eux sans intérêt et ne trouvent pour cela aucun écho. D'autres, en revanche, touchent juste et sont suivis d'un silence gêné. Je sais alors que je suis devant un problème important, sans pour autant pouvoir aller plus loin. Le sujet demanderait un engagement personnel, un échange plus approfondi, une controverse où risqueraient d'apparaître des positions divergentes sources de conflits. Le silence s'installe.

Je sais qu'il faut que je me contente de donner quelques avis personnels, histoire de leur donner des éléments de réflexion. Je n'obtiendrai rien de plus. L'interdit de la violence est le plus fort, empêchant l'échange de se poursuivre, même si le thème évoqué ne manque pas de faire son chemin dans la tête de mes étudiants. Par contre, il n'est pas partagé ouvertement.

Le blocage vient aussi d'une violence sociale plus sournoise. Si quelqu'un se lance, il sera vite interrompu par des rires, des moqueries qui mettront rapidement fin à ses velléités de partage. La honte est un puissant inhibiteur. On parle aussi en France de ces élèves, pourtant brillants, qui sont contraints d'avoir de mauvaises notes s'ils ne veulent pas devenir les souffre-douleur du reste de la classe. La pression sociale oblige bien des personnes à rentrer dans le rang pour ne pas avoir honte et à abandonner par là même leur désir d'affirmer une différence.

Ce n'est guère qu'en tête-à-tête qu'affleure parfois la violence sous-jacente, mais aussi un échange plus vrai. Quand la confiance s'installe, les réticences s'estompent et les rancœurs s'expriment, les regrets, les frustrations, les désirs d'autre chose ou d'un ailleurs d'une vie étouffée. Mais le couvercle se referme vite et les sourires reviennent. Inutile d'insister.

Les Malgaches sont donc calmes et polis, rarement exubérants et démonstratifs, il leur arrive pourtant de laisser affleurer des violences cachées, quand elles n'explorent pas d'une manière brutale. Il y a de la violence à Madagascar comme ailleurs. Pourtant, il me semble qu'elle prend ici des formes particulières, c'est pour cela que je parle de violences malgaches.

La faute aux ancêtres ?

Pourquoi observe-t-on chez les Malgaches une telle retenue ? Les réponses sont diverses et il est périlleux de s'aventurer dans cette direction à cause du risque de caricature. De quel droit

privilégier tel aspect face à tel autre ? On ne peut être sûr de rien dans ce domaine et il est juste possible de se lancer dans quelques conjectures. A chacun de se déterminer parmi les opinions évoquées et de se poser la même question à partir de ses convictions propres.

Les premières violences sont institutionnelles, elles viennent de l'organisation de la société. Nous en avons vu des exemples nombreux.

La société malgache telle qu'elle est arrivée jusqu'à nous est structurée. Cela ne veut pas dire qu'elle soit uniforme. Il existe entre eux des écarts importants du fait de la religion, des diverses ethnies, des différences sociales ou de castes, tout le monde n'a pas les mêmes interdits, ni des coutumes semblables, au point que l'on arrive à se demander ce qui fait l'unité de ce peuple. On sent pourtant, chez la plupart, la marque d'une société fermée.

Au cours des siècles, les coutumes ont mis en place des manières d'être qui enserrant l'ensemble de la vie des individus. Tout fait l'objet de règles : la naissance, la première coupe de cheveux, la circoncision, le mariage, la mort, l'exhumation sur les plateaux ; mais aussi les liens familiaux, la construction d'une maison, le fonctionnement d'un village, les manières de cultiver, de parler... tout est codifié. A chaque moment de la vie chacun sait ce qu'il doit faire, ce qu'il doit dire, ce qu'il doit mettre en place.

J'ai souvent été surpris par la manière dont ici on « donne des conseils ». Le père à ses enfants, le fils aîné à ses cadets, le professeur à ses élèves, le séminariste aux jeunes qu'il rencontre... Tout le monde a quelqu'un à qui il peut donner des conseils. Or, cette attitude suppose que l'on est sûr d'être dans la vérité, on la prend dans la mesure où on est persuadé connaître la solution aux problèmes de l'autre, ce qui ne manquera pas de surprendre un Occidental. Ce comportement est possible dans une société traditionnelle où il n'y a guère de surprise à attendre, parce que tout se passe comme cela doit se passer et que la vérité est dans la tradition. Il n'y a pas besoin d'hésiter si tout est défini par avance.

Est-ce que l'on peut appeler cela une violence ? Il ne faut pas exagérer, il ne s'agit pas d'une société concentrationnaire. La règle répond aux besoins de sécurité et d'harmonie des personnes. Il est apaisant de ne pas avoir à se poser des questions, de vivre dans la confiance parce que les réponses claires aux interrogations de la vie sont à disposition. Bien sûr cela ne stimule pas l'imagination.

Ceci dit, tout n'est pas fixé dans les moindres détails. Mais le déroulement d'un mariage, par exemple, est bien en place, jusqu'aux discours dont les schémas sont prévus d'avance, le simulacre de rapt, la dot symbolique... Les exhumations se déroulent selon un rite défini. Dans un monde immobile, ces temps forts sécurisent et renforcent les liens entre les personnes, les confortent dans l'idée que tout va bien dans le meilleur des mondes possible.

Les interdits sont eux aussi des repères, des moyens de reconnaissance et d'affirmation de soi : tout ne m'est pas permis et je suis quelqu'un de particulier puisque je suis soumis à tel tabou et pas à tel autre.

Les coutumes comme les tabous sont de puissants fédérateurs. L'ensemble des traditions permet de se reconnaître semblables, d'être convaincus des forces qui unissent. De ce fait, il est particulièrement important qu'elles soient minutieusement observées puisqu'elles sont la marque et le garant de la cohésion du groupe. Les manquements seront sévèrement réprimés pour qu'ils ne conduisent pas à la désagrégation de la communauté et à la renaissance de la violence. Mais là aussi tout est prévu et personne n'est pris au dépourvu quand un des membres cause des soucis. Un sacrifice, petit ou grand selon la faute, une exclusion temporaire, un don d'argent, une remontrance et tout revient dans l'ordre. Pas besoin de repentance, un lien a été abîmé dans la communauté, il suffit de le rétablir et tout va bien.

Une société ainsi encadrée peut se perpétuer dans le temps dans la mesure où elle sait créer son équilibre et où elle est capable de compenser ses déstabilisations temporaires. Tant que personne ne remet en cause sa structure même et ne propose un autre fonctionnement tout peut se poursuivre en l'état pour le bien de tous. Les problèmes ne commencent qu'à partir du

moment où se présente une possibilité de choix. Si une alternative voit le jour, chacune de ses parties va devoir faire la preuve de ses avantages respectifs. Or, pour les traditions ce qui manque le plus est un système explicatif, elles s'imposent sans se justifier.

Nous sommes beaucoup plus proches de Hobbes que de Rousseau. Pour ce dernier, le contrat social suppose un accord volontaire des membres de la société qui adhèrent à une loi commune. Il s'agit moins d'une soumission que d'un choix raisonné. Chez Hobbes c'est au contraire le renoncement qui domine dans la mesure où il est rendu incontournable du fait du degré de violence qui devient insupportable. Selon cette théorie, l'accord se fait sur la nécessité de l'abandon de sa souveraineté dans les mains d'un monarque absolu et non sur le contenu du contrat. C'est bien ce qui se passe dans le cas qui nous préoccupe : l'ensemble des membres reconnaît qu'il doit se conformer à des traditions dont il n'est pas à l'origine. Le but est la paix, mais les termes du contrat sont noyés volontairement dans une origine obscure. L'ignorance de la source est le gage du caractère sacré de la coutume.

La société traditionnelle ne justifie pas son organisation. Il y a là une de ses caractéristiques essentielles qui l'handicape aux yeux d'une conscience moderne. Le seul argument qu'elle avance est son efficacité dans la stabilité du groupe, et encore, ce n'est pas toujours dit explicitement. Elle peut prétendre que le viol de ses principes conduirait au chaos, mais le principe même du tabou est que la cause des interdictions formulées n'est pas connue. On peut dire seulement : « c'est comme ça » ou bien « ce sont les ancêtres qui en ont décidé ainsi ». L'origine des traditions se perd, soi-disant, dans la nuit des temps. Mais même quand elles sont relativement récentes, elles se voilent de mystère et s'imposent surtout par le flou qui les entoure.

Il reste quand même des espaces de liberté. La coutume ne peut pas tout prévoir, et il y a toujours des cas où une décision doit être prise dans une situation qui n'a pas été prévue par avance. Le choix doit être fait alors par la communauté entière. De longs débats s'instaurent, si par exemple on se demande si une école doit être installée dans le village. On parvient ainsi à une forme de démocratie où chacun a la parole et participe au choix. Il est même possible que le débat débouche sur une modification durable prenant forme de loi. On rejoint ainsi, sur un point particulier, l'idéal démocratique de Rousseau. Mais ce sont des cas rares ; en général la coutume suffit pour le quotidien et les bouleversements sont peu fréquents.

La réflexion est aussi limitée dans la mesure où il n'y a pas grand chose à inventer. Les seuls efforts à faire sont d'adaptation, pour concilier la règle, les conditions concrètes d'existence et éventuellement les envies particulières des uns et des autres. Cela demandera parfois des trésors de subtilité et des arguties multiples, dans la mesure où il est impossible de changer la réalité, où la tradition constitue un fait incontournable et que l'on voudrait pourtant continuer à vivre en accord avec soi-même et avec la communauté. Il faut beaucoup d'intelligence pour se constituer de bonnes conditions de vie au sein d'un carcan aussi étroit. Mais l'innovation est la grande absente quand il s'agit seulement de s'adapter à des conditions immuables.

Les discours, une des grandes spécialités malgaches, demandent aussi de la finesse. Leur structure est établie, mais tout l'art consiste justement à jouer avec ce cadre pour capter l'attention, faire rire, prouver sa subtilité et sa connaissance de la tradition. Les ouvertures sont infinies et chaque intervention importante est soigneusement préparée. Mais encore une fois, imagination ne rime pas avec innovation et les discoureurs ne sortent pas du cadre établi. Peut-être que l'activité culturelle la plus ouverte est le hira gasy. A mi chemin entre la danse, le théâtre et la chanson, il est un spectacle populaire. Par des discours et des paroles chantées des questions actuelles sont abordées : difficulté de la vie de couple, vie moderne, choc des générations... Avec des références religieuses, volontiers moralisatrices, la troupe, accompagnée par un petit orchestre, développe son thème devant l'assemblée. Elle la fait rire, prier, lui propose des sujets de réflexion. La qualité dépend de l'auteur bien entendu, mais le message passe.

On me parle enfin, souvent, de sagesse malgache, mais j'ai beaucoup de mal à voir ce dont il s'agit. Il y a un mythe que nous allons examiner de près, des contes et des légendes qui ne servent guère qu'aux enfants, et surtout les proverbes. J'ai des difficultés à en percevoir la profondeur. Beaucoup manquent d'originalité et existent dans d'autres cultures. Comme tous les proverbes, un certain nombre sont contradictoires ce qui n'est pas obligatoirement une tare, mais, surtout, ils sont trop souvent utilisés comme de simples illustrations et ils n'apportent alors pas grand chose dans le débat. Ce n'est sans doute pas toujours le cas, en particulier dans les discours où leur emploi à bon escient est la marque d'une finesse qui n'est le fait que de peu de personnes. Mais ma compréhension est bien trop limitée pour me permettre de goûter ce genre de subtilité. Je n'ai en fait rencontré que deux ou trois personnes capables de faire revivre devant moi la complexité d'un proverbe pris dans toutes ses dimensions. Je regrette que cet exercice ne soit pas davantage développé, il permettrait une entrée dans une démarche spéculative par trop absente en général. Je trouve désolant de limiter la sagesse malgache à des expressions du type : « l'union fait la force » ou bien qui se contentent de déclarer doctement qu'il faut, comme le caméléon, regarder à la fois devant et derrière, vers le passé et vers le futur.

Tout cela pour dire que la tradition pèse de tout son poids sur les épaules des Malgaches et ne les incite pas à des démarches innovantes. Les quelques ouvertures présentes ne sont que des fenêtres donnant un peu d'air à ceux qui cherchent, mais elles n'ouvrent pas à un véritable changement, à une réelle adaptation à la vie actuelle.

Cela vient aussi sans doute du fait que la structure sociale elle-même repose sur la tradition. Les protagonistes principaux n'ont pas envie que leurs prérogatives se trouvent mises en cause. Or, la tradition vient des anciens et d'abord des parents. Un père est le père tant qu'il est vivant et ses enfants resteront sous son autorité jusqu'à sa mort et même après puisque le fils se contentera de prendre la place laissée par son père. La vie passe par lui, comme les enseignements essentiels, et il est capital de ne pas couper ce flot vital, garant de la stabilité globale et de la fécondité future. Les personnages importants sont appelés eux aussi « père et mère », « ray aman-dreny ». Ce ne sont pas des simples chefs, des délégués, mais des gens qui donnent la vie eux aussi. Le lien qui les rattache à leurs subordonnés est naturel, quasi familial. Ils ont une place originelle dans le tissu social qui n'est pas un simple agrégat occasionnel de personnes mais un tissu vivant qu'ils irriguent de leur présence. Comme le lien avec les parents ne s'arrête pas avec la naissance mais se poursuit dans l'éducation et la persistance des besoins alimentaires, de même le ray aman-dreny appelle le respect par sa seule présence bénéfique.

D'où la constance avec laquelle les élus cherchent à se faire appeler ray aman-dreny à leur tour. Les différences sont pourtant radicales. Une famille est naturellement inégalitaire. La succession des générations fait que les enfants viennent après leurs parents et dépendent d'eux et il est possible de dire quelque chose d'approchant des aînés par rapport aux plus jeunes. Il n'en est pas de même pour un élu, théoriquement désigné par ses pairs pour assumer une fonction temporaire, toujours sous le regard de ses électeurs qui peuvent changer d'avis à son sujet. La place de ce dernier est bien sûr plus fragile et il est tentant de se parer d'une autorité naturelle qui ne dépende pas des aléas de la popularité.

Cette confusion montre bien comment la société malgache a du mal à entrer dans un débat démocratique et à consentir à une compétition basée non sur l'origine mais sur la valeur de chacun. Que la communauté passe avant l'individu est sans doute un avantage essentiel, à condition cependant que la hiérarchie n'étouffe pas les mouvements internes et que la vie ne circule pas dans un seul sens.

Le mouvement est encore freiné par les ancêtres. Qu'ils soient à l'origine des traditions, des interdits, de la vie même qui coule dans les veines de leurs descendants est compréhensible. Qu'il faille les respecter et honorer leur mémoire est tout aussi normal. Les choses se

compliquent s'ils ne sont pas vraiment morts. Leur présence, vaguement hostile, est perçue comme une menace, comme au moins une surveillance assidue qui vérifie que tout fonctionne bien selon leurs désirs, les consignes qu'ils ont laissées à leurs familles.

J'ai du mal à comprendre que l'on puisse avoir peur de quelqu'un une fois qu'il est mort, alors qu'il avait été un être cher durant sa vie en notre compagnie. Le défunt devient sacré et ce nouveau statut le rend différent. Il a quitté le monde des vivants et ses parents font leur possible pour qu'il n'y revienne pas, parce qu'il devient exigeant, ombrageux, jaloux de ses prérogatives et du respect dû, non seulement à sa mémoire, mais aussi aux principes qu'il a contribué à établir. Il survit d'une certaine manière et pourtant il n'est plus le même. Sa présence est angoissante, comme une menace persistante.

Il est donc nécessaire d'amadouer les morts par des offrandes et des sacrifices, on doit les nourrir et les abreuver sous peine de représailles ; il ne s'agit pas de transgresser leurs directives sous peine de sanctions. Or, ils sont partout, dans la maison où on verse quelques gouttes d'alcool dans le coin nord-est, le coin des ancêtres, dans les tombeaux bien sûr, dans les lieux sacrés, mais aussi sur le sommet des montagnes où il est de bon ton de faire une libation pour s'attirer leurs bonnes grâces. Important : il faut finir la bouteille avant de redescendre ! Il est périlleux, sous leur regard auquel on ne peut pas échapper, d'enfreindre la règle, leur fantôme n'est jamais très loin. Même les esprits se mettent de la partie pour empêcher la société d'évoluer.

Il s'agit à mon sens du verrouillage final, tout est bloqué, toutes les ouvertures sont bouchées. Dieu, les vivants, les morts, les règles sociales, les parents, tout ce qui a du poids contribue à empêcher que s'organisent des comportements nouveaux. Ils exigent une soumission absolue. Le résultat est une cohésion admirable, mais au prix d'une violence extrême faite aux personnes qui voudraient exister par elles-mêmes.

Bien sûr, beaucoup aujourd'hui se détachent de ces croyances et des pratiques qui entourent la tradition malgache. Cela ne résout pas vraiment le problème à mon sens, dans la mesure où il n'existe pas de failles visibles dans la tradition par lesquelles de nouvelles conceptions pourraient s'introduire dans la société et la faire bouger. S'il faut tout prendre ou tout jeter, c'est bien la deuxième solution que choisissent de nombreuses personnes de ma connaissance. Ils demeurent parfois attachés à l'exhumation à cause sans doute de son aspect de regroupement familial et de fête, ils gardent quelques références culturelles marginales et deux ou trois proverbes dans la mémoire et puis c'est tout.

Il reste cependant, la plupart du temps, le vague sentiment d'appartenance au peuple malgache : « Je suis Malgache ». Il peut même être profondément ancré et émotivement ressenti sans être vécu sous le mode d'une culture véritable, comme l'adhésion assumée à des principes reconnus. J'entends dire : « c'est un mystère », « c'est profond », « tu ne peux pas comprendre parce que tu n'es pas malgache », peu sont capables de dire de quoi il s'agit.

Peut-on pousser plus loin et se demander si l'influence de la culture malgache se poursuit d'une manière souterraine, même quand elle n'est plus consciemment assumée ? Je serais tenté de le croire, tout en ne voyant là qu'une vague hypothèse, pas forcément positive en plus.

Le poids de la tradition, des parents, des ancêtres n'a-t-il pas durablement marqué les Malgaches au point de les rendre incapables de projets, d'effort d'imagination, de projection vers l'avenir ? Pourquoi aussi peu d'échanges amicaux, de soirées où des proches se rencontrent pour parler ensemble, pour échanger, pour rien, juste pour se connaître et passer un bon moment avec d'autres ? La pauvreté n'est quand même pas la cause de toutes les limites. Pourquoi les étudiants cherchent-ils à ce point la sécurité ? Pourquoi sont-ils aussi pressés d'obtenir des certitudes, de classer les auteurs dans des cases où on les retrouvera facilement ? Ils ont peur de ce temps de la recherche pendant lequel on hésite avant de prendre une direction. Ils n'aiment pas laisser les questions ouvertes, parce qu'elles ne sont

pas mûres, parce qu'une trop grande complexité empêche de trancher, parce qu'aussi il est bon de ne pas prendre un parti trop rapide quand les choses peuvent encore évoluer et qu'il est encore possible de se donner du temps pour réfléchir. Pourquoi aussi peu de curiosité, y compris chez les jeunes, d'envie de savoir gratuitement, même si ça ne sert à rien ? J'ai abandonné deux postes d'enseignant devant le peu d'intérêt de mes élèves ou de mes étudiants devant les questions d'actualité internationale, devant la réflexion sur la vie, devant tout ce qui n'était pas directement au programme de l'examen. Mais je suis sans doute un bien piètre enseignant.

Ceci dit, il y en a qui bougent, qui cherchent, qui se remuent, qui acceptent de parler d'eux, de leurs espoirs et de leurs envies, font des progrès et essayent d'échapper à cette sourde violence qui interdit de penser et d'agir autrement. Ils acceptent de devenir des amis avec les risques que cela comporte. Ils se sentent en rupture avec leur passé et leur origine sans pouvoir s'en libérer totalement. Bien sûr il vaudrait mieux qu'ils apprennent à jouer avec pour que ce patrimoine ne sombre pas totalement avec les générations futures, mais les passerelles restent difficiles à trouver. Oui le passé est une violence quand il n'offre pas d'alternative, pas de chemin pour s'appuyer sur lui en le dépassant.

Alors bien sûr, selon le principe de la cocotte minute, des soupapes sont nécessaires pour que la pression ne fasse pas exploser l'ensemble. Après les violences structurelles, nous allons aborder des phénomènes plus spectaculaires. Quand tout est bloqué, des violences sporadiques permettent de faire baisser la pression ; c'est ce que nous allons voir d'abord avant de nous pencher sur les sacrifices qui permettent eux aussi une certaine régulation d'une manière plus pacifique.

Violences collectives

Des violences banales ou larvées, comme le poids d'un passé étouffant, il y en a partout à des degrés divers, inutile de venir à Madagascar pour en être témoin. Elles prennent juste ici des formes un peu particulières, malgré ou à cause de la grande réserve qui est habituellement de mise dans ce pays. Il existe aussi des bandits, des assassins, des voleurs, des crimes passionnels... toute la palette des faits divers qui s'étalent dans les journaux et remplissent les prisons. C'est tellement banal qu'il n'est même pas utile de s'y attarder. D'autres violences, plus collectives, sont davantage surprenantes.

Feux de brousse

Les feux de brousse sont à leur manière une expression de la violence souterraine régnant dans ce pays. Il y a des feux accidentels, d'autres sont allumés par ceux qui font le charbon de bois ou par de simples pyromanes, parfois c'est pour permettre la culture sur brûlis ou pour attirer la pluie... Mais beaucoup sont l'expression de la colère, du ressentiment contre le pouvoir ou contre une quelconque autorité qui commet des abus. Je me sens méprisé, bafoué, je suis trop pauvre, les prix augmentent, j'ai des difficultés à vivre... alors je mets le feu. C'est la coutume.

Cette violence autodestructrice est terrifiante et fascinante à la fois, surtout qu'il s'agit d'une manière de réagir régulière et parfois coordonnée. Tous les prétextes sont bons pour s'attaquer à la forêt comme si elle devait prendre sur elle le ressentiment général. On dit qu'aimer le feu est la marque de ceux qui manquent d'affection, ces gens se sentent sans doute bien mal aimés pour s'en prendre ainsi à leur propre pays, pour handicaper de la sorte la vie des générations futures. Quelle constance dans ces conduites suicidaires qui transforment obstinément le pays en un désert stérile !

Parfois, on veut croire que le phénomène se calme, on se réjouit devant des flancs de colline qui reverdissent, on se dit que le message commence à passer, que la démarche écologique va s'imposer ici aussi, que cette folie va cesser et puis le feu repart. La terre emportée par les

pluies torrentielles se retrouve dans les ruisseaux ; il n'y a pas de rivière aux eaux claires à Madagascar.

Les campagnes qui se succèdent depuis des dizaines d'années sont sans effet sur l'ensemble de la population, les condamnations sévères non plus. On dirait qu'il y a moins de feu sur les plateaux depuis quelques temps, sans doute grâce aux campagnes de sensibilisation et à la conviction qui grandit que la forêt protège la vie en attirant et en retenant les eaux. En attendant, les rivières charrient leurs eaux boueuses, le sang de Madagascar, et de nouvelles étendues sont dévastées. Il existe des campagnes de reboisement abondamment médiatisées. Des gens cravatés, des enfants des écoles, un ministre, un président mettent dans des trous des arbres, don d'une quelconque ONG. Mais il faut beaucoup de bonne volonté à ces plants nouvellement mis en terre pour pousser, s'ils ne font pas l'objet d'un minimum de soins par la suite, et le sol continue à être raviné par les pluies diluviennes, dans l'indifférence quasi générale.

Lynchages

D'autres manifestations laissent encore plus perplexe, voire incrédule, par leur soudaineté et leur violence incontrôlée. On se croirait dans le Far West américain dans ses heures les plus chaudes !

Je l'avais lu dans un récit de voyage sans trop y croire : un voleur, pris en flagrant délit, a été mis à mort sur le champ, par les personnes présentes, à Antsirabe, la ville où j'habite. Devant l'énormité de l'événement, je me disais qu'il aurait dû laisser des traces, que si ça avait été vrai on en parlerait encore. Mais j'ai appris que ce n'était pas obligé, que ce sont des événements qui se produisent à l'occasion. La foule paisible se déchaîne brusquement et, excédée, exécute le criminel sans autre forme de procès. On peut imaginer la somme de rancœurs, de frustrations, de haines refoulées, nécessaires pour en arriver là. Sans doute aussi que le comportement de la justice, qui juge et met en prison de manière assez aléatoire, fait penser que ce peut être une solution que de faire un exemple sanglant. Il y a des moments où les verrous mis en place ne suffisent plus à contenir la violence et l'homme redevient un loup pour l'homme, s'acharnant en groupe contre un individu faible dans son isolement.

J'ai moi-même assisté à une scène d'émeute, à nouveau à Antsirabe. C'était en 2002, pendant les événements autour des élections. La foule a attaqué la résidence du maire, favorable au gouvernement précédent. En son absence, elle s'en est pris à sa maison et en particulier à ses voitures qui ont été toutes brûlées. J'étais impressionné de voir ces gens courir de tous les côtés, très excités, criant, brandissant des bâtons et d'autres armes de fortune... Heureusement que le maire avait pris le large. Ceci dit, ils m'ont gentiment conseillé de faire un détour avec ma moto pour ne pas passer devant le théâtre des opérations et éviter des ennuis.

J'ai appris que, quelques mois après, un conseiller du même maire avait été sauvagement lynché, mis à mort en pleine rue. Il est vrai que la municipalité avait accumulé beaucoup de griefs à l'endroit de la population et que l'étalage de la corruption impunie entraîne des rancœurs qui s'accumulent avant d'exploser quand l'occasion se présente.

Dans les cas qui précèdent, il est vrai que ces hommes étaient coupables, à des degrés divers, désignés à cause de leurs fautes à la vindicte populaire. Mais ce qui frappe, c'est la violence unanime qui brusquement se déchaîne contre eux. Je reste persuadé qu'aucune manière de penser qu'aucun délit ne mérite de se faire lyncher de la sorte, en pleine rue. Il faut qu'une haine déraisonnable prenne le dessus chez des personnes plutôt paisibles par ailleurs. L'effet de foule, combiné à des haines longtemps refoulées, provoque le déchaînement collectif d'une masse devenue imperméable à tout sentiment humain.

La disproportion est énorme entre les faits avérés et le degré de violence sauvage qu'ils provoquent. Le coupable est présent, sa responsabilité ne fait guère de doute, mais le décalage vient du fait que l'on fait reposer sur lui la responsabilité de tout ce qui va mal, de tout ce

qu'il a fallu subir auparavant. Un homme, pris en flagrant délit, devient le bouc émissaire, celui qui porte l'ensemble de ce que chacun, dans son coin, a subi en silence, a remâché en pestant contre son impuissance, sans oser se rebeller ou même protester ouvertement.

Quand il n'existe pas de lieu où exprimer sa révolte, il est possible qu'elle se cristallise ainsi sur un coupable de rencontre, que les haines accumulées au cours des jours et des années, les violences refoulées se reportent sur lui. En le sacrifiant, les participants au meurtre collectif ont l'impression de se décharger du poids qui les oppresse, de mettre fin à une situation intolérable qui trouve enfin une solution dans un paroxysme d'excitation sanguinaire.

Ces hommes avaient des fautes à se reprocher et ils méritaient un châtement. Ce qui est choquant, c'est le manque de commune mesure entre la peine infligée et la faute. Mais il arrive que la victime soit totalement innocente. Un prêtre français, en passant sur une place de la même ville, caresse la tête d'un enfant. Quelqu'un s'écrie « mpaka fo », voleur de cœur, exprimant la terreur ancestrale vis-à-vis des sorciers, en particulier ceux qui sont capables d'enlever la vie à un enfant en le touchant à peine. La foule hostile a entouré le prêtre qui n'a dû son salut qu'au passage providentiel de la voiture d'une de ses paroissiennes. Elle l'a sorti de ce mauvais pas. J'avoue que depuis je ne touche la tête des enfants qu'avec une infinie prudence.

De fait, que la personne soit ou non coupable n'a guère d'importance dans ces phénomènes. La seule chose importante est qu'elle puisse être chargée du ressentiment général. On assiste ainsi au même phénomène de cristallisation sur une victime dont le seul tort, en l'occurrence, était d'être un étranger. Les peurs superstitieuses sont sournoises et d'autant moins maîtrisables qu'elles sont irraisonnées. Une accusation brutale sert alors d'exutoire à ces tensions accumulées, la décharge est instantanée, la violence explose, la vie d'un homme est en danger.

Il est frappant de constater qu'il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une vengeance. Nous ne sommes pas devant un cas de légitime défense, un crime passionnel ou le meurtre de quelqu'un fou de douleur parce qu'il a perdu un être cher. Le spécifique est que, dans ces cas, tout commence par une accumulation progressive de haine et de peur qui, refoulées, sortent brusquement balayant tout sur leur passage. On peut penser que s'il y avait moins de non-dits et davantage de confiance dans le droit et dans l'efficacité de la justice, on n'assisterait pas à de tels débordements. La solution proposée par Hobbes n'est donc pas la panacée, surtout si l'injustice vient en supplément d'une domination sans partage.

Pour y voir un peu plus clair et en savoir davantage, je suis allé interviewer un de mes amis malgache. Il parle très bien le français et c'est directement qu'il a pu m'exprimer les peurs qui étaient en lui. Ce qu'il dit montre combien les terreurs sont profondes. Des responsables sont désignés *a priori*, expression d'un jugement collectif fondé sur des raisonnements dont on cherche souvent la logique. Ils sont identifiés de telle sorte qu'ils sont prédisposés à être l'objet d'une violence collective future, si du moins on peut les atteindre ; certains sont hors de portée. Il n'y aura pas besoin de chercher longtemps des coupables quand viendra la prochaine crise.

Je retranscris les paroles que j'ai notées au fur et à mesure en sa présence.

« Mpaka fo (voleur de cœur), Mpaka aty (voleur de foie), Mpaka rà (voleur de sang) sont des violences malgasy supportées par les Malgaches. Depuis le temps du général de Gaulle, depuis l'indépendance de Madagascar en 1958 jusqu'à aujourd'hui, Mpaka aty et Mpaka fo faisaient beaucoup de victimes.

Les principaux acteurs sont les colons, les hauts fonctionnaires, les hauts personnages et de simples citoyens. Ces derniers pratiquent ce métier comme gagne pain. Comme c'est un acte maléfique, leur famille dégénère. On trouve des victimes un peu partout, de nuit comme de jour, abandonnées dans des lieux isolés avec la poitrine trouée. Ces cadavres sont ramassés par l'ambulance municipale, ou ensevelis dans un lieu désertique. Marcher la nuit c'est

risquer sa vie, les ravisseurs ne plaisantent pas. Il n'y a pas de distinction de race ou d'âge, même des bébés sont concernés, seuls les fous ou les folles en réchappent.

On ne sait pas bien la raison de ces actes. Ce qui se dit, c'est que cet acte criminel sert pour nourrir des idoles, par exemple les centaures, à moitié cheval et à moitié homme, ou d'autres animaux extraordinaires. Certains disent aussi que ce sont des œuvres de la franc-maçonnerie. Une fois les Mpaka fo et Mpaka aty disparus sont apparus les voleurs de sang. Avec leur appareil spécial, ils sucent partout où il y a un rassemblement de personnes : au marché, même dans les bus. Pour remédier à cela (à la perte de sang), il faut tuer des poules et donner le sang frais à boire pour donner la vie aux victimes. Sinon, c'est la mort. Les Mpaka rà existent encore de nos jours mais sous une autre forme. Avant, on faisait la chasse à l'homme, sans crainte. Pour les vols de sang, les personnels sanitaires participent à cet acte. Et le sang qu'ils prennent on ne sait pas ce qu'ils en font. L'existence de ces faits est prouvé par leurs victimes. Ça se fait en ville comme en brousse. »

On comprend mieux pourquoi il est risqué de caresser la tête d'un enfant. D'autres craintes sont plus classiques et semblables à celles que l'on rencontre partout dans le monde, appuyées sur des faits divers, mais aussi sans doute sur des films vus à la télévision. « L'enlèvement et la disparition des enfants continuent. On n'a pas bien vu, mais on a entendu et les ravisseurs demandent une rançon assez considérable aux parents. C'est toujours une question de pauvreté. Les familles aisées sont toujours les premières victimes. Il y a des disparitions d'enfants dont les parents ne sont pas riches. Dans ce cas, on ne sait pas la suite. Mpaka fo ? Mpaka rà ? vente d'enfants pour les expédier à l'étranger ? On ne connaît pas le cerveau de ces opérations, mais il y a des gens qui ont beaucoup d'argent et qui risquent leur vie s'ils sont pris par les gendarmes. »

Qui peut s'étonner qu'ensuite, des mouvements de terreur incontrôlés se concluent par la mort d'un homme ? J'en suis resté sans voix.

Il existe une autre violence collective, typiquement malgache, à l'encontre des Karana, ces Indopakistanaïens, en général de riches commerçants musulmans. Les Malgaches les nomment « opérations Karana », il y a même une abréviation communément employée pour les désigner : OPK ! J'ai interrogé à nouveau mon témoin sur ce sujet. « OPK si les gens s'attaquent aux Karana c'est pour se venger des méfaits qu'ils font aux Malgaches. Injures surtout, mais ils s'enrichissent et sont la cause de la pauvreté. Au lieu de résoudre la pauvreté, c'est le contraire, les cambrioleurs deviennent de plus en plus pauvres. Les riches rachètent les marchandises à bon marché. Les Karana sont toujours les premières victimes, mais parfois des Malgaches riches et des étrangers sont attaqués. Les principaux acteurs sont des jeunes. Ils vont en masse, s'attaquent aux magasins et vident tout. Le service d'ordre ne peut rien. La dernière OPK, c'était il y a cinq ans à Antsirabe et dans presque toute l'île.

Les Karana sont riches parce qu'ils sont solidaires et qu'ils se soutiennent alors que les indigènes n'ont rien. Aussi, il est question de haine, et au moindre geste la vengeance éclate : incendier leur maison, voler tous leurs biens. C'est lamentable de la part des malagasy. D'après ce que les autres disent, quand on travaille chez des Karana, on travaille beaucoup et on est mal payé. Ce sont des mauvais facteurs de la vie des Karana. »

Comme on le voit, l'aspect moralisant est présent. L'acte est jugé mauvais et, comme pour les Mpaka rà dont les familles dégénèrent, les participants aux OPK ne font qu'enrichir d'autres riches qui rachètent les marchandises à bas prix, eux-mêmes devenant plus pauvres. En revanche, les victimes ne sont pas innocentes, ce sont vraiment des voleurs qui, de plus, ne respectent pas les Malgaches, en plus de les exploiter. Les autres riches sont mis dans le même panier et risquent également les mêmes attaques. Les étrangers et les colons sont particulièrement visés et même la franc-maçonnerie. Il s'agit bien d'une peur globale.

Elle est encore amplifiée par la dimension de mystère, de secret. Le témoin est certain de ce qu'il dit et, en même temps, il reconnaît se faire l'écho de rumeurs, de faits qu'il n'a pas lui-

même vérifiés. Le manque de preuves avérées rajoute encore à l'angoisse diffuse. Personne n'a vraiment pris sur les événements, les menaces sont diverses, les services d'ordre sont pour la plupart dépassés par l'étrangeté des agissements et par leur mystère.

Le soupçon de pratiques magiques maléfiques apporte aux craintes une dimension superstitieuse supplémentaire. « D'autres s'attaquent aux tombeaux. Ils s'intéressent aux os longs des cadavres pour les vendre à des inconnus ; on dit qu'un kilo d'os vaut dans les 12 millions de Francs malgaches à Morondava. Ça se pratique sur les côtes mais aussi sur les Plateaux et même à Antsirabe. On ne sait pas à quoi ils servent aux acheteurs, se sont des transactions clandestines ».

Il est question de ces vols mystérieux d'os dans les journaux, ce qui n'est pas fait pour apaiser les esprits. On ne sait pas de qui il s'agit, pas plus que n'est connue la raison de leurs agissements et c'est encore pire. C'est comme ces bandits de grands chemins, voleurs de bœufs, les dahalo, qui fondent sur un village ou sur une maison, mais qui peuvent s'en prendre aussi bien à un taxi brousse. On ne sait pas trop qui ils sont et ils ont un bandeau sur les yeux quand ils sont en photo dans la presse. Mais leur menace plane sur les endroits isolés ou exposés.

« Les voleurs de bœufs : ce sont des Malgaches qui s'attaquent aux éleveurs. Dans toute l'île il y a ce genre d'opérations. Les voleurs de maintenant sont très cruels, ils tuent aussi. Malgré les actions menées par le gouvernement, il est difficile d'éliminer ces actes de vandalisme, au contraire ça augmente. Ce sont toujours les jeunes qui sont les principaux acteurs.

Depuis longtemps, les Malgaches ont supporté beaucoup de méfaits, beaucoup de malheurs. La pauvreté de la masse du peuple vient de là. Les paysans s'intéressent à l'élevage des bovidés, et quand les voleurs ramassent tout, ça fait un cercle vicieux, ils perdent tout. Si on regarde les choses de près, il y a des cerveaux importants là-haut. On fait mine d'annuler les vols mais c'est comme se laver avec de l'encre. Les opérations des autorités sont des manières de faire semblant. Les voleurs ne sont jamais pris. Si un dahalo est fait prisonnier, il ne reste pas enfermé et ensuite, attention aux vengeances. Sans doute des affaires de corruption.

Des colons, des vazaha, participent, les autres ne sont que des exécutants. »

Quand les responsables sont clairement désignés : essentiellement les riches et les étrangers, ils sont en grande partie intouchables. Ils échappent à la justice ou protègent les délinquants. On ne les atteindra que par des opérations punitives (OPK), mais elles ne peuvent se produire que rarement et les résultats sont d'une efficacité relative. Les pauvres, qui sont malgaches, échappent plus difficilement à leur châtement, du fait vraisemblablement d'une justice immanente, mais aussi parce qu'ils sont plus faciles à mettre en prison, même pour des délits mineurs. Ceux qui ont de l'argent ou des protecteurs influents, ne restent pas longtemps incarcérés.

En attendant, la pauvreté grandit et elle vient principalement, d'après notre témoin, de ces violences orchestrées par des étrangers. La responsabilité des Malgaches n'est toujours que partiellement engagée. Les exactions conduisent à la spoliation des richesses produites par les travailleurs autochtones et, de plus, elles découragent ces derniers qui perdent le goût de l'effort quand ils s'aperçoivent que leur travail ne fait qu'engraisser les riches.

La liste est déjà longue et elle pourrait encore s'allonger. On n'en finirait plus d'accumuler les violences et les peurs présentes dans ce pays. Bien d'autres meurtres et infractions occupent les colonnes des journaux, des agressions semblables à celles que l'on rencontre partout ailleurs dans le monde. Les épisodes qui viennent d'être évoqués sont particuliers à cause de la violence unanime dont ils sont le signe ou la conséquence et de la peur, toute aussi générale, dont ils sont le symptôme. Il ne s'agit pas d'agissements d'un individu particulier qui, pour des raisons qui lui sont propres, commet un acte répréhensible.

Le choix de ce type de violence est délibéré, non pour en faire une généralité et réduire toutes les violences aux révoltes collectives, mais parce qu'elles prennent un sens particulier dans le

cadre d'une société traditionnelle. Ces exactions sont commises par une foule, et il faut en chercher la cause bien en amont, dans une accumulation de vexations et de croyances, dans la situation d'un Etat où le droit ne règne pas, dans une multitude de refoulements, d'incompréhensions, de peurs ancestrales qui font qu'explose de temps en temps une violence habituellement endiguée par la morale, la loi et la force des traditions.

Les interdits et les tabous parviennent le plus souvent à protéger l'individu de la violence primitive qui dominerait sans eux. Ils en font un homme capable de vivre en société, un homme véritable. Mais il peut se faire que, dans des cas extrêmes, ces contraintes ne suffisent plus. Si trop de peurs et de rancœurs ont été accumulées ou si les traditions deviennent moins efficaces, la violence primitive reprend le dessus et l'on détruit, on brûle, on vole, on maltraite et l'on peut aller jusqu'à tuer.

Ce qui est sûr, c'est que le manque de verbalisation à tous les niveaux ne facilite pas les choses. Il conduit à fermer hermétiquement un couvercle qui cède parfois devant la pression interne. Le refoulement n'aboutit au meurtre que rarement et c'est heureux, mais il permet de comprendre certains débordements chez des hommes en général si pacifiques et tolérants.

Dans le monde occidental, les violences sont plus individuelles : un homme ne supporte plus ses conditions de vie, il devient incontrôlable et ira jusqu'au meurtre. On tue partout pour de l'argent, pour le pouvoir, par vengeance, par amour... à Madagascar aussi et de tout temps. Ces violences sont préoccupantes, mais elles sont moins significatives d'un point de vue social. On peut même penser qu'elles seront de toujours tant il est impossible de contrôler le comportement de chacun. Sauf à retomber dans les illusions généreuses à la manière de Rousseau, il est impensable de les éradiquer complètement. Au mieux, on en limitera le nombre.

Les violences collectives que nous avons retenues et celles qui vont suivre sont de vrais faits de société, typiques d'une société repliée sur elle-même, bien loin de l'homme qui tue l'amant de sa femme. Les guerres sont d'autres exemples typiques de ce genre de déchaînement collectif, enfin les vraies guerres, celles où l'on part la fleur au fusil pour éliminer l'ennemi héréditaire, cause de tous les maux, celles où il s'agit de sauver la civilisation mise en péril par des méchants, celles où l'on se doit d'éliminer quelques irréductibles qui persistent à refuser les bienfaits de la vraie civilisation..., on est loin de la violence de bas étage, la solution finale sera radicale ou ne sera pas.

Ceci dit, il faut faire vite, il est plus difficile de tenir cette violence pendant des années que de lyncher un délinquant dans la rue. Un moment d'inattention, et le boche redevient le paysan qu'il n'a jamais cessé d'être, le fellaga quelqu'un qui veut gérer son pays à sa façon, le terroriste un chef de bande attardé... La défense de la civilisation se mue en protection des puits de pétrole et la défense des opprimés en recherche de nouveaux marchés ou de positions stratégiques. Les hommes, prêts à mourir pour des idées généreuses deviennent réticents quand ils découvrent les causes réelles des conflits pour lesquels on fait appel à leur dévouement. La violence unanime se périmé rapidement et c'est heureux. Cela permet de penser qu'elle peut être éradiquée au prix de quelques choix judicieux. L'homme n'est peut-être pas aussi radicalement mauvais que certains pourraient le penser.

La dernière stratégie utilisée par les sociétés fermées pour endiguer et exorciser la violence est le sacrifice.

Les sacrifices

« Le sorcier est un mauvais personnage qui fait du mal. Il y en a qui font des sacrifices là où il y a des Vazimba, pour le bien ou le mal, pour la guérison ou le meurtre. Si quelqu'un veut foudroyer un ennemi, il passe par un sorcier qui l'emmène pour faire des offrandes dans la montagne ou la vallée, avec un coq rouge, un mouton ou un bœuf selon les cas. Il en est de même pour les bienfaits. Un guérisseur conduit le demandeur dans la montagne ou dans la

vallée, fait une offrande : un coq rouge, une poule noire, un mouton... offrande pour les Vazimba, pour que l'esprit guérisse les malades. Les sorciers font de même pour que les mauvais esprits tuent les personnes désignées. Les Vazimba sont les premiers malagasy à habiter à Madagascar. Ce sont des hommes nains, dotés de pouvoirs. On dit qu'il y a un coin à Madagascar où il existe encore des Vazimba vivants, mais civilisés, pas comme leurs ancêtres. »

Voilà comment notre témoin se représente les sacrifices. Je ne vais pas poursuivre dans cette direction, ni me lancer dans de grandes descriptions sur les diverses formes de sacrifices à Madagascar. Il existe de nombreux ouvrages, mieux informés que le mien, qui en parlent largement et précisément. Je n'ai pas ce genre de compétences ou d'informations.

Je me suis par contre intéressé au rapport existant entre le sacrifice et la violence, puisque c'est le sujet qui nous préoccupe. La gestion de la violence n'est pas la seule fonction des sacrifices et je ne cherche pas à les réduire à cette dimension, mais je suis le fil de ma recherche. J'ai été surpris également par des témoignages faisant état de la permanence de pratiques sacrificielles dans des lieux où je ne les attendais pas. C'est ce qui a été à la base de ma réflexion sur ce sujet. Une des définitions possibles du sacrifice est donc de le considérer comme un des systèmes de régulation de la violence mis en place par la tradition.

Est-ce que le sacrifice est un rite religieux ?

Autrement dit, la référence à Dieu est-elle essentielle dans le sacrifice ? Ces deux éléments sont liés habituellement : les sacrifices sont considérés comme adressés à Dieu afin qu'il pardonne et retire les punitions que les fautes humaines ont suscitées. Les sacrifices à Madagascar sont toujours précédés et suivis par des prières, le tout est de savoir si elles en sont l'élément essentiel ou un accompagnement dont on pourrait se passer.

Même la foi des Malgaches fait débat. Il est habituel de dire qu'ils sont naturellement religieux, ont toujours reconnu l'existence d'un Dieu, Zanahary, qui a créé leurs mains et leurs pieds. C'est en tout cas l'opinion de la majorité des croyants : la foi en un Dieu unique se serait toujours imposée à Madagascar comme en témoignent des légendes et des mythes. Certains, se basant sur des données ethnologiques, font bien remarquer qu'il est souvent question de plusieurs dieux dans les contes et légendes, qu'il lui arrive même d'être marié... Peu importe, toutes ces opinions défendent l'idée que les Malgaches croient en un être supérieur, essentiellement créateur.

Quelques personnes, plutôt parmi les intellectuels, vont en revanche jusqu'à prétendre que les anciens Malgaches seraient athées. À leurs yeux, la référence à un Dieu est surajoutée, la religion malgache serait uniquement une religion des ancêtres. Les plus anciens parmi ces derniers, en se perdant dans le souvenir des vivants, pourraient se rassembler en une sorte de divinité sans personnalité définie. Les Malgaches auraient essentiellement une religion de la vie, une vie qui se transmet de génération en génération, dont il ne faut pas rompre le fil, mais qui n'a rien de divin. Il est vrai que des athées revendiquent pour leur compte une spiritualité sans Dieu et que cela pourrait correspondre à ce que nous voyons ici.⁶

Sans trancher définitivement la question, la question du sacrifice conduit à se demander si, pour les anciens Malgaches, la violence a un rapport avec le divin. Dieu est-il responsable des oppositions entre les personnes dont les causes sont très humaines. Nous analyserons cette question dans le prochain chapitre, à propos du mythe d'Ibonia. Reconnaissons tout de suite que la plupart des religions, en se développant, ont tendance à impliquer Dieu dans les bonheurs et les malheurs des hommes et la religion des Malgaches ne fait pas exception à la règle. Elles en font même leur fonds de commerce puisque les pratiques religieuses servent essentiellement à fléchir le courroux de la divinité quand elle veut punir, et à la remercier

⁶ C'est le cas du livre cité de Comte-Sponville.

quand, au contraire, elle s'est montrée favorable. Prières et sacrifices ont cette utilité première, surtout ces derniers qui introduisent la pratique d'un donnant-donnant : en échange d'une victime, j'espère obtenir un bienfait en retour.

D'autres conceptions, que l'on trouve également à Madagascar, rendent au contraire la référence à Dieu inutile. Elle n'est pas indispensable pour expliquer les désagréments qui tombent sur la tête des hommes à la suite de leurs errements. Ainsi, le tody n'est après tout que l'illustration du juste retour des choses, non pas une vengeance divine, mais la conséquence logique de mes actes. Ainsi, si j'ai un cancer du poumon parce que j'ai fumé, inutile d'y chercher une punition divine. Même chose pour ce qui est du tsiny : le blâme qui tombe sur moi du fait d'une transgression, vient davantage de la société que de la réaction d'un Dieu offensé. C'est le sens de l'expression un peu triviale : « quand tu craches en l'air, ça te retombe sur le nez ». Il est inutile d'impliquer Dieu dans cette affaire.

D'ailleurs, les croyants à la théologie un peu avancée, ont du mal à considérer Dieu comme celui qui punit et récompense. Cette vision leur semble en contradiction avec la révélation, faite par Jésus, d'un Dieu amour. De même le donnant-donnant, s'il est habituellement exigé par les religions traditionnelles et par les pratiques rituelles, est peu en accord avec un Dieu qui serait toute grâce. Dieu n'a pas besoin de nos dons et il n'attend rien en échange de ce qu'il nous offre. En revanche, il semble recevoir nos expressions d'amour avec plaisir, si du moins on peut lui attribuer ce genre de sentiments.

Cela ne signifie pas que la religion traditionnelle des Malgaches se situerait complètement en dehors de perspectives primitives, mais si elle pense que les sources de la violence comme ses conséquences sont totalement humaines et que Dieu ne punit pas, ce ne sont pas les Chrétiens qui s'en plaindront.

De plus, le sacrifice à lui seul ne peut pas être conçu comme l'unique traitement de la violence. Il doit être accompagné, au minimum, d'un souhait de réconciliation et de démarches de rapprochement dont il sera le point final ou le point d'orgue, le sceau du sacré renforçant les engagements tout humains. Il ne prend son sens que dans une totalité dont il est un élément et où la foi peut également prendre sa place.

Malgré tout, pour beaucoup de Malgaches, les malheurs sont une punition divine, comme les bonheurs sont des récompenses. Du moins, ils viennent de forces qui dépassent les capacités humaines de compréhension. Ils accompagnent leurs sacrifices de prières pour obtenir son pardon ou le remercier. Mais cela me fait penser à cette guérisseuse des Pyrénées françaises qui, pendant qu'elle chassait le zona de mon oncle récitait des prières. A notre question de savoir quelle était l'utilité de ces prières, elle nous a dit qu'elle priait et faisait prier ses patients parce qu'elle était croyante et que c'était important pour elle de prier avec eux. Par contre, cela n'avait rien à voir avec la guérison elle-même, disait-elle. Après tout il est normal pour un croyant que les moments forts de sa vie soient vécus dans la foi et soient accompagnés de prière. Cela ne veut pas dire qu'il entre pour autant dans une perspective magique en cherchant à influencer la divinité.

De même, sans doute, la religion n'est pas la première préoccupation des habitants quand un « grand repas » est décidé parce qu'un village est frappé par une calamité. Les raisons de la manifestation sont diverses, comme les interprétations des événements. Au moins confusément, l'ensemble est convaincu que la cause des malheurs est à rechercher dans les dissensions régnant à l'intérieur de la communauté ou bien dans la violation volontaire ou involontaire de certains tabous, connus ou inconnus.

Cette dernière faute n'est pas un manquement à la morale dans le sens où on l'entend généralement, mais surtout une violation des règles qui fondent le groupe, qui en constituent l'unité. Le fait de contrevenir à ces règles met en danger l'équilibre, toujours fragile qui tient la violence à distance. Tant que tout est maintenu dans l'ordre, la communauté ne craint rien.

A l'opposé, le moindre écart fragilise l'ensemble et risque de défaire les liens qui ont tant de mal à se tisser entre les membres et sont pourtant les garants de la cohésion.

On retrouve cette conviction dans bien des mythes, il y a un lien essentiel entre ce qui se passe dans la nature et le comportement des personnes. Même un mal non directement social comme une épidémie, une famine, une calamité naturelle, peut avoir son origine dans un mauvais fonctionnement de la communauté. Il ne s'agit pas obligatoirement d'une punition divine, mais de l'instauration d'un désordre dans l'équilibre du cosmos qui a des conséquences jusque dans les groupes humains.

Comme il n'y a pas de solution de continuité entre le monde des hommes et le monde de la nature, le dérèglement d'un domaine a des conséquences sur l'autre. Inversement, le retour à la paix, apaise aussi la nature qui lui devient favorable. Il en est de même d'une démarche collective qui cherche à restaurer l'équilibre global un moment perturbé.

Redisons que les prières ne sont pas inutiles, si elles viennent du cœur de croyants qui pensent que Dieu est à l'origine de tout. Mais l'essentiel n'est pas là. Le plus urgent reste de reformer les liens entre les membres de la communauté, liens un moment distendus ou mis à mal par un comportement ébranlant les fondements de la société. Quoi de plus efficace alors, pour aller contre cette violence, que de se réunir pour un repas en commun qui reformera les liens, reconstituera ce qui a été défait et dont les bienfaits se propageront jusqu'à l'environnement naturel de la communauté concernée ?

Certes, il faudrait éviter de confondre cet événement avec un repas de quartier, rassemblant entre eux des quasi-inconnus pour créer un peu de convivialité. Le grand repas refait l'unité entre des personnes ayant entre elles un lien essentiel, et l'idée sous-jacente est que ce geste a une efficacité cosmique. Quoi de plus important, quand tout va mal, que de sacrifier un zébu en exprimant très fortement le désir de changement et la volonté de se retrouver. Si ensuite on le mange ensemble, si est partagé ce que chacun a préparé, une nouvelle atmosphère se crée qui ne peut être que bénéfique à l'ensemble, et pourquoi ne pas inviter à la fête la pluie qui ne saurait plus tarder ?

Mais il ne s'agit pas d'un simple repas. Les gens d'un quartier qui se réunissent pour faire connaissance vont faire leurs courses au marché et la viande, qu'ils consomment peut-être, a été tuée dans un abattoir spécialisé. Au besoin ils se contenteront de taboulé ! Manger ensemble prend une dimension sociale mais pas sacrificielle. Dans un grand repas, la bête est sélectionnée d'après ses caractéristiques physiques, elle est honorée, devient le centre de la fête avant d'être immolée solennellement. Certes, il n'y a pas qu'elle, elle n'est pas le seul élément de la cérémonie, mais justement elle prend sa place dans une cérémonie et tout tourne autour d'elle.

Le sacrifice, comme toute célébration commune d'un groupe, se fait sur un fond de culpabilité, à cause de la dominance d'une sourde conviction que quelque chose de mal a été fait. Cela est vrai, même du repas de quartier qui est né de l'insatisfaction de gens d'une même rue qui ne trouvent pas normal de se croiser tous les jours en se saluant à peine. Le repas est sensé constituer une solution à l'indifférence quotidienne, mais le point central de la rencontre est dans le dialogue entre les participants autant que dans les nourritures échangées.

Le passage par le sacrifice est bien plus solennel puisqu'il comporte, sans doute, un transfert de la culpabilité du groupe sur un animal que l'on tue réellement. On exerce une violence contre lui, et l'acte perdrait son sens presque totalement si la mise à mort avait lieu ailleurs ou en dehors du cercle des participants.

Au lieu de sacrifier une personne du groupe, ce qui a existé dans certaines cultures et se reproduit parfois dans le cas de violences spontanées que nous avons évoquées, on prend un animal qui fait partie du village sans être un être humain. La proximité de la bête et sa familiarité par rapport aux habitants lui permet de représenter efficacement ceux qui ont effectivement commis l'acte délictueux et le fait que ce soit un animal élimine le danger

d'une vengeance sans fin. Tous les participants sont d'accord pour qu'il soit mis à mort en leur nom à tous et la violence prendra fin avec lui, au moins temporairement.

Le sacrifice, s'il est renouvelé régulièrement, évite que les tensions s'enveniment. Au lieu que la réconciliation ait lieu dans une atmosphère de crise, elle se déroule dans une ambiance apaisée, ritualisée. Les coupables ne sont pas poursuivis, harcelés, ils retrouvent leur place dans la communauté avant que le ressentiment contre eux n'ait pris une dimension qui conduirait à une explosion de violence. Les angoisses qui proviennent de l'incompréhension devant des faits inexplicables trouvent un exutoire ; si les causes ne sont pas élucidées, le groupe a au moins posé un acte sensé avoir une efficacité. Tout devrait aller mieux désormais. C'est peut-être aussi efficace que le passage chez un psychiatre et sans doute moins coûteux. J'ai été surpris que la tradition du sacrifice n'ait pas perdu toutes ses vertus.

Sacrifices d'aujourd'hui

L'idée que le sacrifice a une fonction réconciliatrice demeure vivace jusque dans notre vingt et unième siècle, comme va l'évoquer ce qui suit.

L'histoire se passe en 2003. Des étudiants me racontent : « À Ankatso II où se situe une résidence universitaire, il y a quelques petits trafics. Un monsieur qui habite au village, en bas de la résidence, fait du troc. Pour ensuite les revendre, il échange aux étudiants des vêtements usagés contre des marmites, des casseroles, des saladiers... Un étudiant se sentant sans doute lésé dans un échange l'a accusé de vol. Il a été chercher ses amis et, à une trentaine, ils se sont mis à le battre. Ensuite, ils l'ont attaché, mis à terre, arrosé d'essence et ils ont mis le feu avec une poignée de paille de riz. Sa famille a demandé réparation en justice et il en a quand même été question à la télévision et dans les gazettes.

Certains étudiants sont capables de tout et, après les événements de 2002, les côtiers étaient particulièrement excités, ils en ont profité. C'est après cette affaire que des violences ont commencé dans le quartier. Les proches de la victime et ses amis se sont vengés sur les étudiants, viols, vols dans ce quartier universitaire. Suite à cette affaire, une fille a été tuée. Elle devait partir en France. Après un pot d'adieu avec ses amis, elle est rentrée avec son petit ami. Ils l'ont violée et poignardée. Son copain a pu s'enfuir. C'est peut-être toujours la vengeance des amis de la victime. Depuis, les choses se sont calmées, peut-être à cause du jugement. »

C'est ainsi que l'histoire m'a été racontée.

J'aurais peut-être pu classer cette affaire dans la série des lynchages. En France aussi des personnes sont immolées par le feu. Mais justement, le terme d'immolation renvoie fortement à la notion de sacrifice. Il y a ici une mise en scène qui cherche à frapper l'imagination ; un groupe constitué commet un meurtre prémédité, qui n'a rien à voir avec la violence spontanée qui préside aux lynchages. Nous sommes sans doute, de plus, devant un acte raciste : une bande de côtiers s'en prend à un habitant d'un quartier de Tana, qu'ils accusent de ne pas être honnête dans son petit trafic. Il y a enfin la dimension politique. La première élection de Marc Ravalomanana à la présidence de la République s'est faite sur fond de querelles ethniques, les résultats ont été longtemps contestés non sans raison et il est certain que beaucoup de côtiers en ont éprouvé un vif ressentiment. C'était quand même la victoire historique d'un Merina.

La réflexion : « ils en ont profité » fait penser que les raisons de l'assassinat dépassent de loin le motif invoqué. Il faut qu'une somme importante de brimades ait été ressentie pour que des étudiants en arrivent à une telle extrémité. L'injustice était sans doute légère et même pas avérée, mais un fort racisme réciproque, ajouté à une défaite électorale vécue dramatiquement, conduisent à une explosion de violence. Le coupable présumé est choisi comme victime et les acteurs vont faire porter sur lui l'ensemble de leurs rancunes et de leurs humiliations. Il est simplement un substitut puisqu'il est impossible de s'en prendre aux causes véritables du sentiment de violence accumulé. Mais, en tant que tel, il était

suffisamment représentatif pour que sa mort permette une décharge libératrice. Après tout, en France aussi, des jeunes des banlieues s'attaquent aux voitures de pompiers et de police et à leurs occupants éventuellement, au lieu de s'en prendre aux véritables responsables de leur situation.

Comme il est dit dans le fait rapporté, l'acte n'est pas sans conséquences, outre les ennuis avec la justice, on ne tue pas un homme qui fait partie d'une communauté sans provoquer une cascade de vengeances difficile à stopper. Les agressions se multiplient, toutes attribuées, à tort ou à raison, aux conséquences de la première affaire, jusqu'au viol puis au dernier meurtre qui semble clore la série et qui, lui aussi, est présenté comme dû à la vengeance des amis et de la famille de la première victime. Peut-être que les interprétations sont sujettes à caution, mais elles expriment bien la somme de violences qui est perçue et l'ambiance de peur qu'elle génère au sein d'une communauté étudiante de la capitale. Tant que la loi ne s'applique plus, l'homme redevient un loup pour l'homme et l'insécurité n'est plus supportable.

Le sacrifice humain n'a donc pas été, en l'occurrence, d'une grande efficacité dans la solution du conflit. Il a permis au contraire à la violence de se perpétuer sous d'autres formes. Il n'a servi qu'au défoulement temporaire d'un groupe. Il faut dire que, contrairement aux lynchages précédents, le coupable/victime était clairement identifié et, loin d'être un individu isolé, il faisait partie d'une communauté qui s'est révélée prête à le venger. Les tueurs, eux aussi, ont été rapidement identifiés et leurs mobiles mis à jour, ils ne ressemblaient pas à une foule anonyme en train de laisser libre cours à une violence aveugle pour des raisons apparemment claires et complexes à la fois.

La vengeance pure et simple n'est pas une solution à la violence. Elle l'attise au contraire et fait entrer les protagonistes dans un cercle sans fin de vendetta. Hobbes l'avait bien dit.

La deuxième affaire sera mieux gérée par des participants qui ont su inventer des solutions diverses pour résoudre ce genre de problèmes. Elle se situe en 2000 ou 2001, toujours dans le même quartier étudiant.

« Les étudiants de Fianarantsoa ont donné une réception pour fêter leur promotion. Ils avaient invité largement et il y avait des gens d'Antsirabe, de Diégo, etc. Ils boivent, ils sont saouls et une jeune fille de Diego se fait draguer par un étudiant d'Antsirabe. Elle le gifle mais son petit copain est furieux et ses amis aussi. Ils se sont battus.

Rien que de très normal jusque là, sauf que ceux de Diego, partis à la recherche du fautif, tombent sur un étudiant de première année de Fianarantsoa qui n'était pour rien dans l'affaire puisqu'il n'était pas invité à la fête. Il était juste sorti de sa chambre pour assouvir des besoins naturels et, curieux, il était allé voir ce qui se passait. Mal lui en a pris ! Quand il est sorti du bloc, les membres de l'expédition punitive l'ont vu et ils ont cru que c'était lui qui avait dragué la fille. Ils l'ont battu, piétiné et ils lui ont pissé dessus. On l'a hospitalisé, et comme c'était trop grave, il a été évacué à la Réunion.

L'association des étudiants de Diego a payé le voyage et les frais d'hospitalisation. Mais ils ont aussi sacrifié un bœuf pour se racheter : pisser sur quelqu'un c'est trop grave, c'est immoral. Ils ont partagé la viande entre les associations de Diégo et de Fianar. »

Ce nouvel épisode est intéressant à bien des égards. Les faits eux-mêmes sont d'une désolante banalité, mais les réactions, dans leur diversité, le sont moins. Il fallait réagir rapidement pour éviter, qu'à nouveau, les vengeances ne s'enchaînent à l'infini, déjà un bloc de la résidence des étudiants de Diego avait été incendié et on pouvait craindre que cela ne s'arrête pas de si tôt. Le plus urgent était de payer les frais d'hospitalisation. Dans un pays sans sécurité sociale, il est difficile pour des gens aux revenus modestes de se soigner correctement.

Mais c'était insuffisant. En règle générale le règlement des frais apaise les tensions, mais l'offense était plus grave, en l'occurrence, parce qu'elle se doublait d'une humiliation morale. La solution d'un sacrifice de zébu a donc été décidée, beaucoup plus significative, surtout

pour des côtiers. Le partage de la viande est aussi plein de sens : manger la même bête est le signe d'une nouvelle proximité entre les ennemis d'hier et permet d'apaiser les tensions d'une manière durable.

Dans ce cas, la substitution de la mort d'un animal à la punition directe du responsable a été efficace en stoppant immédiatement l'escalade de la violence. La vengeance s'éteint naturellement parce que l'affront a été lavé et que la victime, qui en a payé le prix, n'a personne pour prendre son parti. On peut penser qu'ils auraient aussi bien pu aller manger ensemble dans un restaurant, mais le sacrifice d'un bœuf touche des racines plus profondes et sa vertu apaisante et réconciliatrice s'en trouve renforcée.

Ainsi, des pratiques traditionnelles peuvent survivre malgré l'évolution des mentalités et garder leur efficacité, y compris auprès de personnes qui se sentent à distance des coutumes et des pratiques de leurs ancêtres. Il fallait que justice soit faite, que l'offense soit réparée. Mais si la punition avait été appliquée à la personne ayant commis l'acte, et même si elle avait été mesurée, le danger était que l'on entre dans une série indéfinie de provocations et de vengeance. Le geste, bien qu'isolé et stupide, remuait beaucoup de ressentiments et de haines accumulées, il rappelle l'histoire ancienne des guerres entre ethnies et met à jour des oppositions qu'on préfère oublier habituellement.

Il fallait donc un geste fort, profondément enraciné lui aussi dans des coutumes ancestrales, pour mettre un terme à cette bouffée de violence. Le problème de fond reste entier et la réconciliation est temporaire parce que le différend dépasse de beaucoup les quelques individus concernés. Mais une solution efficace a été trouvée pour un temps qui a permis de renvoyer la violence et de continuer à vivre ensemble.

Sacrifices d'hier et d'aujourd'hui

Les responsabilités sont diverses nous venons de le voir. Dans certains cas le fautif n'est pas véritablement identifié, peut-être même qu'il n'existe pas véritablement. Parfois, l'apparition d'une catastrophe naturelle peut amener des personnes superstitieuses à penser que la cause vient de ce que certains membres de leur communauté ont commis un acte condamnable. Si les membres de la communauté se révèlent incapables de désigner un ou des coupables, parce que peut-être ils n'existent pas, il leur faut trouver un moyen de réparer par un acte collectif l'unité mise en péril. Que la faute, réelle ou supposée, ait atteint Dieu ou bien qu'elle ait eu simplement des conséquences sociales importe peu. Pour dissiper le malaise qui s'est installé, il faut trouver un substitut au coupable absent.

Même dans le cas où le coupable est clairement identifié, il peut arriver que la gravité de sa faute et les conséquences qu'elle entraîne dépassent de beaucoup le geste en lui-même. Il entre dans le cadre d'une opposition séculaire où des conflits récents peuvent difficilement se régler au niveau interpersonnel et risquent de dégénérer. La réaction se doit d'être à la mesure de la violence déchaînée et elle pallie les limites individuelles devant une offense à dimension collective.

Il arrive que le contexte ne soit pas aussi tragique, par exemple dans le cas d'un adultère, le coupable (ou la coupable parce que, généralement, il n'y a que les femmes qui sont punies !) est bien identifié. Pourtant, même dans ces conditions, la dimension de la faute n'est pas uniquement individuelle, il ne s'agit pas d'une faute morale qui mériterait une punition au niveau de la personne seule. Dans ce cas également, la véritable violence a été perpétrée en direction de la communauté. C'est son équilibre qui est mis en danger, parce qu'une loi, qui maintient la cohésion du groupe, a été bafouée par un individu.

La gravité de la faute personnelle a beaucoup moins d'importance que ses conséquences sociales. La fautive est moins condamnable moralement que socialement. Les règles ne sont pas créées pour mener les individus sur le chemin de la vertu mais pour empêcher que la violence destructrice envahisse le champ social et, qu'en cascade, les lois et coutumes se

trouvent mises à mal. Une société sans loi sombre dans l'anarchie et c'est pour cela qu'il importe de porter un coup d'arrêt immédiat à toute transgression.

Le sacrifice d'un zébu a des côtés spectaculaires, propres à frapper l'imagination et qui sont sensés amplifier l'aspect exemplaire du rite. Il arrive même que les officiants fassent entrer la personne dans la carcasse de l'animal. Elle en sort toute sanglante avant qu'on l'envoie se laver. Pourtant, il s'agit moins d'une punition, d'une humiliation salvatrice que d'une manière de la réintégrer dans la communauté. L'animal sacrifié a pris sur lui les fautes du transgresseur et sa mort apaise les tensions générées par l'acte délictueux.

Le fonctionnement est le même dans des exemples d'actions violentes contre des personnes, quand le petit voleur se voit brusquement chargé des tensions de la petite société dont il fait partie. Ce qui est attendu, c'est un soulagement immédiat, mais aussi un apaisement à long terme, une amélioration globale de la situation de chacun.

Il y a d'autres moyens pour empêcher de tels déchaînements et c'est le rôle de la culture de mettre en place des lois et des interdits pour faire passer les personnes de l'état naturel à une société policée. Cependant, la pression sociale et l'éducation ne suffisent pas toujours à maintenir la loi et il faut bien réagir contre les transgressions. Le meurtre restant une formule barbare pouvant entraîner des représailles, comme nous l'avons vu, il est pratique de substituer un animal à la victime humaine, et c'est le rôle du sacrifice. Pourtant, il est nécessaire que l'animal soit vraiment représentatif et qu'il soit reconnu comme capable de détourner, par sa mort, la violence de la communauté. Cela suppose bien entendu que la tradition culturelle soit demeurée vivante afin que le sacrifice n'apparaisse pas uniquement comme un acte banal de convivialité, un partage de nourriture, auquel cas il perdrait l'essentiel de son efficacité. Nous avons vu que, même chez certains étudiants, cet acte gardait toute sa signification et pouvait réaliser sa fonction cathartique.

Le sacrifice peut également n'avoir rien de sanglant tout en gardant la même dimension, une offrande d'argent peut suffire dans des cas mineurs. Il peut prendre parfois des formes plus originales. Une de mes relations, ayant reçu de l'argent, s'est acheté une voiture. Du fait de ses petits moyens, il avait du mal à justifier son achat auprès de son entourage. Il a donc rassemblé les gens les plus « importants » de son quartier pour un repas. Il m'a dit qu'il devait s'excuser auprès de son voisinage, l'assurer qu'il ne voulait en aucune façon prendre de l'ascendant sur eux, que c'était un cadeau et que ce n'était pas une manœuvre de sa part. Il proposait bien sûr ses services à tous, s'ils avaient un jour besoin d'une voiture. D'un instrument de division, le véhicule devenait un moyen de comportement solidaire. Mais il fallait qu'un acte d'allégeance soit posé pour que l'affaire ne soit pas mal interprétée.

Dans ce cas de figure, il n'y avait pas de faute *a priori*, simplement une promotion personnelle. Et pourtant, en achetant une voiture alors que dans son quartier personne n'en avait, l'homme pouvait sembler vouloir se mettre au-dessus des autres habitants alors que rien dans son statut ne l'autorisait à le faire. Dans un quartier, une hiérarchie s'instaure selon des règles aussi subtiles qu'imprécises. Tout se passe bien tant que chacun reste à sa place, respecte et est respecté comme il se doit. Une voiture donne un prestige nouveau à son possesseur et bouleverse donc l'ordre établi. L'amende honorable permet de remettre les choses en place, de faire comme si rien ne s'était passé, de s'excuser au moins du dérangement occasionné en affirmant que cela ne modifierait en rien le respect dû aux anciens.

On se trouve donc devant le choc de deux violences contradictoires. Celle de la règle d'abord qui, en précisant la position de chacun dans la hiérarchie sociale, même d'un petit quartier, empêche les mouvements sociaux et oblige chacun à rester à sa place. Ce genre de règle est la condition de relations de voisinage pacifiées, mais elle risque de devenir rapidement un carcan. La deuxième violence est, au contraire, la conséquence d'un changement de situation. La fixité des rôles est remise en question et une société fermée déteste par dessus tout les

changements. Des représailles sont envisageables, ne serait-ce qu'une mise à l'écart du groupe, il fallait donc réagir rapidement.

Il est bien clair que de tels comportements ne sont imaginables que dans une communauté où l'individu se conçoit d'abord par rapport à l'ensemble. Dans des sociétés éclatées, où la cohésion sociale a pratiquement disparu, l'individu est totalement libre d'agir à sa guise. Il n'a ni place à défendre, ni personne à respecter dans sa vie quotidienne. Il essaiera volontiers d'affirmer sa supériorité en faisant étalage de ses richesses, ce qui fera des envieux.

Mais il n'a guère à attendre de représailles de leur part, et celles qu'il risque ne toucheront que peu son autonomie, tant est première pour lui son individualité. Il n'y a pas d'ordre social auquel il serait véritablement soumis, ce qui lui donne une extraordinaire liberté de mouvement et de choix. Cela le met également dans une terrible solitude. Même dans les villes, on en est rarement arrivé là à Madagascar, d'où l'importance des comportements de groupe et les gestions particulières de la violence qui en découlent.

Nous atteignons ici les limites de ce que peut supporter une société fermée. Grâce à l'étagement de ses membres, aux places fixes de chacun, au respect exigé qui permet à la hiérarchie de rester en place, la société peut se perpétuer. Des lois, des traditions, des interdits... dans la mesure où ils sont acceptés par tous, permettent de fixer les limites à ne pas dépasser et proposent des solutions à la plupart des questions qui apparaissent. Les besoins étant limités, les membres ne sont pas tentés d'aller chercher ailleurs, ils se satisfont des normes qui leur sont imposées et en acceptent les limites. Les tensions, en conséquence, n'atteignent pas des proportions démesurées. L'autocensure, le regard des autres, le poids de l'autorité des anciens, quelques remontrances permettent la plupart du temps de limiter au maximum les velléités d'indépendance des plus aventureux. Dans les cas graves, un acte sacrificiel suffira, en général, à effacer les conséquences de l'offense ou de la transgression et à calmer les angoisses de ceux qui prennent peur quand leur monde vacille.

Le tout est de savoir combien de temps les hommes, appartenant à une telle société fermée mais affrontés au vent de la mondialisation, vont supporter cette situation sans la considérer comme un carcan insupportable dont il devient urgent de se défaire. L'équilibre construit par la société malgache a des vertus apaisantes et civilisatrices, mais combien de temps va-t-elle tenir et que voit-on venir pour prendre le relais ? De toute façon on ressent une certaine lassitude devant ces sacrifices qu'il faut renouveler sans fin, devant des cadres qui enferment plus qu'ils ne libèrent.

L'auteur de la lettre aux Hébreux exprimait lui aussi cette grande lassitude et l'espoir que le Christ a fait naître :

« Les offrandes et les sacrifices qui sont présentés ne sont pas capables de mener à la perfection dans sa conscience celui qui célèbre le culte ; reposant seulement sur des aliments, des boissons et des ablutions diverses, ce sont des préceptes purement humains, valables jusqu'au temps du relèvement. Le Christ, lui, est le grand prêtre du bonheur qui vient. (...) S'il est vrai qu'une simple aspersion avec du sang d'animal, ou avec de l'eau sacrée, rendait à ceux qui s'étaient souillés une pureté extérieure pour qu'ils puissent célébrer le culte, le sang du Christ, lui, fait bien davantage : poussé par l'Esprit éternel, Jésus s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache ; et son sang purifiera notre conscience des actes qui mènent à la mort pour que nous puissions célébrer le culte du Dieu vivant. » 9, 9-14.

Pas tout à fait libéré d'une théologie du sacrifice, l'auteur sent bien que la libération offerte par le Christ va bien au-delà d'une purification cultuelle. Il nous parle de ce bonheur d'être libéré une fois pour toutes des actes qui mènent à la mort.

Ce sont ces questions que nous allons aborder, mais il me semble utile auparavant, dans une sorte de pause, de confronter ce qui précède avec le grand mythe malgache, sensé exprimer ce fond de l'âme malgache que nous tentons d'apercevoir.

Interlude : Le mythe d'Ibonia

J'ai eu l'idée, afin d'y voir plus clair et de reprendre un peu de distance par rapport aux descriptions qui précèdent, d'interroger, sur le sujet qui nous intéresse, le mythe d'Ibonia. Il s'agit du mythe le plus important de Madagascar sinon le seul. Contrairement aux contes et aux légendes qui ont surtout une portée morale et encore relativement limitée, les mythes sont réputés exprimer le sens de la vie d'un peuple dans ce qu'il a de fondamental, être le reflet ou l'instigateur de ses orientations profondes qui se perpétuent au fil des siècles. S'il est vraiment unique cela renforce d'autant son importance puisque cela accrédite l'idée d'une unité réelle des conceptions des habitants de Madagascar.

Il n'est pas dans mon intention de me lancer dans un commentaire exhaustif de ce mythe, cela dépasse largement mes capacités. J'ai par contre pensé l'interroger sous le biais de ce qu'il dit de la violence. Selon la place qu'il lui donne, nous pourrions en tirer des conclusions sur l'importance de cette notion dans la Grande Île. L'approche est réductrice, je n'en disconviens pas, le texte comporte bien d'autres richesses que je n'aborderai pas. Par contre, j'ai constaté que cet angle d'analyse ne manquait pas d'intérêt.⁷

Deux modes d'existence : la nature et l'homme

Ibonia est un homme, il vaudrait mieux dire l'Homme par excellence, le premier à avoir vraiment de l'importance même s'il en existe d'autres autour de lui, « dieu sur la terre comme Dieu l'est au ciel ». Par certains côtés, il est un homme comme les autres, il n'est pas totalement à part puisqu'il rencontre d'autres hommes qui sont apparemment ses semblables. Sa solidarité fondamentale avec l'humanité en fait même une référence pour tous. Ce qu'il apporte d'original, les axes qu'il donne servent de repères à ses semblables. C'est du moins le souhait de ce mythe qui a été conçu pour cette raison.

La violence est bien présente tout au long de ce texte. Dès l'origine, les parents d'Ibonia sont victimes d'une discrimination. Les quatre autres petits enfants de Railanitra (Père-Ciel) sont comblés de cadeaux par leur grand-père. Ils reçoivent des sujets, des taureaux et des vaches et surtout des fils et des filles. Ils n'ont pas de femme par contre. Leur descendance est assurée et ils s'en réjouissent, comme Railanitra. Il est dit dès le début du récit qu'avoir des enfants est la chose la plus importante pour un Malgache. L'autre petit-fils, l'aîné, le Prince de Milieu Ibemampanjaka, reçoit aussi des cadeaux, mais sa femme, Rasoabemanana est stérile.

On peut dire malgré tout qu'il s'agit là, d'un certain côté, d'une discrimination positive. Les quatre premiers princes sont comblés, il ne leur manque rien, ce qui semble perçu comme une limite. Ils représentent sans doute les forces de la nature, voire les forces cosmiques. A l'inverse, le Prince du Milieu et sa femme sont installés dans un manque fondamental. Ils sont habités par le désir d'enfant, et ce désir les met en mouvement, va les amener à bouger, à se dépasser. L'homme ne sera jamais comblé. Il est toujours en recherche, en train de désirer ce qu'il n'a pas, alors que, dans sa plénitude, la nature, symbolisée par les quatre autres petits-fils, n'est à la recherche de rien, elle se suffit à elle-même.

L'homme ne semble pas trouver sa place avec facilité ni même simplement habiter la nature d'une manière pacifique. Les signes négatifs se multiplient au passage du couple : la terre rebondit longuement, l'herbe sèche, les tiges du bident⁸ se lient à leurs extrémités et la terre

⁷ Je ne saurais trop conseiller la lecture attentive de ce mythe dans son ensemble. *Le Mythe D'Ibonia*, présentation de François Noiret, 1993, Foi et Justice B.P. 3832 Antananarivo, Madagascar.

⁸ En botanique, plante de la famille des composées (?).

gronde, comme s'il existait un antagonisme radical entre ceux qui vont donner le jour à Ibonia et la nature dans son ensemble.

Le mythe prend parti dans un débat ouvert depuis longtemps et qui reste d'actualité. Je voudrais développer ce thème pour en souligner l'intérêt et montrer comment il dit déjà quelque chose de la violence.

Plénitude ou désir ?

Nous avons donc opposition entre l'homme, habité par ses manques et ses désirs, et une nature, cette dernière se caractérisant par sa plénitude, une sorte de perfection dans son ordre qui ne demande rien à personne. Elle est enfermée dans sa complétude parce qu'autosuffisante. Aucun problème pour elle, sa vie se perpétue et se multiplie sans effort et, c'est le cas de le dire, naturellement. Pas d'angoisse ni de négatif de son côté. Il n'y a que l'homme pour lui faire des reproches, parler à son sujet de dysfonctionnements. En dehors de ces appréciations, tout ce qui se passe dans son ordre suit un ordre immuable, qui peut être expliqué logiquement, qui n'est ni bon ni mauvais puisqu'il s'agit simplement de ce qui existe réellement.

L'homme, à l'opposé, est traversé par le manque. Loin de la plénitude bien que la recherchant, il est tendu constamment vers ce qu'il n'a pas. Insatisfait par essence, il en souffre. Pour combler des manques qui renaissent à peine sont-ils satisfaits, il est contraint à l'effort et il cherche sans cesse à dépasser la situation qui est la sienne. Alors que la nature se reproduit sans difficultés, lui-même est affronté à la stérilité et il a des relations difficiles avec ce qui l'entoure, il doit en supporter une certaine agressivité.

Il est amené à subir une double violence.

La première est interne qui le sort de ses tranquillités, le pousse à repartir quand il est parvenu à un certain état de plénitude. Insatisfait par nature, il retourne vers l'extérieur cette première violence : vers les autres humains et vers les forces de la nature. Ibonia n'est pas un pacifiste qui jouit de sa situation dans la paix intérieure et extérieure. Il vit dans une agressivité quasi constante et passe le plus clair de son temps à se défendre ou à attaquer.

La deuxième violence est externe : la nature ne comble pas ses attentes facilement, elle se dessèche à son approche. Elle se caractérise par sa profusion alors que l'homme peine à obtenir ce qu'il lui faut pour vivre et doit inventer en permanence des comportements adaptés pour se défendre des agressions qui lui viennent de l'extérieur et donc aussi de la nature qui l'entoure. Elle le nourrit, mais au prix de bien des efforts. Là ne s'arrêtent pas ses problèmes puisqu'il peine à avoir une progéniture qui, même quand il y parvient, ne comble pas vraiment ses espérances. Alors qu'il en attend une continuation paisible de son existence, le mythe insiste sur les malheurs qui vont en résulter.

Il n'y a pas de situation comparable dans la nature où les rejetons poursuivent naturellement la vie de leurs géniteurs sans solution de continuité. Ils n'apportent rien de neuf, n'amènent aucun progrès, mais ce n'est pas non plus ce qu'on leur demande. La nature n'est pas perfectible en elle-même, il lui suffit de se reproduire. Elle n'a rien à gagner ni à perdre. On lui demande simplement de se maintenir à l'identique, de perpétuer la vie. C'est bien ce qu'évoquent les quatre premiers princes, pleinement satisfaits de leur sort, comblés, ils n'ont qu'à se féliciter de leur grand-père céleste. Pour l'homme au contraire, les enfants sont une source de préoccupations. D'abord ils ne viennent pas obligatoirement avec facilité. Les problèmes de stérilité sont une épreuve vécue comme une malédiction tant elle paraît inexplicable, contradictoire par rapport aux lois de la nature. De plus, les enfants sont à la fois souhaités parce qu'ils sont indispensables à la poursuite de la vie naturelle et redoutés parce qu'ils sont une source inévitable d'ennuis.

Le couple primitif refuse de se résigner à son sort, il va lutter contre sa destinée, contre ce qui lui semble une entorse à la normalité. La femme, surtout parce que le mari restera, tout au

long du récit, étrangement à distance, de même que Railanitra. Rasoabemanana va donc voir le devin Ranakombe. Ses paroles ne sont pas rassurantes :

« Hélas, ce sera un homme fatal sur la terre, mille hommes en ton sein, cent hommes en toi, et tu le porteras dix ans, Rasoabemanana. Si donc tu veux cela, je te le donnerai ; mais si tu ne le veux pas, tu n'auras rien d'autre. Retourne donc chez toi, car c'est un enfant de malheur, malheur, c'est un enfant de calamité, calamité que celui-là ; c'est la malédiction, c'est la foudre. Sur terre, il sera fatal à son père ; dans le sein, il sera fatal à sa mère. » Ces prédictions funestes sont tellement fortes qu'il est tentant de faire le lien avec le mythe d'Œdipe tel qu'il a été présenté par Sophocle. Les malédictions qui pèsent sur ce dernier, dès son enfance, se réaliseront dans la violence jusqu'à ce que son expulsion de la cité ramène la paix et la prospérité. D'opresseur de Colone, Œdipe en deviendra le protecteur à sa mort. Ibonia connaîtra une aventure semblable.

Pour la mère en tout cas, le choix n'est guère enthousiasmant entre deux calamités : celle de la frustration radicale d'être privé de descendance et la difficulté d'être parents quand on est en face d'un enfant difficile, d'autant plus que l'éducation n'est jamais une sinécure. Contrairement à ce qui se passe dans la nature où tout pousse et grandit sans qu'il soit besoin d'attentions particulières, la constitution d'un petit homme n'est jamais pure reproduction du même. Elle s'accompagne nécessairement d'interrogations angoissées. Comme il n'y a pas de schéma préétabli et que chaque enfant se révèle différent, la gestion de ce dernier suppose une invention constante, en s'appuyant certes sur des principes généraux donnés par la société, mais sans que l'on puisse jamais les appliquer purement et simplement.

Le mythe présente donc, d'une manière intéressante, la différence fondamentale entre le déroulement naturel et les difficultés qu'éprouvent les hommes quand il s'agit d'éduquer ou simplement de continuer à vivre dans un monde difficile.

La future mère s'obstine pourtant : mieux vaut un mauvais enfant que pas d'enfant du tout :

« Las, oui ! Mais ce qui est mauvais, c'est de ne rien avoir, même si c'est pour le malheur, et c'est aux enfants à hériter des pères. »

Nous avons ici un choix fondamental, bien ancré dans la mentalité malgache. Même si la procréation et ses conséquences ne se déroulent pas suivant un schéma simple, s'ils comportent des conséquences pénibles à supporter, mieux vaut quand même avoir des enfants. Ce choix est aussi celui de la vie humaine, conçue comme profondément différente d'une vie qui serait simplement naturelle. Il s'agit d'assumer sa condition, avec ce qu'elle comporte de désirs inassouvis, de luttes contre l'adversité, de joies et de peines, de courts moments de plénitude dans un océan d'insatisfactions sans cesse réactivées.

Un débat est ouvert

D'autres choix sont envisageables et d'autres discours, au sein de cultures différentes, prêchent au contraire le retour à la nature en se méfiant de la propension de l'homme à désirer, en refusant de se contenter de ce qu'il a, pour se projeter dans un avenir qu'il rêve meilleur.

C'est le cas, par exemple, d'André Comte-Sponville dans un ouvrage récent⁹. Il n'est pas contre la procréation, mais il nous invite à un retour vers la nature, c'est-à-dire à la plénitude de celui qui est comblé parce qu'il se contente de ce qu'il est. Selon lui l'important, pour vivre bien, est de mettre un frein à nos désirs, dans la ligne du bouddhisme. Mieux vaut arrêter de faire des projets d'avenir, puisque c'est là que se situe la source de toute souffrance. Au lieu d'aller dans le sens de notre humanité qui, parce qu'elle est constamment insatisfaite, est la source de constants déséquilibres, il est préférable d'investir le présent en se contentant de ce qu'il nous offre. Au lieu de tenter de combler nos désirs, ce qui est impossible puisque

⁹ *L'esprit de l'athéisme*, Albin Michel, 2006.

les satisfactions sont toujours temporaires et sans lendemain et que le désir, un moment apaisé, renaît ensuite avec une nouvelle vigueur, il est préférable d'apprendre à le supprimer.

Le but clairement affirmé est de revenir à une vie débarrassée des angoisses provenant de nos insatisfactions, en communion avec la nature. Le mieux est d'apprendre d'elle la béatitude d'une existence qui n'attend plus rien, qui se contente de ce qu'elle a et qui en jouit pleinement. C'est le choix des quatre princes et le refus d'être comme les parents d'Ibonia, mais ce n'est pas celui que semble privilégier notre mythe.

Il semble que nous soyons devant un choix fondamental entre deux conceptions de l'homme. Celui-ci peut, sans doute, tuer le désir en lui, mais est-ce que ce n'est pas aller à l'encontre d'une donnée fondamentale de son humanité ? Est-il encore un homme ensuite ? Mais cela est peut-être impossible si l'on se refuse à détruire le ressort essentiel de sa vie. La première solution est intéressante parce qu'elle permettrait d'arriver à la paix intérieure et extérieure, à la sagesse des anciens. S'il n'y a plus d'envie, il n'y a plus de conflits, de jalousie. C'est le Paradis sur la terre. Chacun, en pleine communion avec la nature et avec sa nature, jouit pleinement de son existence dans un monde réconcilié.

Il parvient même, nous dit Comte-Sponville, à des moments d'union intense avec la totalité de l'univers et, ce qui est mieux, ces moments de plénitude ne font pas retomber dans le cercle infernal du désir. Bien au contraire, ils nous introduisent dans des instants d'éternité, qui, loin de nous inviter à une progression illusoire, mettent en lumière l'inanité de tout idéal de perfection. Arrêtons le mouvement et vivons l'instant présent dans sa plénitude. Cela suppose une ascèse et une sagesse auxquelles il est difficile de parvenir, une telle attitude n'est pas, au moins, ouverte à tous.

Mais cet idéal est-il vraiment souhaitable ? Hegel nous en ferait douter puisqu'il disait du Paradis terrestre qu'il était tout juste bon pour les animaux. Là est bien la question. Est-ce qu'un tel homme, qui a dépassé le désir, est toujours un homme ou bien est-ce qu'il est devenu tellement naturel qu'il en a dépassé le stade ? La vogue actuelle de la nature ne fait-elle pas perdre à l'homme un de ces éléments essentiels ? Le but de la démarche est de dépasser la violence, qui se base effectivement le plus souvent sur le fait que deux personnes convoitent ensemble le même objet ou s'intéressent à la même personne. Si on se détache du désir, on n'entrera plus dans des conflits d'intérêt si souvent stériles. Mais la vie aura-t-elle encore un intérêt ?

Le problème de l'autre aspect de l'alternative est qu'il semble justement nous diriger tout droit vers une violence sans fin, alors que la suppression du désir conduit clairement à la paix et à la disparition de la violence. La question est donc de savoir si ce sont des avantages suffisamment importants pour mériter de se payer au prix d'une mutilation de l'homme et s'il s'agit vraiment d'une mutilation. La volonté de progresser, de s'affirmer comme individu, de faire valoir ses différences... nous éloigne clairement de l'harmonie naturelle, fait grandir notre individualité en nous poussant à agir selon des normes qui nous seraient propres. Faut-il prendre son parti de la souffrance et de la violence pour ne pas se priver de la dimension du désir ?

La majorité des sociétés sont basées sur l'ambition. Chacun cherche à se faire reconnaître en dépassant le statut qui est le sien ce qui entraîne bien évidemment une agressivité qui ne s'apaise jamais complètement. L'autre a toujours une place que j'envie, il possède ce que je n'ai pas. L'insatisfaction est source de violences. L'étrange est que les sociétés traditionnelles en général, et la société malgache en particulier, sont bâties de telle sorte que de tels conflits d'intérêts soient réduits au maximum et l'on trouve dans le mythe d'Ibonia la démonstration du contraire, de l'importance du désir dans l'homme et de son insatisfaction perpétuelle.

Rasoabemanana prend résolument cette voie et son fils à sa suite. Elle finira donc par concevoir, par des méthodes rien moins que naturelles, allant au devant de bien des difficultés. Les avertissements n'auront servi à rien, elle est prête à tout supporter pour ne pas

demeurer stérile. Elle va effectivement être affrontée à une foule d'ennuis et son fils sera à l'origine du meilleur et du pire. Mais il semble que ce soit le prix à payer par toute existence humaine.

Ibonia et la violence

L'enfant parle beaucoup pendant ses dix ans passés dans le sein de sa mère, il va même se fiancer. Ce qu'il dit de lui est toujours ambigu, mélangeant le bon et le mauvais. La violence est omniprésente dans ses dires avant de l'être dans ses actes :

« Je ne méprise pas ceux qui m'aiment et je ne parle pas méchamment à ceux qui me laissent tranquille ; mais je rends mépris pour mépris, injure pour injure ; je traite en alliés ceux qui ont pour moi des paroles de bénédiction : oui, je le dis, même ceux qui sont de l'autre côté de la mer, et même ceux qui habitent au-dessus des cieux. Car nul homme ne m'a créé les pieds, nul homme ne m'a créé les mains. Moi j'ai soin de la terre, Dieu, lui, a soin des cieux. Il est, lui, Dieu en haut, et moi, je suis dieu sur la terre. Aussi, je ne cesse de bénir ceux qui me bénissent et je ne cesse de maudire ceux qui me maudissent ; car je suis l'unique qui suffit à remplir la terre. »

Que voilà des paroles bien peu évangéliques ! On est frappé tant par la violence de ces affirmations que par le fait qu'elle soit omniprésente. La préoccupation qui revient en permanence est de trouver les moyens de la résoudre, de la dépasser, de la canaliser, de faire en sorte qu'elle n'ait pas de conséquences destructrices sur l'ensemble de la réalité. Tout au long du récit, Ibonia se présentera lui-même à plusieurs reprises comme source de malheurs et de destructions, comme une malédiction.

La démesure de ses propos prométhéens est même surprenante, on a de la peine à y voir la source de l'âme malgache. L'homme est fait pour remplir la terre et il marque son territoire, faisant sa demeure ici-bas. Dieu est mis de côté, relégué dans son ciel et de là-haut on ne sait plus trop ce qu'il peut faire puisqu'il n'intervient plus. Il est difficile de décider si Ibonia se crée lui-même, s'il crée ses mains et ses pieds ou si c'est Dieu ; en tout cas il décide en maître et c'est de sa propre initiative qu'il se situe par rapport aux autres. L'homme dans ce mythe acquiert une dignité et une autonomie sans ambiguïté. Dieu, rejeté à la périphérie, n'est jamais appelé pour résoudre quelque problème que ce soit.

Ibonia prend des initiatives jusque dans sa naissance qui n'est pas davantage paisible que ce qui précède. « Lorsque l'enfant fut sur le point de naître, il dit : Prends le feu, fais en sorte qu'il flambe bien dans le foyer ; forge-moi un couteau tranchant et avale-le dans une banane ; car je ne sortirai ni par en haut, ni par en bas, mais je sortirai de ton sein même, Mère. » Pour sortir, l'enfant va donc ouvrir le ventre de sa mère, avec son consentement, « car il n'y a que l'enfant pour hériter de la terre ». Elle en mourra, mais il lui rendra la vie, ce qui est bien de sa part. Le désir de donner la vie est pour la mère plus grand que la peur de la souffrance et de la mort, c'est le devoir absolu que rien ne saurait empêcher. Ensuite, l'enfant montera sur le « trône d'or », siège réservé normalement à Dieu, Zanahary. Comme il n'est plus beaucoup question de ce dernier dans la suite du récit. Ibonia prend aisément toute la place.

Ces violences sont, somme toute, assez fréquentes, il n'est pas rare qu'une naissance, surtout par césarienne, se termine par la mort de la mère. Mais ce qui suit vient encore ajouter à l'impression d'une naissance catastrophique : « Au jour de sa naissance, tous les êtres vivants, quels qu'ils fussent, eurent la cuisse cassée, les rochers se fendirent, la terre tituba et le tonnerre remplit les cieux. C'est ainsi qu'apparurent les tremblements de terre. » Nous voyons une fois de plus exprimé l'antagonisme entre l'homme et la nature et la violence du premier qui s'oppose au calme habituel de la seconde. Même l'origine des désordres du monde matériel est attribuée à l'action de l'homme, sorte d'écologie avant l'heure insistant sur l'innocence première de la terre opposée à la violence destructrice de l'homme.

Adolescent, Ibonia va poursuivre la démonstration de son agressivité. Il se bat comme tous les enfants, sauf qu'il est seul contre tous, aidé seulement de quatre esclaves. Il a chaque fois le dessus, que les garçons se lancent des bouses, de la boue, des mottes de terre, des pierres, qu'ils s'affrontent à la lutte ou à la boxe. A la fin, d'un grand saut (il lui faudra trois jours pour revenir en marchant), il prendra de la distance, comme pour se séparer de ces violences caractéristiques de l'enfance et entrer dans l'âge adulte pour de nouveaux affrontements. Loin de calmer Ibonia, la sortie de l'adolescence va faire monter d'un cran son agressivité.

Entre temps Ibonia ne fait pas grand chose. Il vit avec ses esclaves, qui, au vu de leurs noms, ne doivent pas être très portés sur le travail : Qu'on-aime-à-voir, Le-beau-gars-qui-ne-travaille-pas, Qui-ne-va-guère-aux-champs et Qui-aime-l'eau-de-riz. Il joue au fanorona, le jeu de dame malgache, avec sa tante.

Devenu plus grand, Ibonia ne trouve rien de mieux à faire que de se planter à la porte de la ville et de faire tomber dans le fossé, avec sa sagaie, tout ce que portent les gens qui entrent et sortent. Les habitants, excédés, vont se plaindre aux parents et c'est là qu'apparaît, d'une manière surprenante, la notion de malédiction. Quand le père dit à sa femme qu'il veut tuer son fils elle lui répond « Eh bien, Ibemampanjaka, je ne l'ai pas mis seule au monde, nous l'avons eu ensemble ; si tu le tues, ce n'est pas une cause de malédiction. » Le texte précisera plus loin : « ce sera un petit caïman avalé par sa mère : il est mangé par le ventre qui l'a porté ». Ce n'est donc pas si grave.

Il semble pourtant qu'une malédiction soit attachée au meurtre d'Ibonia, à moins que ce ne soit le cas pour chaque homme. De cette malédiction est exclu le père qui aurait donc le droit de vie et de mort sur son enfant. Par contre, le mauvais sort semble moins efficace si le meurtre se fait de loin (le récit dit que Ibonia est trop fort de près). Aussi, le père organise les villageois qui, sous sa direction vont s'en prendre à son fils, à distance, sans parvenir à leurs fins. Ils commencent par le lapider avec un tatao de pierres. Curieusement, un culte sera rendu de ce fait par la suite au tatao dit le texte¹⁰.

Ibonia persévérant dans ses plaisanteries d'un goût douteux, les villageois, toujours sous la conduite du père, vont lui lancer successivement des sagaies, puis ils sortent les fusils, avant de tirer sur lui carrément au canon, toujours sans résultat, sinon quelques dégâts vestimentaires.

On notera la disproportion manifeste entre la gravité toute relative des actes commis et les punitions que l'on essaye d'infliger au délinquant. Elle nous rappelle nos récits de justice populaire, où là aussi le décalage était manifeste. On dirait qu'Ibonia, qui n'est certes pas innocent mais dont les actes feraient plutôt penser à des plaisanteries de mauvais goût, est lui aussi chargé par la foule de l'ensemble des fautes de la communauté ou est la cause des calamités qui l'accablent. Sans mourir pour autant, il devient la victime désignée à la vindicte populaire pour débarrasser la société de ce qui l'empêche de vivre dans la paix et la tranquillité.

C'est bien d'ailleurs ce qui se passe dans le mythe puisque des résultats positifs suivent les violences, sans qu'il soit possible de savoir vraiment s'il existe une relation de cause à effet entre les deux phénomènes. Après chacune des agressions, Ibonia, à l'initiative de sa mère qui préfère orienter sa violence vers des causes plus utiles, va libérer le pays de divers monstres et

¹⁰ Avoir une idée de ce qu'est un tatao n'est pas chose facile ! Mon enquête m'a amené dans plusieurs directions. Le tatao est l'action d'aider quelqu'un à mettre sur sa tête une charge lourde. Le tatao pourrait donc évoquer cette charge et le caractère sacré qui consiste à aider quelqu'un. Dans la même ligne, le tatao est la poutre qui est au dessus de la porte du seuil, mais je ne vois pas le rapport. D'après un autre témoignage, avant d'entrer dans certaines forêts plus ou moins maléfiques, on met une pierre sur un tas au début du chemin ce qui forme une sorte de cairn qui grandit : un tatao. C'est une manière de demander la chance...

calamités : le caïman au nord, le taureau furieux à l'ouest, le géant au sud et le monstre marin à l'est. Le monde, un moment destabilisé par des êtres démesurés, retrouve son équilibre grâce au héros qui garde son ambiguïté : être à la fois bénéfique et maléfique.

La leçon est importante puisque si la plénitude de la nature, pourtant célébrée en début de récit, peut être mise à mal, c'est à l'homme qu'il revient de restaurer l'ordre un moment détruit. Mais il n'est peut-être pas superflu de souligner qu'il a été chargé auparavant des fautes de l'ensemble du peuple et que des expéditions punitives ont été lancées contre lui à plusieurs reprises. Il semble pointer, derrière le récit, une théorie du sacrifice, en particulier celui d'une victime émissaire. Ibonia est chargé d'un poids de responsabilités qui dépasse en réalité ce qu'il a mérité. Mais, de ce fait, il représente bien plus que lui-même, comme la personne d'Œdipe à Colone. En conséquence, les vertus attachées à son sacrifice vont bien au delà des résultats qui pouvaient être escomptées, si le choix s'était porté sur une victime ordinaire. La succession des événements est en tout cas très claire, même si des liens ne sont pas faits entre les éléments : frasques répétées d'Ibonia, lynchage collectif, transformation de celui qui fait le mal en un héros qui remet de l'ordre, la paix est retrouvée pour un temps, jusqu'au prochain épisode.

La répétition de ce cycle va s'achever, dans un déchaînement de violence, avec la fin du dernier adversaire de Ibonia, le plus coriace : Raivato qui a épousé celle avec qui il s'était fiancé dans le ventre de sa mère. Les luttes prennent des formes diverses mais je soulignerai simplement un détail qui revient dans le récit : Ibonia est fort à cause de ses talismans mais aussi grâce à ses propres muscles. Dans ses combats il utilise la magie, mais aussi la force et l'intelligence pures comme pour montrer que les moyens surnaturels ne sont jamais suffisants, ni pleinement efficaces. L'homme se doit d'utiliser à fond ses capacités s'il veut vaincre l'adversité.

Ibonia sauvé par l'amour ?

Ibonia retrouve l'élue de son cœur qui était jusque là la femme de Raivato, son dernier adversaire. Ils restent mariés pendant dix ans, jusqu'à la fin de sa vie. Je ne sais pas si c'est significatif, mais il est quand même étrange que ces cycles de violences ininterrompues, qui s'enchaînent avec toujours plus de démesure, cessent brusquement avec la rencontre de l'amour. Le lien n'est pas fait explicitement, mais nous avons vu que le mythe décrivait le plus souvent des successions d'événements, sans chercher à définir entre eux des relations de causalité.

Il est tout de même frappant que tout change dans la vie de Ibonia à partir du moment où il connaît l'amour, où il a consommé sa relation avec sa femme puisqu'il paraît que le terme de « jouer de la valiha » est une manière imagée de parler de l'acte d'amour. La nature elle-même, qui avait été malmenée jusque là par l'homme et qui ne l'avait pas épargné, semble se réconcilier avec lui. Les eaux se séparent pour que le nouveau couple traverse à pied sec.

Ensuite, il n'y a plus d'histoire. Le mythe est fini puisque les seuls récits qui intéressent les hommes sont ceux qui comportent du sang et de la fureur. Après, il ne reste que la paix, l'amour simplement partagé pendant dix ans. Plus de guerre, plus de violences, même plus de ces plaisanteries de mauvais goût qu'avait l'air d'affectionner notre héros. On le dirait casé et ce sera définitif. Le récit devient fade sans les grands discours et les violences précédentes et pourtant, n'est-ce pas cela le véritable aboutissement, la solution longuement recherchée tout au long du récit ? L'amour n'est-il pas la seule réponse adéquate à la violence ? Toutes les autres tentatives ont amené un répit temporaire, car la violence réapparaissait à chaque fois, sous une forme nouvelle.

L'autre explication consisterait à dire qu'il faut avoir épuisé toutes les formes de violence, les dépasser ou les vaincre pour arriver enfin à une paix définitive. Mais outre que cette hypothèse est moins intéressante, elle est désespérante. Il n'y a qu'un héros, et encore, pour

parvenir à un tel exploit. Les expériences que nous faisons montrent qu'il n'est jamais possible d'en finir totalement. Sans cesse de nouvelles formes voient le jour et, comme avec l'hydre, les têtes repoussent au fur et à mesure qu'on les coupe.

On ne peut qu'en imagination trouver une solution définitive à tous les problèmes pris les uns après les autres. Les causes sont diverses et il est impossible de les éliminer toutes, les unes après les autres, à moins que l'on puisse leur trouver une origine unique. C'était la prétention du marxisme, par exemple, qui pensait remettre l'humanité sur des bases saines par une méthode théoriquement simple : la suppression de la propriété privée des moyens de production et d'échange. Il pensait ainsi couper à la racine toutes les exploitations, y compris les plus intimes. Cette méthode a fait la preuve de son inefficacité parce qu'elle était trop centrée sur le plan de l'économie.

Pourtant, le mythe suggère une voie équivalente si le problème de l'humanité est bien la violence et non le désir. Supprimer ce dernier conduit à réduire l'homme à l'animal, à en faire un être purement naturel, cela fait de lui un bouddha endormi... ce qui est bien sûr contradictoire dans les termes. Mettre un terme à la violence, par contre, n'altère en rien la nature humaine, mais l'ouvre au contraire à de nouvelles possibilités. Encore faut-il trouver les moyens de le faire. Nous avons vu les efforts déployés par les sociétés traditionnelles pour y parvenir, mais le résultat est, au mieux, un enfermement dans la tradition qui ne laisse pas plus de place au désir, ce qui ne nous avance pas beaucoup.

L'idée que nous pourrions tirer de notre mythe est que la solution unique est le passage par l'amour. L'idée paraîtra naïve à beaucoup. Pourtant, le seul moyen de sortir des relations qui aboutissent à des affrontements consiste à les quitter simplement, à se positionner ailleurs. Il est impossible de vaincre la violence sous toutes ses formes, on ne peut que la quitter.

C'est bien ce que fait Ibonia. Sans doute aurait-il pu, sans peine, trouver de nouveaux adversaires à affronter. Il préfère se retirer de la compétition et, avec celle qu'il aime, remplacer ses relations agressives par des rapports amoureux. Ce n'est pas seulement « faites l'amour pas la guerre », mais « remplacez votre désir de détruire, par le désir de construire avec d'autres dans la concorde ». Le désir est intact, sauf que, dans l'amour, il ne vise plus à l'élimination de l'autre. L'altérité n'est plus une différence à effacer mais un défi à relever pour un progrès en commun. Il n'est plus question de s'endormir mais de devenir des bouddhas, des éveillés, actifs en plus !

Nous y reviendrons, mais déjà notre récit nous a permis de poser l'hypothèse que l'amour est le seul moyen de ne plus participer à la violence et donc de lui permettre de s'éteindre.

En tout cas Ibonia, revenu chez lui, a abandonné ses fureurs et il est désormais sans adversaire puisque personne ne s'en prend à lui et qu'il ne s'en prend à personne. L'amour lui a également donné accès à la sagesse puisqu'il se met à donner des conseils. Il n'a plus qu'à vivre et à se préparer à mourir. La mort a été acceptée tout au long de ce récit comme une réalité incontournable, mais elle était liée à la violence jusque là. Elle va de pair avec le don de la vie et mieux vaut l'accepter en vivant dans la paix, sans jalousier les autres à cause de ce qu'ils ont. Il est aussi question d'une vie neuve devant Dieu, dans le ciel, mais c'est un peu trop proche du christianisme, sans doute, pour être authentiquement partie prenante du mythe.

Que l'on me comprenne bien, je n'ai pas voulu voir dans ce texte le récit initiatique de l'accès d'un individu isolé à l'âge adulte et à l'accomplissement de sa dimension humaine. Ce serait trop réducteur. S'il s'agit bien d'un mythe et d'un récit initiatique, c'est à un peuple qu'il s'adresse et peut-être à l'humanité dans son ensemble. Le mythe, par définition, est la proposition d'un chemin d'humanisation global, c'est pour cela qu'il faut éviter de faire d'Ibonia un individu particulier, un héros exceptionnel.

Il ne s'agit pas d'une utopie dont il faudrait se rapprocher. Ibonia n'est en rien exemplaire et ses actes ne sont pas à imiter, d'autant que les aspects fantastiques qui parsèment le récit sont

le signe que ce serait impossible. Par contre, les ressorts qu'Ibonia fait jouer sont les nôtres : la violence, l'amour, la réalisation de soi, le désir, le rapport à la nature, la méfiance devant la magie, le rapport au père, à la mère, à Dieu, à la mort... Le mythe nous invite à jouer avec, à notre tour.

Quelques compléments

Le moins qu'on puisse dire est que notre recherche a été couronnée de succès. Nous avons effectivement retrouvé des mentions de la violence tout au long de ce récit. Même si ce thème n'est pas unique, il en constitue bien un des ressorts essentiels.

On peut même trouver des compléments à notre approche. Certaines variantes, retranscrites dans le même ouvrage, insistent sur d'autres formes, tout aussi significatives. Nous avons remarqué au passage le peu de place qu'occupe le père d'Ibonia dans le mythe principal. Pourtant, on constate déjà une hostilité réciproque, qui aurait réjoui Freud, entre le père et son fils, le premier organisant carrément le meurtre du second.

Dans l'annexe V qui retranscrit un récit Masikoro, l'hostilité entre un père, Karakarafitoloha (Verge-Sept-Têtes !), et son fils Boniamanoro (Surgeon-Radieux) est accentué par le fait qu'ils convoitent tous les deux la même femme. Surgeon-Radieux ira jusqu'à tuer son père et son frère Revato (Sire-Roc) pour récupérer celle qu'il aime. La morale est sans équivoque : « dans le combat Sire Roc et son père Sept-Verges sont tués. Même un père peut avoir des torts. Parce que le droit était du côté de Surgeon-Radieux, c'est le vieux et son autre fils qui ont été tués. » Voilà qui bouscule bien des *a priori* sur le respect que les enfants doivent à leurs parents selon la tradition malgache ! Mais c'est chez les Masikoro...

Le récit de Ravato-Rabonia, du nom des deux protagonistes (annexe VI), fait se battre à mort entre eux deux demi-frères pour la conquête de la même femme. Là, le conteur est beaucoup moins sûr de ce qu'il dit puisqu'il conclut en disant : « Je décline toute responsabilité. Cette histoire n'est pas de moi, mais des ancêtres qui racontent des mensonges. » La précaution est amusante et sans doute traditionnelle, mais il est vrai qu'il raconte des horreurs !

Les variantes sont intéressantes. Comme on le voit, les noms des adversaires se ressemblent, ce qui renforce l'idée d'une origine unique du mythe, leurs volontés meurtrières également. Les différences portant sur les liens de parenté qui les unissent sont évoquées par certains récits et pas par d'autres. Surgit ainsi un des thèmes que l'on retrouve régulièrement dans les mythes, un peu partout dans le monde : celui de la lutte mortelle entre deux frères Caïn et Abel, Romulus et Remus... Mais aussi la rivalité entre un père et son fils comme la possession successive de la même femme qui n'est pas sans rappeler une fois de plus le mythe grec d'Œdipe. La cause de la violence est plus clairement affirmée : il s'agit de la lutte de plusieurs pour la possession d'une femme.

C'est effectivement une des raisons les plus courantes des antagonismes entre les personnes. Que l'enjeu soit une femme ou un bien, les hommes se battent souvent parce qu'ils se disputent une propriété ou la jouissance d'une faveur ou d'un pouvoir. Pour Ibonia, les enjeux sont moins clairs ou plus vastes. Il n'y a guère que dans le dernier combat que l'on peut imaginer que l'enjeu est la possession d'une femme, mais la lutte à mort semble avoir un objectif bien plus global, la victoire des forces du bien contre les forces du mal.

Notre mythe rejoint donc bien la grande tradition mythique de l'humanité.

J'aimerais, avant de conclure sur ce mythe, au moins provisoirement, insister à nouveau sur l'absence étonnante du père et de Dieu dans ce récit. Nous venons de le voir, elle n'est pas totale, mais leurs présences sont relativement discrètes. Le père est bien falot comparé à sa femme qui tient un rôle important tout au long de l'histoire, ce qui est surprenant quand on pense à ce qui se dit communément de l'importance du père dans la culture malgache actuelle. La peur qu'il éprouve face aux agissements de son fils montre au minimum, de sa part, un manque évident de confiance en soi.

Il est surprenant aussi que Railanitra, le Père-Ciel, soit en fait un grand-père. Il y a bien un père Ifanarangarandanitra, mais il arrive en retard et son rôle semble se limiter, comme son nom l'indique, à garder ses yeux fixés sur le ciel. C'est le grand-père qui est l'acteur véritable et encore, on ne le voit guère agir qu'au début du récit. Cela confirme nos interrogations sur la place de Dieu dans la culture malgache. Il est bien loin de la vie des hommes qui n'ont qu'à compter sur eux pour régler leurs différends et pour organiser la société. Il est vrai que c'est effectivement le plus sûr. Nous y reviendrons.

Ce qui précède montre plusieurs distorsions avec ce que l'on dit habituellement de la culture malgache et de ses traditions, comme si, au fil du temps, les principes s'étaient durcis et si le désir de s'affirmer des origines avait été peu à peu étouffé au profit de la soumission au conformisme. Mais il ne s'agit que d'un mythe. Quoi qu'il en soit, la preuve est faite que la violence habite les Malgaches jusque dans leurs mythes fondateurs. Pourtant, il est impossible d'en rester à ce simple constat, de se contenter de constater la présence de la violence, ici comme ailleurs, et d'affirmer que le but de toute civilisation est de la contrôler pour permettre une vie en société raisonnablement pacifiée. Le cas d'Ibonia ne rend pas très optimiste sur les chances de succès des formes sociales de régulation, qui existent pourtant et ont une certaine efficacité. Cette constatation donne envie de chercher plus loin.

Le danger est de nier la réalité de la violence ou de la présenter comme un phénomène secondaire. Le mythe montre comment les oppositions peuvent prendre des formes extrêmes, jusqu'au meurtre collectif. Nous l'avons vu dans nos exemples de lynchage contemporains. Il est tentant de faire le parallèle entre les violences anciennes et celles d'aujourd'hui. On dirait que rien n'a changé et que les hommes continuent à reproduire l'agression dont a été victime Ibonia, en espérant en tirer des conséquences bénéfiques, comme si cela était inscrit dans leur culture.

Pourtant, dans une société comme Madagascar et ailleurs sans doute aussi, il est bien clair que ces lynchages ne font pas partie des phénomènes normaux. Ils sont la preuve, comme dans les émeutes, que le fonctionnement social, pourtant conçu pour empêcher ces débordements, ne tient plus son rôle efficacement. Il y a des systèmes de régulation censés pallier ces problèmes, mais il arrive qu'ils soient débordés par un surplus de violence ou que leur efficacité vienne à baisser à cause des bouleversements de la société. Le sacrifice est un des moyens culturels chargé d'apaiser les tensions, mais il devient vite inefficace quand la société s'ouvre et met le doute sur les pratiques anciennes. Il n'y a peut-être pas davantage de violence qu'auparavant, mais les remèdes qui avaient été élaborés au fil des siècles commencent à montrer leurs limites, d'où l'importance de poursuivre la recherche.

Quand la société s'ouvre

Le passage par le mythe d'Ibonia a confirmé certaines de nos observations et hypothèses, elle a fait naître également des interrogations et, au moins, une piste nouvelle. Il nous faut poursuivre, fidèles à notre idée que la société malgache est en train d'évoluer et qu'il faut désormais tenir compte de ses ouvertures. Les questions de la violence et des moyens de la traiter vont, en conséquence, prendre des formes différentes en rupture avec ce qui a été dit précédemment.

Nous allons ouvrir cette nouvelle étape en abordant le racisme, ce qui peut sembler surprenant pour parler d'une société en train de s'ouvrir. Le racisme est justement le repli sur soi, le refus de l'autre et de sa différence, l'enfermement dans les limites de sa communauté. Il est pourtant le révélateur d'une distance et en même temps d'une proximité, impossibles à nier. On devient raciste quand on ne peut plus ignorer la présence de l'autre. De plus, il me semble que le racisme à Madagascar a, contradictoirement, des particularités qui le rendent propice à des ouvertures.

Le racisme

Le racisme fait partie des violences habituelles. Il est d'autant moins supportable, qu'il prend pour base des éléments dont le sujet n'est pas responsable : une couleur de peau, une région d'origine, des particularités physiques ou linguistiques. Ces différences, secondaires, prennent un relief particulier dans certains cas, pour des raisons parfaitement irrationnelles, parfois aussi pour masquer des intérêts inavouables. Elles finissent, dans certains cas, par apparaître parfaitement normales, au point de ne plus choquer quand elles font partie du quotidien des relations, voire de paraître banales.

Racisme intercommunautés

Le racisme est très fort à Madagascar. La couleur de la peau est la première caractéristique remarquée. Elle donne lieu, immédiatement, à une première classification. On est mainty, zarazara ou fotsy-fotsy, fotsy, parfois même vazaha ou chinois..., toute une palette du noir foncé au plus clair, qui conditionne les premiers contacts entre personnes. Ceux qui sont particulièrement foncés partent avec un handicap, parce que c'est la couleur des anciens esclaves et qu'ils sont vite catalogués. L'abolition de l'esclavage n'a pas changé grand chose et, pour beaucoup, la couleur conditionne génétiquement la qualité de la personne. Une ségrégation discrète, non reconnue, mais efficace se met en place aussitôt.

Les filles redoutent de noircir au soleil, elles se protègent pour éviter de paraître trop foncées. Moi qui hésite parfois, après une conversation, à dire si la personne que j'ai rencontrée était malgache ou européenne, je suis encore étonné quand on désigne devant moi telle ou telle personne par sa couleur, comme si cela avait une importance particulière.

Les différences de couleur sont l'objet de toutes les attentions parce qu'elles renvoient également aux ethnies ou aux classes sociales auxquelles elles sont généralement associées. Il y a 18 ethnies principales et la diversité de leurs histoires marque encore profondément les relations qui se nouent entre elles. Surtout qu'ils se reconnaissent au premier coup d'œil, les Merina des plateaux regardent les côtiers avec condescendance, voire avec mépris et ces derniers ne les aiment pas davantage, ils les traitent parfois de vazaha, d'étrangers.

Certains préfèrent même les véritables étrangers (la 19^e ethnie entend-on parfois) aux gens des plateaux parce que les mauvais souvenirs de la colonisation comptent moins, de leur point de vue, que les contentieux historiques venant des conflits plus anciens qui ont laissé des traces difficiles à oublier. Certains Merina ne quittent leurs plateaux qu'avec appréhension.

Nous avons vu combien les conflits ethniques étaient encore prêts à dégénérer à la moindre occasion, même dans des milieux réputés instruits comme l'université.

Professeur d'histoire à Farafangana, j'ai eu beaucoup de mal à enseigner l'histoire de Madagascar à des côtiers avec un livre qui ne parlait que de l'histoire des rois merina. Ils n'étaient pas prêts à s'intéresser à ce qui était dit des gens qui les avaient réduits en esclavage, de ces rois qui les avaient envahis et s'en étaient pris à une part de leurs spécificités. Ce n'était pas de leurs rois dont ce livre parlait, ce n'était pas de leur histoire qu'il s'agissait. La Révolution Française avait davantage d'intérêt à leurs yeux avec les mouvements qu'elle a provoqués en bouleversant les hiérarchies et en apportant des idées nouvelles. Comme quoi les problèmes ne se limitent pas à « nos ancêtres les Gaulois ».

Comme physiquement, même pour quelqu'un de peu averti, il est facile de distinguer un côtier d'un merina, ce dernier ayant en général des traits plus fins, les cheveux lisses et le teint clair, la réaction *a priori* est immédiate. On comprend pourquoi les filles, et les garçons sans doute aussi, font attention à ne pas trop changer de couleur. Il ne s'agit pas que d'une coquetterie.

A la différence de couleur s'ajoutent des accents divers et même des variantes importantes au niveau de la langue elle-même, des mots différents comme aussi des expressions, ce qui entraîne des difficultés de compréhension entre ethnies, surtout si s'ajoute, aux problèmes réels, le peu d'envie de communiquer avec des gens que l'on estime d'emblée peu intéressants.

Le contentieux interethnique ancien a été renforcé par les rois qui, se méfiant des nobles, se sont volontiers appuyés sur les Hova, la classe des affranchis, continuant à laisser les esclaves de côté et à dominer les autres. La stratégie bien connue qui consiste à diviser pour régner a été poursuivie par les colons qui, au nom de la loi du plus grand nombre et d'une vision orientée de la démocratie, ont donné de l'importance aux côtiers au détriment des merina, plus instruits en général et qui risquaient de résister plus efficacement à la puissance colonisatrice. Ainsi, si le pouvoir réel était souvent entre les mains des hommes des plateaux, le pouvoir politique était détenu par les côtiers. Le président actuel est un Merina et c'est une nouveauté dans l'histoire récente de Madagascar.

Les différends entre les autres ethnies sont importants aussi, nous l'avons vu. Ces divisions sont maintenues même dans la capitale. Les quartiers des résidences universitaires étaient divisés par ethnies. Ce n'est plus le cas, mais un quartier pauvre comme Anosibe reproduit ce genre de divisions. Les gens se regroupent entre eux selon leur origine, et les relations de solidarité qui demeurent malgré l'éloignement des lieux de provenance se passent toujours en fonction de l'ethnie de chacun. La méfiance réciproque est la règle générale, et elle n'est dépassée partiellement que lorsque les gens sont d'une même origine. Quant aux attaques diverses et aux cambriolages, ils sont dirigés contre les groupes d'autres provenances, enfin le plus souvent.

Même l'appartenance à une même Eglise ne suffit pas à dépasser ce genre de clivage et à provoquer des élans de solidarité entre pauvres, au grand désespoir de bien des curés et des supérieur(e)s religieux(es) qui ne parviennent pas à ce que le choix volontaire d'une appartenance à une communauté religieuse prenne le pas sur l'appartenance ethnique.

Les clivages restent sensibles jusqu'à l'intérieur des Eglises qui ont du mal à les dépasser. On disait que l'archevêque de Tana devait obligatoirement être un Merina et même d'origine noble. Ce n'est plus le cas depuis la dernière nomination, mais tout le monde sait que le nouveau est un Betsileo, comme si cela avait une importance quelconque, comme si cela donnait un type de prêtre radicalement différent.

Il y a aussi très peu de mobilité entre les diocèses, même pour la nomination d'un nouvel évêque. Nulle part le nombre des prêtres n'est suffisant pour l'Eglise catholique, mais les régions côtières manquent cruellement de vocations et dans un diocèse comme Farafangana,

les prêtres étrangers sont encore majoritaires. J'ai vu l'ancien évêque de ce diocèse pleurer devant la situation catastrophique de son clergé. Dans le même temps, les séminaires du centre de l'île sont bien fournis, sans doute provisoirement, et même si les besoins sont encore loin d'être satisfaits.

Racisme envers les étrangers

Etant moi-même un vazaha, je suis plus à même de parler du racisme envers les étrangers. Il est très différent de celui qui précède. Il est vivace puisque la colonisation est enseignée dans les classes primaires. La violence des Français particulièrement, la manière dont ils ont exploité le pays et ont soumis ses habitants à la corvée, les massacres qu'ils ont perpétrés pendant les mouvements de libération sont connus de tous ceux qui sont allés à l'école. On rencontre parfois des personnes qui disent regretter la colonisation parce que la vie était plus facile à l'époque, mais ces regrets viennent de gens plus âgés, au moins majoritairement, j'ai parfois été surpris. Les jeunes voient essentiellement les mauvais côtés de cette période de leur histoire et en gardent une certaine rancune.

Les réactions agressives dont j'ai été l'objet ont porté sur ce sujet, et elles venaient de jeunes dont j'étais proche. Je l'ai dit, il est difficile de faire sortir un Malgache de ses gonds, il faut vraiment le houspiller pour le voir s'énerver. Le dialogue ne peut dépasser les limites de ce qui peut se dire respectueusement, que si s'est établie une confiance suffisante. Il est tentant alors de pousser au delà de la réserve habituelle, et il arrive que l'on obtienne une réaction agressive souvenir de l'histoire telle qu'elle a été racontée à l'école.

J'avoue avoir été surpris chaque fois parce que, sans prétendre défendre la colonisation, j'ai du mal à entrer dans la peau d'un néocolonialiste. Or, il est arrivé que l'attaque me soit adressée directement et que les faits du passé évoqués servent de confirmation à la conviction que les étrangers seront toujours des colons. Je me suis aperçu dans ces moments qu'il existait une hostilité profonde vis-à-vis des Français, que même une amitié réelle ne parvenait pas à effacer complètement.

Bien sûr, il ne s'agit chaque fois que d'un mouvement d'humeur provoqué par une insistance exagérée de ma part sur des sujets qui fâchent. L'éclat passé, les relations reprennent leur cours normal. Il est même difficile de revenir sur le sujet une fois le calme revenu. L'interlocuteur aurait plutôt honte d'avoir laissé percer un sentiment qu'il refuse ensuite de reconnaître comme faisant partie de son éducation.

Il est de toute façon difficile d'échanger sur la colonisation, même à Moramanga, sur le lieu des événements les plus tragiques, devant le wagon criblé de balles par les militaires français. La plupart du temps, chacun se contente de généralités en évitant de débattre. On s'écoute poliment quand, par extraordinaire, des avis différents sont partagés. Le sujet est toujours brûlant et je comprends les réticences. Les Français ne sont guère plus diserts sur la guerre d'Algérie. Quant à ce qui s'est passé ici, il y en a bien peu qui en ont eu ne serait-ce qu'un écho.

Une seule chose me gêne, la persistance de certains à mettre tous les problèmes actuels de Madagascar sur le compte de la colonisation. J'entends de temps en temps : « les oppositions entre ethnies sont dues aux colons qui ont divisé pour régner », « Madagascar ne se développe pas parce que le pays a été trop longtemps exploité », « la civilisation malgache a été détruite et c'est ce qui handicape le pays actuellement »... Il ne me semble pas sain de toujours reporter sur les autres les causes d'une situation défavorable. Même si la colonisation n'a pas été globalement positive, j'ai du mal à voir en elle la cause de tous les maux. C'est dommage s'il s'agit d'une manière de masquer la réalité, comme chez ces prisonniers qui ne peuvent pas changer tant qu'ils n'ont pas reconnu leur part de responsabilité dans la condamnation dont ils ont fait l'objet.

Dans *Le mythe d'Icare*¹¹ au sous-titre évocateur de *Traité du désespoir et de la béatitude*, j'aime bien ce que dit André Comte-Sponville du désespoir. Nous sommes souvent habités par un réflexe de défense qui nous empêche de reconnaître que nous sommes la première cause de notre situation. Nous entretenons en nous l'espérance envers et contre tout. Nous pensons que nous pouvons sortir de nos problèmes si nous le voulons, comme l'alcoolique qui dit : « je peux arrêter quand je veux ». À notre avis, nous sommes handicapés par les autres, par la société, par notre histoire. Nous cherchons obstinément à reporter à l'extérieur de nous les raisons de nos faiblesses et nous nous berçons d'illusions quant à nos capacités réelles à sortir des impasses dans lesquels nous sommes enfermés.

L'auteur pense indispensable de passer par une phase de désespoir, c'est-à-dire par une période où nous nous voyons tels que nous sommes, sans nous masquer la réalité, sans fermer les yeux sur nos faiblesses et sur la présence de nos handicaps. Ce n'est qu'une fois que nous nous serons acceptés, que nous pourrions entreprendre une phase de sortie de nos impasses, de construction d'une réalité neuve sur de nouvelles bases. Je crois qu'il serait important que davantage de Malgaches passent par cette phase de désespoir pour amorcer un changement en profondeur.

Il ne me semble pas que ce soit défendre la colonisation que d'affirmer qu'il est dangereux de reporter sur elle la source de tous les maux. Le déni de toute autre cause, encourage le désengagement, décourage les efforts de ceux qui veulent sortir de la situation de sous-développement et maintient les inégalités en l'état, comme les faiblesses structurelles. Il n'est jamais bon de se bercer d'illusions, tout en continuant à faire appel aux « bailleurs de fonds » sensés combler tous les manques. Il n'y a pas que des problèmes économiques à Madagascar.

Rejet ambigu

D'ailleurs, la vision des étrangers est beaucoup plus contradictoire que ce qui précède pourrait le laisser croire. C'est en cela qu'il me semble que le racisme malgache n'est pas un pur rejet de l'autre. L'agressivité à son égard est réelle, mais l'admiration côtoie le rejet.

La tolérance est grande vis-à-vis de ses comportements, y compris sexuels. Un étranger est davantage libre de faire ce qu'il veut, puisqu'il n'est pas intégré dans une hiérarchie précise. Le comportement d'un Malgache provoque plus facilement la réprobation parce qu'il fait partie d'une famille, qu'il a une place dans la société, qu'il est marqué par son origine et soumis aux mêmes règles que ses concitoyens. Chacun des ses actes entre dans un réseau de relations qu'il modifie, et il est jugé par rapport aux conséquences que son attitude entraîne pour la communauté. En violant des interdits, en méprisant les traditions, il met en danger l'équilibre général d'un monde dont il est partie prenante. Son attitude est considérée comme violente parce qu'elle est destructrice et qu'elle risque d'engendrer une escalade dans la violence, ce qui en fait le danger.

Il n'en est pas de même de l'étranger qui vient d'ailleurs, par définition, et qui, parce qu'il est de passage, ne provoque pas autant de bouleversements quand il ne suit pas les règles communes. Il encourt certes une certaine réprobation, mais les violences à son égard sont sans commune mesure avec celles que subira un Malgache dans des circonstances analogues. Les lois traditionnelles s'appliqueront à qui vient d'ailleurs avec infiniment moins de sévérité.

Le comportement des vazaha vis-à-vis des filles choque, bien évidemment, en particulier les garçons qui voient en eux des concurrents déloyaux. Mais la tolérance envers leurs comportements est grande. L'acte sexuel n'est pas d'une gravité particulière tant qu'il n'a pas de conséquences sociales. Ce n'est pas essentiellement une question de morale.

Les missionnaires ont fait beaucoup d'efforts pour augmenter la culpabilité à ce sujet et ils n'y ont pas pleinement réussi. Ils ont, par exemple, infléchi le sens de l'interdiction de

¹¹ Puf/Perspectives Critiques.

l'adultère, bien présente dans les textes bibliques. La condamnation désigne en principe l'adultère au sens strict, c'est-à-dire le fait de prendre la femme d'un autre. Mais, dans la traduction malgache, elle est élargie à toutes les relations en dehors du mariage, même entre personnes libres et consentantes, ce qui est confondre les condamnations postérieures mises en place par l'Eglise avec la parole biblique. Pour autant, on ne peut pas dire que cette généralisation ait eu une influence sur les conceptions effectivement admises dans la société malgache, ni sur les comportements réels où le puritanisme n'est pas de règle. Les étrangers ont davantage de liberté sur ce plan, uniquement du fait qu'ils sont moins engagés dans des rapports sociaux contraignants. Sinon, la tolérance générale est grande.

La différence de traitement entre les étrangers et les Malgaches peut aller jusqu'à ce qui semble des détails : un étranger qui s'emporte provoquera des sourires ou même une franche hilarité. Cela ne surprendra personne. Un Malgache qui se laisse aller à une manifestation semblable entraînera une réprobation générale. On ne lui pardonnera que difficilement son attitude. Elle est considérée comme un manquement grave au respect de l'autre, une manière de casser les liens qui unissent entre eux tous les Malgaches. Celui qui se met en colère se distingue dans le groupe. Il prend ses distances par rapport au consensus habituel et il s'affirme d'une manière exagérément individualiste qui apparaîtra méprisante pour la plupart. Le comportement de l'étranger n'a pas les mêmes conséquences graves sur une société dont de toute façon il ne fait pas partie, d'où l'indifférence qui domine face à ses excès. Il n'en est pas de même du jugement porté sur l'attitude du Malgache qui remet en cause des données de base faisant partie des règles de bienséance et des piliers de la société.

Du coup, le Malgache se sent toujours surveillé, comme en représentation. Le regard de l'autre le juge, prêt à condamner le moindre de ses écarts. Plus que tout, il craint d'avoir honte, d'être pris en flagrant délit de déviance. Un acte délictueux peut ne pas avoir une grande importance à ses yeux. Il n'en éprouvera facilement qu'une culpabilité légère. Tout change s'il est surpris. Il sera déshonoré, au moins temporairement, rien n'est pire que de perdre la face. Mais on se remet de tout...

On manque de vrais boucs émissaires !

D'autres réactions vis-à-vis de ce qui vient de l'étranger sont tout aussi contradictoires. Le discours général est que la mondialisation met en danger l'identité malgache. Mais, dans le même temps, ce qui vient de l'étranger (sauf de Chine !) est recherché ; les manières d'être et de faire sont copiées, la liberté des étrangers est admirée et convoitée... Il n'est plus question de rejet ou de racisme, mais de trouver les moyens d'arriver le plus vite possible, souvent trop vite d'ailleurs, à un niveau équivalent à celui que les étrangers étalent sous leurs yeux.

Le racisme des Malgaches est donc bien différent de celui que l'on connaît en Europe. Le rejet de l'étranger dans les pays riches est une réaction égoïste de défense. Les étrangers, dans ces pays, sont de vraies victimes émissaires sur lesquelles on projette la responsabilité de tous les maux de la société. Ils seraient voleurs, violents, fourbes..., en prenant le travail des premiers habitants ou des immigrés de plus vieille date, ils sont la cause du chômage ; rassemblés dans les banlieues, ils sont les principaux facteurs d'insécurité et, plus grave, s'ils deviennent musulmans, ils mettent en péril la civilisation chrétienne. Les étrangers concentrent sur leur tête l'essentiel de l'agressivité spontanée de ceux qui pensent que leur expulsion serait la solution à l'ensemble des problèmes des pays industrialisés. Nous en revenons à ce que nous disions précédemment des victimes désignées à l'opprobre universelle, sur lesquelles repose l'entière responsabilité de ce qui va de travers.

L'identité des individus réputés dangereux peut évoluer dans ces pays. Au cours des dernières décennies la France, par exemple, a changé régulièrement d'adversaire. Les Français ont désigné comme responsables de tous leurs maux, après les Anglais, les Allemands bien sûr mais c'était la guerre. Ensuite, nous avons régulièrement changé d'immigrés au fur et à

mesure qu'ils s'intégraient au pays. Il y a eu les Italiens, les Espagnols, les Portugais... ensuite nous sommes passés aux nord-africains. Ces derniers nous posent toujours des problèmes, surtout qu'ils ont été regroupés dans des cités et que, le chômage grandissant, il a été plus facile de leur faire porter la responsabilité de la montée de la criminalité et du manque de travail. Ils étaient aussi musulmans mais cela n'a pas, au début, constitué un obstacle déterminant à leur intégration.

Il n'en est plus de même aujourd'hui où, faute de communistes qui ne sont plus une vraie menace, l'agressivité mondiale s'est reportée sur le terrorisme, essentiellement l'islamique. Le monde, au côté des Américains, s'est trouvé un nouvel ennemi : intraitable, sanguinaire, avec lequel il est impossible de traiter et qu'on ne peut qu'exterminer. Comme c'est plus difficile à dire qu'à faire, nous voilà partis pour de longues années de violences contre cet adversaire qui a l'heureuse particularité de cristalliser sur lui, l'ensemble des terreurs du monde occidental. Nous voilà tranquilles pour un moment, bien que de plus en plus de gens commencent à se poser des questions sur la stratégie employée pour tordre le cou à ce fléau. C'est dommage parce que nous avons sous la main un bouc émissaire parfait, capable de détourner sur lui l'essentiel des violences du monde, pour la plus grande tranquillité des auteurs de violences bien plus fondamentales. Devant des terroristes, on oublie tout le reste grâce à la tension qui est créée et maintenue autour d'eux.

Madagascar, au contraire, manque de groupes qui pourraient cristalliser la violence unanime de sa population. Si l'irruption des étrangers dans l'île est vue comme la cause essentielle des troubles passés et présents, si la mondialisation a provoqué aux yeux de beaucoup la destruction d'une société où il faisait bon vivre, nous venons de voir que les bienfaits de la société de consommation sont une source d'envie. Même quand ils ne sont pas aimés, les étrangers sont admirés et peu de monde refuse vraiment ce qu'ils apportent, même quand le pire côtoie le meilleur. Je trouve toujours étranges, dans cet ordre d'idée, ces Malgaches, parlant parfaitement le français, élevés dans les meilleures écoles, bénéficiant de toutes les richesses de la culture internationale, qui prêchent pour les autres le retour à la pureté des valeurs traditionnelles, le refus de la culture française et la fermeture sur le passé.

Où trouver de vrais adversaires ? Les Karana, nous l'avons vu, ne sont pas aimés. Non seulement ils sont riches mais, de plus, ils restent en marge de la population et sont considérés comme des exploités. Malgré tout ils ne sont pas assez nombreux pour prendre sur eux la cause de tous les malheurs de Madagascar et, exceptés quelques OPK, les actions contre eux sont assez limitées et ne changent pas grand chose à la situation globale.

Il n'y a pas de terroristes, bien qu'il en ait été question. Nous nous sommes même payé le luxe d'assassiner le beau-frère de Bel Laden, même les Américains n'y étaient pas arrivés ! Malheureusement et malgré les efforts des journalistes pour faire le lien avec le terrorisme international, il semble bien qu'il ne s'agisse que d'un crime crapuleux en lien avec un trafic de pierres précieuses...

Il n'y a plus qu'à reporter les craintes diffuses sur les dahalo, ces bandits de grand chemin qui terrorisent certaines régions. Mais ils sont difficilement repérables et ils sont encore plus difficiles à éliminer. Madagascar manque de vrais ennemis fédérateurs. Pourtant Marc Ravalomanana a été réélu en 2006 au premier tour avec une confortable majorité. Y a-t-il quelque chose qui fédère les Malgaches ou bien est-ce uniquement la conséquence d'un manque de débat politique ?

La question demeure pourtant : qu'est-ce qui va faire obstacle à la violence qui risque de se développer. Les coutumes ancestrales et les interdits ont permis de former l'homme malgache et de le sortir de la sauvagerie qui menace toute personne non encadrée par des lois. Les mariages, baptêmes, enterrements, exhumations maintiennent une vie sociale festive et provoquent régulièrement des regroupements de familles qui permettent de vivre, concrètement, la proximité dont tous se réclament. La société malgache s'est constituée

autour de ces garde-fous, elle a pris sa couleur particulière, son équilibre et sa stabilité. Tant que les traditions sont respectées, la violence est contenue et encadrée, elle ne peut pas se développer exagérément à cause des règles et des moyens mis en place pour qu'elles continuent à s'imposer comme une évidence.

Mais tout s'effondre. Il est de bon ton de parler de l'identité malgache, de sa spécificité. Pourtant, à regarder tous ces beaux messieurs et ces belles dames, dans leurs habits de marque, avec leur 4/4 rutilant, leur téléphone portable, leur ordinateur et leur morgue devant les pauvres et les côtiers, on se demande en quoi consiste ce caractère malgache dont ils nous parlent avec grand mystère. Ce doit être un secret bien gardé pour que personne ne soit capable de le découvrir, une réalité d'une profondeur extrême pour que même ceux qui la vivent se révèlent incapables d'en dire quoi que ce soit de cohérent. À moins, plus simplement, que ce ne soit une imposture.

Si la culture malgache peut effectivement trouver sa place dans le concert des nations, tout va bien. Mais si elle était en train de disparaître, comme bien d'autres avant elle... ? Le problème est tout autre si les principes qui maintenaient la société sur ses rails perdent de leur efficacité. Les structures familiales sont les premières touchées du fait que la mobilité s'installe en premier lieu au niveau des jeunes et dans les villes. Il y a de grandes chances pour que la hiérarchie entre les générations ait du mal à se maintenir. Ce n'est pas encore pour tout de suite au niveau du pays tout entier. L'immense majorité de la population appartient encore au monde rural. Le travail des champs et l'habitat dans des villages permettent à la tradition de se maintenir encore solidement. Mais rares sont les villages où les remous de la mondialisation ne bousculent pas déjà les habitudes.

Quant aux villes, s'il y a encore des regroupements par famille ou par ethnie, le travail et la misère tendent à morceler les structures établies. Que ce soit du fait d'une volonté d'émancipation ou bien de la rupture des liens familiaux due au dépaysement, l'émiettement des relations devient une réalité et des vieillards mendient dans les rues, tandis que des lycéennes se prostituent pour une paire de chaussures.

Si la tradition a fait l'homme malgache, sur quelles bases va-t-il se restructurer s'il perd ses repères ? Y a-t-il des éléments de sa culture qui peuvent être sauvés et lesquels ? Par quoi remplacer ce qui ne pourra plus tenir longtemps face aux nouveaux éléments de culture qui font irruption ? Ce monde a su longtemps faire obstacle à la nouveauté ; mais Madagascar n'est plus une île préservée de toute influence. Est-ce que l'Etat va être capable d'imposer des lois démocratiques et de faire respecter la paix dans le pays, même s'il n'est pas capable de reconstituer l'équilibre global auquel était parvenue la tradition ?

Ces questions ne sont pas abstraites. Max Weber disait que l'Etat a le monopole de la violence légale. Si cette violence n'est pas appliquée, appuyée sur le respect de la loi et sur la force des rouages de l'Etat, il y a fort à parier qu'elle va se disséminer et pourrir aussi bien les institutions que les rapports entre les groupes, en particulier les groupes ethniques et les individus. Les violences sporadiques ne peuvent pas résoudre toutes les tensions quand le climat général est perturbé. Qu'est-ce qui va remplacer la peur du terrorisme pour faire entrer dans le rang et rendre obéissants des Malgaches qui découvrent la liberté et l'autonomie ? L'installation d'un Etat de droit n'est pas encore pleinement réalisé, il reste beaucoup de chemin à parcourir. Cela sort des limites de mon sujet. Mais ce pays a une autre particularité qui pourrait se révéler constructive.

Le fihavanana

Madagascar est le pays du fihavanana, cette force de vie et d'amour qui relie entre eux tous les habitants de l'île. Le visiteur est frappé par le nationalisme ambiant, par la fierté d'être malgache qui s'exprime fréquemment, y compris chez les jeunes. Il s'agit de plus que cela. Nous avons tourné plusieurs fois autour de cette notion de fihavanana, sans la nommer, dans

ce qui précède. On a dit tout et son contraire sur elle. Tandis que certains y voient l'essentiel de l'âme malgache, ce qui fait le caractère unique de ce peuple, d'autres ne croient même pas à son existence. Il semble même parfaitement saugrenu, si elle existe, de parler de violence à propos de ce pays.

Sans doute faudrait-il faire avec le fihavanana comme avec Adam et Ève : la question n'est pas de savoir s'ils ont vraiment existé, mais quel rôle ils jouent dans la foi des croyants. Je m'accuse de sourire souvent de cette prétention à l'unité et à la fraternité qui semble démentie par la réalité d'une manière tellement évidente qu'on ne peut y croire. Il m'arrive aussi de protester parce que je suis exclu, par la plupart, de cette belle communion du fait de mon statut d'étranger.

Dernier rempart contre la violence

La réflexion d'un journaliste malgache a fait rentrer mon ironie dans la gorge. Il m'a dit : « il y a tellement de haine dans notre cœur, entre nous Malgaches, que s'il n'y avait pas le fihavanana on s'entretuerait ». J'ai été surpris par la violence du propos. En général les Malgaches ont plutôt tendance à nier les différences, à minimiser les problèmes entre les plateaux et les côtes, à protester de leur amour indifférent pour toutes les ethnies de l'île... Le fihavanana apparaît alors comme une aimable utopie, une manière de se rassurer à bon compte en fermant les yeux sur la réalité.

La phrase du journaliste, en plaçant le fihavanana sur un fond de violence féroce et non plus sur une illusion simpliste, changeait complètement les perspectives. Il serait alors un véritable essai de réponse à la violence malgache, en particulier à son racisme omniprésent. Ce déplacement est fondamental, et il est indispensable de voir le fihavanana sur ce fond, si du moins on cherche à lui donner un minimum de sérieux et même à lui inventer un sens profondément novateur, au moins en puissance.

Si le fihavanana n'est que l'expression de la gentillesse fondamentale des Malgaches, s'il explique pourquoi ils sont souvent calmes, qu'ils respectent les personnages importants, qu'ils ne réagissent jamais, même quand ils ne sont pas d'accord, qu'ils se laissent souvent dépouiller par un proche sans réagir, qu'ils font confiance à la vie au point de ne pas prendre leur vie en main..., alors, il s'agit d'une imposture grave, d'un mensonge qui masque la dureté de la vie réelle et fait croire que ce peuple est arrivé sur des sommets dont il est bien éloigné.

Il ne faut pourtant pas jeter le bébé avec l'eau du bain et tenter de faire la preuve que, si ce concept a une telle importance dans la mentalité malgache, c'est qu'il a un fondement réel et même une fonction effective, à condition de le placer dans un cadre où il pourra prendre toutes ses dimensions. Le fait de ne pas nier la violence réelle quand on aborde le sujet est la première condition fondamentale. C'est parce que cette violence existe que le fihavanana est nécessaire. Il ne la masque pas, ne la supprime pas, il la rend supportable et en émousse les angles les plus vifs, ce qui permet de continuer à vivre malgré elle.

Quand je parle du mythe d'Ibonia chez les Merina, la réaction presque générale est de dire que c'est un mythe du Sud, une histoire qui ne les concerne pas, sans doute parce qu'ils seraient beaucoup plus civilisés pour correspondre à une telle histoire pour enfants.

Et pourtant, ce mythe est sans doute unique à Madagascar, et il se décline sous différentes formes somme toute assez cohérentes. Il serait même la preuve de l'unité du peuple malgache et la vérification de sa prétention à une origine commune. Il devrait plutôt combler de joie les partisans de l'unité malgache sensibles aux preuves matérielles. Le caractère commun de ce mythe, selon moi, est qu'il sort le fihavanana d'un simple rêve généreux, il lui donne un fond crédible. Reste à savoir comment ce peuple a trouvé une telle cohérence fondamentale, comment elle s'est fondée historiquement. La recherche reste à faire.

Des approches contradictoires

La notion de fihavanana est essentiellement contradictoire. La manière de l'évaluer le sera tout autant, puisque s'y côtoient le meilleur et le pire. Entre aveuglement, manœuvres de prise de pouvoir, manière de rendre la réalité supportable et moyens efficaces de combattre la violence, les applications sont aussi nombreuses qu'incompatibles.

Il n'est jamais bon de se masquer les différences. Or, le fihavanana peut signifier *a priori* que tous les Malgaches sont semblables, qu'ils s'entendent parfaitement, ce qui bien sûr est loin d'être le cas. Un tel déni de la réalité serait dangereux et bien entendu complètement contreproductif en matière de suppression de la violence larvaire. On peut nier l'évidence, elle reparaît dans le quotidien dès que l'on entre effectivement en relation avec l'autre. Il est possible de bâtir une belle théorie sur la similitude de tous. Elle fonctionnera si les uns et les autres restent à distance et si les rapports réciproques sont réduits au minimum, ce qui est en général le cas, chacun restant dans son coin et réservant ses relations intimes à un environnement immédiat. Tout devient plus difficile quand on s'aperçoit de la difficulté de communication à cause des écarts entre les langues particulières, quand les cultures se révèlent différentes sinon antagoniques, quand les niveaux d'éducation rendent les échanges difficiles et quand les responsabilités réelles sont inégalement réparties.

Tant que l'on en reste à la superficialité d'un dialogue banal, aux grandes déclarations, et qu'aucun contentieux direct n'apparaît, l'intellectuel peut se prétendre frère du paysan et l'homme de la ville solidaire de celui des campagnes. Le Merina s'affirmera proche de son frère l'Antandroy, la réciproque d'ailleurs ne sera pas vraie car l'aveuglement sur les différences va toujours de celui qui est en position dominante vers le dominé. Le fihavanana, s'il se contente de nier les différences, risque de n'être qu'un voile sur les yeux et même une manœuvre de celui qui a le pouvoir, pour prétendre qu'il n'y a pas de problèmes et que tout, en conséquence, peut rester en l'état.

Prétendre que l'on est semblable est une excellente stratégie pour garder le pouvoir réel en masquant les écarts pourtant manifestes. Il ne suffit pas de s'appeler frères pour le devenir. Je me méfie toujours de celui qui se dit mon frère, je me demande chaque fois ce qu'il veut m'extorquer, à moins que ce ne soit un supérieur qui, en feignant l'humilité, cherche à faire passer un ordre discutable.

Il serait étrange que la culture malgache, alors qu'elle met l'accent sur la hiérarchie, qu'elle maintient l'étagement des personnes dans la famille et dans la société en prétendant que tout bouleversement met en danger l'équilibre global, fasse appel en même temps à la fraternité globale. Autant une société bien structurée met effectivement un frein à la violence en mettant en place des rapports interpersonnels définis et immuables, autant le fihavanana risquerait de faire ressurgir des oppositions internes en gommant les différences.

Ce serait bien mal comprendre la notion elle-même qui ne rabote pas les différences mais qui, au contraire, part de l'idée que le circuit de la vie, de l'aina, va du père vers les enfants, des chefs vers les subordonnés et qu'il y a danger à perturber ce flux « naturel ». Même la démocratie a du mal à entrer dans ce schéma. Les élus sont des personnes choisies par d'autres, qui ont théoriquement les mêmes droits qu'eux, mais qui leur délèguent une partie de leur autorité pour gérer efficacement la société. Ils restent en principe dépendants de leurs électeurs qui peuvent choisir un autre délégué, le moment venu, si le cœur leur en dit.

L'élection démocratique emprunte une autre voie que la transmission de la vie. Mais les élus aiment bien se faire appeler ray aman-dreny, ils se prétendent ainsi pères et mères de leurs électeurs, ce qui est une manière de se prétendre « naturellement » supérieurs à eux et de renforcer leur autorité. Le fihavanana est plus stable que la démocratie parce qu'il fait appel à une loi naturelle, inscrite dans la nature des choses et donc immuable. La violence, quand elle doit être employée, n'est plus basée sur une loi qui s'impose à tous par contrat ou par décret, mais sur une autorité qui lui est supérieure puisqu'elle touche aux liens du sang.

Nous pouvons en déduire, au nom du fihavanana, que les structures hiérarchiques ne sont pas encore en danger. Elles tiennent toujours le pays et limitent la violence en maintenant chacun à sa place et en détournant à son profit même le sens du débat démocratique. Mais que va-t-il arriver si cette emprise faiblit ? On peut prétendre que ce n'est pas demain la veille et que la question est oiseuse, pourtant il semble bien que la mondialisation mette effectivement en danger ce bel équilibre qui s'en trouve de plus en plus fragilisé. La colonisation aurait pu avoir le même effet, si l'intégration avait réussi, si Madagascar était devenu effectivement une partie de l'Etat français. Mais cela n'a pas été le cas, car la civilisation française n'a jamais été véritablement acceptée et les colons ont été incapables de respecter les gens qu'ils prétendaient intégrer. Les deux traditions sont restées parallèles. Ce n'est plus le cas avec la mondialisation qui fait, à Madagascar, une entrée beaucoup plus discrète. Elle ne prétend à aucune hégémonie, elle ne veut que vendre..., elle évite soigneusement les oppositions. La société du coca-cola s'impose en douceur, sans faire de vagues.

Par contre, l'acceptation de la différence, quand elle s'impose, et le bouleversement des hiérarchies établies conduisent à un premier temps d'affrontements. Même s'il est facile de parler de l'accueil des autres, de s'enrichir grâce aux nouveautés qu'ils apportent, ils sont d'abord perçus comme un obstacle à ma liberté, une menace pour mon autonomie. Masquer cette étape est une solution temporaire mais insuffisante quand le poids des structures de la société s'allège. Sans doute que, déjà, bien des parents se sentent dépassés par ce que deviennent leurs enfants et par les orientations qu'ils prennent. Des éducateurs sont inquiets devant le peu de motivations de beaucoup, le manque de projets et le choix des solutions de facilité, celles qui demandent le moins d'efforts. J'ai moi-même abandonné deux tâches d'enseignement devant le peu d'intérêt des étudiants qui se trouvaient face à moi, leur manque de curiosité face à une recherche.

Leur manque d'enthousiasme devant le travail est préoccupant, alors que la situation du pays offre une multitude d'ouvertures et des opportunités réelles, à condition de s'impliquer sérieusement et d'être inventif dans la mise en place d'activités lucratives ou même ludiques. Il est vrai que leur lenteur à réagir et leur peu d'inventivité fait moins craindre la violence immédiate, tout en rendant inquiet sur l'avenir du pays et des violences futures.

Si le fihavanana ne détruit pas les hiérarchies et les renforcerait même, il peut encore encourager l'apathie d'une autre manière. Celui qui réussit est sensé soutenir les membres de sa famille qui n'ont pas eu sa chance. C'est de son devoir et c'est un honneur pour lui que d'avoir la possibilité de se rendre utile de cette manière, au nom des lois du sang. L'effet peut être pervers de deux manières. Certains renonceront à progresser au delà d'une certaine limite si le surplus qu'ils pourraient gagner est destiné à nourrir une bande de pique-assiette occupés uniquement à profiter de leurs largesses. Il y en a qui ne se sentent pas spécialement honorés par ce genre de prodigalité et qui préfèrent même émigrer pour se mettre à distance des profiteurs familiaux et vivre plus tranquillement.

Le deuxième danger est la mise en place d'une culture de l'assistanat. Il est significatif que ceux que l'on appelle ailleurs des « investisseurs », se transforment ici régulièrement en « bailleurs de fonds ». On n'attend pas d'un investisseur qu'il fasse des cadeaux. On sait qu'il est là pour gagner de l'argent et que, s'il donne du travail, il entend bien recevoir des profits en retour. Il y a un engagement réciproque et il est raisonnable de se méfier de ses activités. Les entreprises franches à Madagascar ne sont pas des modèles de philanthropie, mais ce n'est pas non plus ce qu'on leur demande. On se situe avec elles dans un rapport de forces où chacun essaye de tirer au mieux son épingle du jeu. C'est le capitalisme pur et dur.

Avec les bailleurs de fonds on est au contraire dans un rapport d'assistanat. Des gens donnent sans rien attendre en retour, c'est du moins ce qu'ils veulent faire croire. Nous sommes devant un élargissement de la méthode perverse du fihavanana où celui qui a de l'argent est prié de se sentir honoré de pouvoir le partager, comme pour se faire pardonner d'être plus riche que

la moyenne. La méthode devient tellement naturelle aux yeux de certains qu'ils se vexeraient presque si on leur parlait de retour sur investissement, si les donateurs vérifiaient l'utilisation des fonds accordés, refusaient de poursuivre une série de dons qui n'a rien produit, ou leur parlaient d'une part d'autofinancement. C'est le droit du pauvre, ou du paresseux d'exiger du riche qu'il le prenne en charge.

Certains préfèrent ainsi vivre dans la misère sans rien faire, plutôt que de chercher les moyens de s'en sortir par eux-mêmes. La pauvreté devient une excuse au manque d'imagination et au refus de se prendre en main. Peu de gens pensent que la richesse est le fruit du travail, la plupart pense qu'il y a bien d'autres moyens moins fatigants, et il est vrai qu'ils ne manquent pas d'exemples autour d'eux pour corroborer leur thèse.

Cette conception ne mène pas à la paix. Elle exacerbe les oppositions, multiplie les jalousies. Au lieu de diminuer les différences, elle les amplifie, au lieu d'ouvrir la voie d'un développement solidaire, elle accrédite l'idée que la meilleure façon de s'en sortir est de demander des secours aux riches en leur prenant de force s'ils ne veulent pas partager ce qui est considéré comme un surplus. La haine grandit.

Fraternité

Le fihavanana pourrait prendre un sens beaucoup plus intéressant si on le traduisait par le beau terme de fraternité. Les deux concepts se rejoignent puisqu'ils font appel l'un et l'autre à un lien qui dépasse le rapprochement entre gens semblables. Le fihavanana est présenté comme un lien naturel, mes proches me sont donnés, ce n'est pas moi qui les choisis. Il en est de même avec le frère qui m'est donné alors que je choisis mes amis en fonction de mes goûts, des proximités dans mon milieu social, de mon niveau de fortune... Mes amis me ressemblent par plusieurs aspects et c'est bien pour cette raison que j'en ai fait mes amis. Je peux aussi m'en séparer s'ils ne sont plus à mon goût. Certaines amitiés ne sont là que pour un temps en fonction de l'évolution des uns ou des autres. Enfin, l'amitié risque de renforcer les oppositions et la violence dans la mesure où, me rapprochant de mes semblables, j'élève des barrières pour me protéger de ceux que je refuse.

Il n'en est donc pas de même avec mes frères puisqu'ils me sont donnés par la vie. Je ne les choisis pas, je dois au contraire faire avec. Je peux m'en séparer mais, même dans ce cas, ils restent mes frères et je devrais continuer à m'en sentir responsables. Comme pour le prochain de l'Évangile, il s'impose à moi par sa proximité non souhaitée et si je me détourne, je refuse d'assumer le rôle qui m'incombe.

Encore faut-il s'entendre sur ce qu'est effectivement un frère pris dans ce cadre. En ce sens, la fraternité ne renvoie pas au biologique, à l'ascendance au sens strict, au firazanany. Le fait d'appartenir à une famille me sépare des autres, me rend partie prenante d'un petit groupe et m'oblige à des solidarités particulières, qui risquent même de me faire faire des choix injustes. Le fihavanana élargit cette notion à l'ensemble d'un peuple, en cassant les seules références familiales, ce qui en fait son intérêt. Il ouvre à une solidarité qui dépasse les liens de sang, sans pour autant en faire une simple alliance extérieure. Je suis proche des autres membres de la communauté malgache, que je le veuille ou non. Cette proximité est au delà de mes choix personnels, elle s'impose à moi comme une donnée essentielle, inscrite naturellement, que je ne peux répudier parce qu'elle me constitue.

Le fihavanana est ainsi proche, dans le domaine du religieux, de l'affirmation que nous sommes tous frères parce que tous fils de Dieu. Je ne me rapproche pas de l'autre par une simple décision altruiste de ma part, mais parce que je reconnais en lui un être qui me ressemble parce que nous avons ensemble une même origine. Nous sommes faits sur le même moule divin. L'approche chrétienne ouvre donc infiniment le fihavanana en allant bien au-delà des limites d'un peuple, mais l'un et l'autre sont du même ordre, chacun dit que la fraternité universelle n'est pas une question de choix, elle est inscrite en nous.

La fraternité est ainsi un véritable remède à la violence. Je suis proche de ma famille non pas parce que ses membres me ressemblent, mais parce que je dois leur être semblable, je suis contraint, par mes liens naturels, de voir dans mon frère un autre moi-même, que ce soit évident ou non. Je n'ai pas le droit de le considérer comme un étranger puisque je sais que c'est mon frère. Cela ne signifie pas obligatoirement que je doive l'assister, je me dois au contraire de l'aider à promouvoir sa dignité, je dois, avec lui, tenter de grandir en humanité et je resterai insatisfait tant que je n'aurai pas réussi dans cette entreprise. Il est facile d'être proche de ses amis dans la mesure où ils ne m'ont pas été imposés et qu'il m'est possible de m'en défaire. Il est beaucoup plus délicat d'aimer ceux qui me sont proches naturellement à cause du sang ou de la proximité venant des conditions de l'existence, voire du fait d'une même origine divine.

Il n'est pas étonnant que, dans la trilogie républicaine : liberté, égalité, fraternité, ce soit toujours le troisième terme, ajouté par la suite, qui soit le moins l'objet de revendications. Il demande une réforme globale, tant intérieure qu'extérieure. Il ne s'accorde pas par voie légale, il est une conquête dont beaucoup de personnes se tiennent soigneusement à l'écart, peut enthousiastes à l'idée de devenir frères. Il leur suffit largement de se déclarer concitoyens.

Le fihavanana va dans le sens de la fraternité. Il ne dit pas au Bara qu'il ressemble au Merina ce qui ne serait qu'un mensonge, il lui dit qu'il est son frère ce qui est beaucoup plus exigeant. La fraternité sort par là des limites étroites de la parenté réduite à la famille proche, de celles guère plus larges du village ou de l'ethnie. Elle ne dit pas qu'il faut se faire des amis, elle dit aux Malgaches qu'ils ont à apprendre à vivre en frères, au delà de leurs différences. Les chrétiens trouveront cela encore trop étroit, mais c'est déjà un bon début !

Le fihavanana n'efface pas les différences, il les révèle au contraire. Il n'est pas évident que la proximité entre frères présume d'une bonne entente. C'est le contraire qui existe bien souvent. On en trouve un exemple dans une des variantes de notre mythe et dans bien d'autres récits, à commencer par celui de la Genèse. Il y a des frères qui sont ennemis, des parents qui n'aiment pas leurs enfants et réciproquement. Mais quand on est frères, il faut faire avec, que l'on s'entretue, se sépare ou parvienne à cohabiter et même à s'aimer, il est impossible de s'ignorer.

La fraternité est un appel à assumer une situation qui n'a pas été choisie au départ et qui se présente comme un fait. Encore faut-il savoir d'où vient cette idée que tous les Malgaches seraient frères, au moins comment il se fait qu'ils soient tous interdépendants ? C'est une conviction fragile et qui risque fort d'être mise à mal si elle n'est pas étayée. Or, il est impossible d'en fournir la preuve en dehors d'une conviction qui reste profonde dans la pensée de beaucoup, alors même qu'elle est en permanence démentie par les faits, surtout que l'individualisme gagne partout du terrain et que chacun essaye de se débarrasser au mieux de ses charges encombrantes. On reste frères, de la même famille, au niveau des paroles, à condition que les proches ne se montrent pas trop exigeants. Sinon, tous les moyens sont bons pour leur faire comprendre qu'ils deviennent encombrants, qu'il est impossible d'aider tout le monde, que chacun doit apprendre à se débrouiller seul... Le départ en ville ou à l'étranger permet aussi de mettre une distance suffisante avec les proches, ce qui justifie bien des abandons. Sans parler des autres, de ceux qui ne sont pas de la famille, de ceux qui sont bien loin dans l'île et avec qui la solidarité est bien théorique, dans le meilleur des cas de l'ordre du vœu pieux.

L'ambiguïté est aggravée par le fait que l'on ne comprend pas toujours ce que c'est qu'aimer. Dans le cas présent cela ne signifie pas un attachement affectif à une personne que je ne connais pas directement. On croit facilement que l'on vit le fihavanana à partir du moment où l'on éprouve, de temps en temps, un élan du cœur vers le peuple malgache. Si je sens monter en moi ce sentiment, je me dis que j'aime et ça me suffit. Pourtant, les sensations sont souvent

trompeuses et elles peuvent rassurer à bon compte. Il est possible, à l'inverse, que leur absence inquiète, alors que le véritable enjeu n'est pas le développement de l'affectivité mais l'engagement effectif de tous pour que les habitants de l'île se rapprochent et vivent d'une manière digne, de quelque milieu et de quelque origine qu'ils soient. Le fihavanana demeure présent chez beaucoup de Malgaches au moins comme une nostalgie, le rêve d'un passé perdu, un idéal inaccessible dont on ne parvient pas à trouver le chemin. Mais pour combien de temps encore, surtout que là n'est pas l'essentiel ?

L'idée est pourtant intéressante ; c'est la seule solution, j'en suis persuadé. Mais il est peut-être exagéré de demander aux Malgaches d'être meilleur que le reste de l'humanité ou de lui servir d'exemple. Le fihavanana est séduisant parce qu'avec lui nous sommes loin des sacrifices, des maigres tentatives, un peu désespérées, inventées par les sociétés pour mettre un peu d'ordre dans un monde qui se déchire. La difficulté du fihavanana et sa grandeur résident dans le fait que, contrairement aux lois, il ne se décrète pas ; qu'à la différence d'un sacrifice il ne se décide pas ; que contrairement aux violences spontanées il n'explose pas un beau jour sans que personne ne sache d'où il vient. La fraternité, l'amour du prochain, à l'inverse des autres méthodes, construit une paix durable et met fin à la violence, une fois pour toutes, en évitant les récidives. Par contre, il dépend du choix de chacun pour passer dans les faits et il est dangereux de prendre seul cet engagement. Plus d'un y a laissé la vie.

Je te haine

Le détour par le fihavanana nous a au moins permis de comprendre une chose : le lien contradictoire qui existe entre l'amour et la haine, le désir et le rejet. Je ne suis pas obligé d'aimer avec mon cœur pour être persuadé que je suis proche de mon frère et que je dois faire le nécessaire pour trouver le moyen de l'aider. Il est possible que coexistent en moi des sentiments qui me poussent dans des directions opposées et entre lesquels je suis incapable de choisir. L'essentiel est que je maintienne le contact avec l'autre, que l'attraction et la répulsion, qui sont indissociables dans ma manière d'être avec lui, gardent vivante ma relation. Si mon rêve d'un amour parfait m'empêche d'aimer imparfaitement, mieux vaut que j'arrête de rêver. Il n'existe pas de sentiment pur, nous sommes toujours partagés. D'où le titre choisi faisant référence à une chanson du chanteur français Claude Nougaro qui lie avec bonheur, dans un même mot la haine et l'amour comme les deux faces indissociables du désir qui me porte vers l'autre.

Tel père tel fils

Les anglo-saxons, d'une manière plus technique, emploient le terme de *double bind*, de double lien. Ils désignent par là ce qui unit deux personnes proches, par exemple le maître et son disciple. Ce dernier éprouve une grande admiration pour son maître au point de vouloir l'imiter. Il cherche à comprendre ce qu'il pense, les raisons de ses actes, il essaie par tous les moyens de lui ressembler, de conformer le moindre des aspects de sa vie à ceux de son modèle. Le maître, de son côté, est sensible à l'admiration de son disciple. Il est flatté d'avoir auprès de lui quelqu'un à l'affût de ce qu'il fait, intéressé par ses paroles et ses actes, soumis à ses volontés et entrant inconditionnellement dans ses perspectives. Il commence même par répondre positivement aux attentes de l'autre, en renforçant de son mieux les qualités qui le font apprécier et en donnant un écho à toutes les demandes qui lui viennent de son admirateur. Il l'encouragera dans sa découverte, lui dévoilera le sens de sa recherche, le mettra sur les pistes que lui-même emprunte ou a empruntées.

Dans les premiers temps de ce dialogue, le couple est sur la même longueur d'onde, le demandeur complètement tourné vers son maître, qui lui-même, réceptif au désir de son disciple, essaie de correspondre à l'image qu'il se fait de lui. Double dépendance en fait, harmonie qui ressemble à un idéal d'amour passion où deux personnes s'appellent

réciroquement et tentent de se rapprocher, recherchant la fusion au delà des différences. Malgré la fugacité de cette première étape et ses ambiguïtés, c'est souvent de cette manière qu'est présenté l'amour parfait, à cause de la force des sentiments qui s'expriment, que l'on confond aisément avec de la profondeur et avec l'union véritable.

Il est impossible que cette étape dure longtemps, elle repose sur trop de projections illusoires. Elle va s'accompagner par de la méfiance, une prise de distance par rapport aux premiers échanges, qui surajoutera à l'harmonie première une relation d'agressivité, sinon de haine réciproque. Le maître, un moment flatté par l'admiration dont il est l'objet, va ensuite s'en agacer. Pire, si le disciple est trop zélé, il risque de se rapprocher trop de son maître, de le rejoindre et éventuellement de le dépasser. La suprématie du premier est alors mise en danger. Pour ne pas se laisser rejoindre, le maître change de tactique et multiplie les efforts pour décourager le disciple en lui montrant la distance, soi-disant indépassable qui le sépare de lui. Au lieu de lui révéler l'ensemble de son savoir, il va en garder certains aspects par devers lui, masquant à l'autre les chemins qui pourraient lui permettre de faire le même chemin, le laissant se fourvoyer dans des voies sans issue. Au lieu de donner des clés, il se contentera de lui faire part de résultats partiels ou d'idées secondaires.

La peur du maître, son comportement méfiant ou agressif, provoquera en retour l'incompréhension du disciple qui, tout à son admiration pour celui qu'il a choisi et qu'il pare de toutes les perfections, ne comprend plus son attitude. Il ne saisit pas la cause de sa mise à distance, du refus de communion auquel il se heurte. Lui qui n'était qu'amour admiratif, sent monter en lui des interrogations, il se demande si celui qu'il suit est bien conforme à ses attentes. Il ressentira à son tour l'agressivité monter en lui. De soumis, il risque de devenir celui qui rêve de renverser son maître en prenant sa place, il va commencer à voir les limites de celui-ci et à en déceler les insuffisances. L'homme qu'il croyait parfait ayant montré ses petits côtés, son œuvre à son tour semble mériter d'être bouleversée de fond en comble. Celui qui se contentait de suivre est pris de l'envie d'initier à son tour un nouveau chemin qui lui soit propre.

On retrouve ce lien double dans les relations entre un père et son fils. Dans ce cas aussi le fils, dans un premier temps, fait de son père le modèle absolu, il le pare de toutes les perfections et ne pense qu'à l'imiter, à conformer le moindre aspect de sa vie au modèle qu'est son père. Le père répond favorablement à son fils en qui il voit le successeur dont il rêvait, puis à son tour, s'inquiète du danger qu'il risque de constituer pour sa suprématie. Il tentera alors de le maintenir sous sa domination et de limiter son autonomie comme son désir de découverte et d'indépendance. Le fils, dans le même temps, se demande si son idole est bien telle qu'il l'avait imaginée. Les petits côtés de son père apparaissent à leur tour, en particulier au cours de l'adolescence, période où l'opposition grandit entre le père et son fils, avant de s'apaiser à nouveau à l'âge adulte où chacun parvient à trouver sa place en dépassant son agressivité et les violences qu'elle entraîne.

On trouve un écho de ce double mouvement dans des proverbes qui, par leurs affirmations contradictoires, disent mieux la réalité de ces rapports complexes que les formules moralisatrices. Ainsi, les Malgaches disent à la fois « tel père, tel fils » et « est fou celui qui agit comme son père » (izay adala no toa an-drainy), les Français emploient une autre expression « à père avare, fils prodigue ». Ces formules disent à la fois combien le père et le fils tentent de se rapprocher jusqu'à se ressembler et comment, le plus souvent, le fils prend une orientation différente de celle de son père.

Il sera d'autant plus facile de s'engager dans cette distance que la force de la coutume diminuera, laissant une latitude plus grande à celui qui veut prendre sa vie en main. Les relations à l'intérieur de la famille seront extérieurement moins paisibles, mais l'agressivité n'est sans doute pas moins violente quand elle ne s'exprime pas ouvertement. Le fils qui ose dire : « non » à son père ne fait qu'exprimer ouvertement ce que chacun désire quand il veut

se libérer d'une tutelle qui l'opprime. Il est impossible d'exister sainement sous le seul registre de la soumission, vient un moment où l'on désire accéder à la vie adulte.

Les formes de double lien que nous venons d'aborder : celui qui unit le disciple et le maître, comme celui qui existe entre un père et son fils sont parmi les plus aiguës qu'il soit donné d'observer entre les hommes. La solution la plus raisonnable ne consiste pas à éliminer l'un des protagonistes. L'idéal n'est pas davantage que l'un prenne définitivement le pas sur l'autre. La sortie de la crise, comme dans tout amour qui atteint sa maturité, consiste à apprendre à jouer avec ces sentiments complexes. L'agressivité comme l'envie d'indépendance sont des ressorts puissants pour gagner son autonomie et devenir responsable de sa vie, mais il serait dommageable que cette volonté fasse oublier ce que l'on doit à son maître ou à son père. Même dépassé, un maître ou un père restera toujours celui qui a donné la vie et celui qui suit peut devenir celui qui aide, celui qui a appris, celui qui enseigne. Quant aux premiers, ils seraient bien inspirés de ne pas prendre ombrage de la nouvelle dimension de leurs successeurs.

Pourtant, en particulier dans une société traditionnelle, il est difficile d'accepter que la roue tourne et que les nouveaux venus amènent des améliorations ou que les idées nouvelles ne soient pas là uniquement pour détruire l'équilibre précédent. C'est l'inverse qui se produit dans les sociétés industrialisées où la mise à la retraite se fait de plus en plus tôt dans la mesure où l'on pense qu'à trente ans on n'est plus assez performant, inventif, capable d'amener un dynamisme suffisant à l'entreprise. L'idée de sagesse des anciens fait sourire puisqu'elle est synonyme de blocage sur le passé et d'immobilisme. Quand l'innovation et le futur sont les maîtres mots, les leçons du passé ne font plus recette. Il est vrai que les bavardages des anciens ne sont pas toujours intéressants et l'âge ne va pas obligatoirement de pair avec la sagesse. L'idéal est que le double lien soit maintenu et que chacun puisse faire valoir les avantages de son âge et de son rang.

Racisme ou double lien ?

Les liens maître/esclave ou père/fils sont parmi les plus étroits. Ils sont significatifs parce qu'ils portent à l'extrême l'antagonisme de relations que l'on trouve ailleurs sous une forme atténuée et ils permettent ainsi de les comprendre. Les relations précédentes sont fortes parce qu'elles sont constitutives de l'être même des partenaires qui n'existent qu'à travers elles. La violence qui les habite est à la mesure de leur enjeu.

D'autres rapports sont moins fondamentaux au sens où ce n'est pas sur eux que se fonde en premier lieu la construction de la personne, mais ils peuvent être importants eux aussi à leur niveau et fonctionner sur le même principe de la dualité des liens. Je voudrais réévaluer, à partir de ce nouveau point de vue, l'accusation de racisme que je portais à l'égard des Malgaches. Que ce reproche puisse leur être fait est évident. Je ne connais personne acceptant de gaîté de cœur une différence mettant en cause son propre équilibre ou son autonomie. Le racisme est une réaction naturelle qu'il est certes souhaitable de surmonter, mais qui est, par malheur, un passage quasi obligé. Je voudrais démontrer malgré tout que les réactions que nous avons épinglées précédemment ne peuvent être réduites à un rejet pur et simple.

Le racisme malgache est, en ce sens, bien différent du racisme occidental qui manquerait plutôt d'ambiguïté. L'étranger, le musulman, l'intégriste est une véritable victime émissaire. La violence qui est projetée sur lui provoque, en retour, une violence similaire dans une spirale dont on se demande bien aujourd'hui comment il va être possible de sortir. Il porte la responsabilité entière de tout le mal que l'on constate dans la société, et la violence des réactions en retour ne fait que conforter la conviction première. Il est difficile d'imaginer où serait le compromis. La seule solution envisageable, vue la manière dont il est présenté, est de procéder à son élimination définitive, et par tous les moyens, pour parvenir à nouveau à la paix. Bien sûr l'assurance est illusoire, et si par extraordinaire cet adversaire était éliminé

comme l'a été le communisme, il deviendrait indispensable de s'en créer un nouveau pour reporter à nouveau sur lui la responsabilité de la violence. De plus, le racisme en occident n'est pas majoritaire et il existe, heureusement, beaucoup de personnes qui n'entrent pas dans de tels simplismes. Malgré tout, le discours xénophobe est largement répandu et trouve des échos certains chez les gens qui ne prennent pas la peine de réfléchir aux causes exactes des difficultés qu'ils rencontrent. Un sondage récent révélait que plus de la moitié des Noirs de France se sentait victime de comportements racistes.

La réalité est assez différente à Madagascar, où il n'y a plus de coupable capable de porter la responsabilité de l'ensemble des maux qui frappent le pays. La décolonisation, la malgachisation autour de l'année 72 ont bien rêvé de rejeter les problèmes, en même temps que les colons étaient repoussés au delà des mers. Mais il est bien clair que la mesure, si elle était utile, était illusoire quant à l'efficacité radicale qui en était attendue. Comme toutes les tentatives de ce genre, qui pensent se débarrasser des problèmes une fois pour toutes par un moyen simple et définitif, ces mesures ont montré leurs insuffisances. La quête des vrais responsables est sans fin comme l'espoir de découvrir la solution finale. Du coup, la dualité des rapports subsiste partout et il est plus difficile qu'en Occident d'avoir une conception binaire, ce qui serait plutôt une bonne nouvelle.

C'est pour cette raison qu'il est trop simple de parler de racisme à propos des Malgaches. Même le garçon qui éprouve de la haine pour l'étranger qui se croit tout permis avec les filles de son pays ne peut pas être traité de raciste. Il s'agit plutôt de l'agressivité entre deux personnes qui désirent fortement le même « objet ». La rivalité existerait partout d'une manière analogue, sauf qu'ici le déséquilibre est flagrant entre les protagonistes. La rivalité se double d'une admiration jalouse informulée, augmentée encore par l'indifférence de l'autre partie qui ne le voit même pas. Peut-être le premier rêve-t-il d'utiliser les méthodes de son rival au lieu d'utiliser les siennes propres qu'il dévalorise et lui avec. Le rejet se double d'une secrète envie qui augmente le manque de confiance en soi.

Il y a sans doute une relation semblable, pareillement à sens unique, entre les gens de la côte et ceux des plateaux. La haine des premiers est probablement teintée d'une certaine dose d'envie, mêlée de colère. La différence avec les étrangers est plus facilement acceptée puisqu'ils sont d'ailleurs. Leurs richesses et leur attitude arrogante sont plus facilement justifiables que l'étalage équivalent de la part de prétendus frères. Inversement, il est plus facile d'être jaloux d'un frère, dans la mesure où je pense que j'aurais droit à un statut semblable au sien. J'aurai moins d'agressivité vis à vis de quelqu'un qui m'écrase par une différence telle qu'elle m'empêche même de penser pouvoir la combler. Le racisme des gens de la côte à l'égard de ceux des plateaux est donc teinté d'une envie jalouse. Il ne s'agit pas pour autant d'un rejet pur et simple, au moins tant que l'idée d'un lien particulier continuera à être présente dans les esprits.

Je ne crois pas que la réciproque soit vraie. Je ne vois pas ce que les gens des plateaux pourraient envier à ceux de la côte. C'est plutôt le mépris qui domine, une certaine commisération dans le meilleur des cas, mais qui n'ira pas jusqu'à l'engagement au service des frères défavorisés. Ces derniers sont plutôt considérés comme une menace, ils font peur au cours des déplacements ou lors des élections, ce sont des éléments potentiellement perturbateurs. Ce sont des frères dont on a honte, comme dans toutes les familles ces éléments que l'on ne peut pas renier, mais dont on ne parle qu'avec réticences. Le fihavanana est encore présent, presque aussi viscéral que le rejet, mais il ne trouve pas les chemins par lesquels il pourrait s'exprimer, personne de toute façon ne fait preuve d'un réel enthousiasme pour se mettre à leur recherche.

Je t'aime, moi non plus

Il y a le même mélange de haine et d'admiration entre les Malgaches et les vazaha, sauf que le double lien dont nous venons de parler est plus équilibré.

On pourrait croire, ou même espérer, que l'antagonisme a été dépassé au moins dans les catégories les plus favorisées de la population. C'est rarement le cas. Beaucoup encore, parmi les plus riches, ceux qui ont réussi, les plus instruits, ceux qui sont en responsabilité, ont du mal à vivre pacifiquement la parité que peu de monde leur conteste. Ceux-là ont besoin d'en rajouter sur le paraître. Il est désolant de les voir se rengorger comme des jeunes paons, de redoubler d'efforts pour faire preuve de leur supériorité en vous écrasant si possible, de ne cesser de vous parler de leur différence alors que l'on serait surtout heureux de retrouver en eux un homme, un semblable. Ils ne seraient pas si arrogants s'ils avaient perdu leurs complexes. Certains ont fait ce pas, ils se sont libérés et vous abordent comme des êtres humains. Ils ont réussi à dépasser le double lien qui enferme dans une dépendance réciproque et maintient dans l'envie et l'agressivité. Mais beaucoup de Malgaches encore sont trop orgueilleux pour entrer dans une véritable dynamique de développement.

Ils ressemblent en cela beaucoup trop à certains étrangers qui, réciproquement, se croient supérieurs à cause de leur origine ou de la couleur de leur peau. Mais il vaut mieux éviter de faire une généralité de l'opinion de quelques imbéciles...

Bien sûr, l'orgueil des premiers est une forme de ressentiment envers les seconds, à cause du passé comme du présent et de la place particulière que les étrangers ont dans le pays. Du fait de leurs origines, ces derniers ont en général un statut supérieur à la majorité malgache et une certaine aisance du fait qu'ils sont habitués au monde moderne. Ils ont déjà été expulsés et ils sont revenus, différemment mais bien présents. Ils ont de l'argent, mais aussi tous ces détails qui font rêver, de l'ordinateur portable au téléphone. Ils sont toujours perçus, souvent à tort, comme étant un peu au dessus ; même négligés dans leur tenue ils passent mieux que les autochtones qui font des efforts de toilette. Et puis, il y a cette souveraine liberté qu'on leur envie. Ils ne sont pas enfermés dans des liens familiaux, dans des contraintes de culture. Quand bien même on les critique et les juge, ils ne risquent pas l'ostracisme qui menace les Malgaches quand ils s'écartent de la norme. Il est difficile de les refuser quand, dans le même temps, on les observe en cherchant secrètement à les imiter. Ils choquent, énervent tout en restant une référence. Les deux discours se côtoient sans cesse, celui qui dénonce le mal que fait la culture internationale en envahissant le domaine malgache et celui, plus discret, mais sans doute plus profond qui rêve d'épouser leurs manières de faire.

Ce double lien est particulièrement vrai à l'égard des Occidentaux, au sens où il n'en est pas de même avec les Indopakistanaïes. Ces derniers ont fait souche depuis longtemps dans le pays, ils sont riches et nous avons vu que des opérations punitives étaient dirigées contre eux. Par contre, ils font moins rêver parce qu'ils sont davantage à part. Il n'est pas possible d'imaginer entrer dans leurs cercles. Les familles sont fermées, la religion est une autre barrière, ils se soutiennent mutuellement, c'est une sorte d'Etat dans l'Etat. Ils ne sont pas assez nombreux pour qu'il soit raisonnable de penser que, comme pour les Européens dans le temps, les expulser changerait radicalement la situation ; le ressentiment à leur égard est profond, mais les explosions de violence ne sont qu'épisodiques. En tout cas, il y a peu d'attrance à leur égard.

Quand aux Chinois, ils sont d'avantage intégrés dans la population et ils acceptent les métissages. De ce fait, exceptés les plus gros et les nouveaux arrivés, ils se fondent plus facilement dans la masse et attirent moins d'agressivité.

Les Malgaches ont donc des rapports mêlés avec les Occidentaux, les fameux vazaha dont les Chinois et les Karana ne font pas vraiment partie, mais la réciproque est vraie. Et le double lien fait surface, à l'examen de la situation du côté des Occidentaux.

Quand je suis en Europe et que les gens apprennent mes liens avec Madagascar, je suis surpris de voir combien ceux qui ont fait le voyage en parlent d'une manière particulièrement affective. Ils ne font pas les récits habituels de ceux qui ont vu du pays, il y a un plus, une séduction qui affleure rapidement. C'est d'ailleurs moins Madagascar qui séduit que les Malgaches. Il y a de beaux endroits dans l'île, mais il faut bien avouer que l'on trouve mieux ailleurs et surtout dans des conditions de confort supérieur, ce que le touriste de base apprécie particulièrement.

Ce n'est donc pas de ceux qui ne vont que dans les grands hôtels, le plus près possible de la plage de rêve, dont je veux parler, pas plus que des adeptes du seul tourisme sexuel. Tous les autres, ceux qui ont fait l'effort de passer à côté du seul haut de gamme, ont été touchés au cœur par la gentillesse de l'accueil, par la chaleur des relations. Celui qui se contente de rester quelques jours ne voit que les bons côtés et il n'a guère de réactions négatives, sauf peut-être le choc avec la pauvreté.

Ce n'est pas la même chanson que l'on entend de la part des gens qui sont là depuis longtemps. Chez eux, l'agacement domine, les critiques incessantes, l'énervement devant les lenteurs, le désespoir face à une situation qui n'évolue pas, qui semble même régresser au fil des ans. La plupart sont amers, mêmes les missionnaires à leur poste depuis des années font part facilement de leur découragement et de leurs difficultés à vivre ici.

La difficulté vient aussi du mal que l'on a à se faire de vrais amis. Trop de respect souvent maintient une distance, parfois voulue, que l'on a du mal à combler, peu s'abandonnent jusqu'à la confiance, prélude de liens plus étroits. Le Malgache, très à l'aise dans les premiers contacts et par là séducteur, a beaucoup de mal dès qu'il s'agit d'approfondir une relation. Il ne sait pas parler de lui, par pudeur mais sans doute aussi par tradition : ça ne se fait pas. L'occidental, habitué à mettre sur la table ses états d'âme, du moins ce qu'il n'a pas vraiment envie de cacher, est désarçonné par les silences, les refus de s'engager, les réponses évasives, le secret perpétuel dont s'entourent ses interlocuteurs. Les relations sont en général formelles et il est difficile, quand elles existent, de faire l'unité entre les confidences parcellaires qui sont lâchées par les uns et les autres.

Le Malgache, tellement soucieux de faire plaisir à celui qui est en face de lui, ne se laisse pas approcher. Cette manière d'être, séduisante pour l'hôte de passage, devient rapidement frustrante pour celui qui cherche des rapports approfondis. Il faut se contenter de peu, accepter de rester à la marge. Il n'y a que quand on s'aperçoit que ce refus de communiquer n'est pas un refus de l'étranger que l'attitude est la même quel que soit celui qui est en face, y compris souvent s'il s'agit d'un membre de la famille, que la déception s'apaise un peu. Mais la frustration demeure. Certains étrangers mettent leur point d'honneur à relever les aspects positifs de la situation actuelle, ils insistent sur la finesse des uns et des autres, montrent les avancées, mais rares sont ceux qui ne se laissent pas aller à parler des Malgaches avec une pointe d'agacement dans la voix.

Et pourtant, ils ne partent pas. Eux aussi sont profondément séduits. Leurs ressentiments font souvent penser à des querelles d'amoureux, agacés par les aspects négatifs de l'autre, mais incapables de s'en séparer. Il y a peu de missionnaires qui reviennent dans leur pays d'origine. Ils sont devenus incapables de vivre ailleurs, trop attachés à leurs formes de vie, à leurs relations. Même ceux qui partent, les anciens colons, ceux qui ont vécu trop longtemps dans le pays, ne se remettent jamais de l'avoir quitté. La nostalgie demeure.

Il me semble que les Français sont parmi les plus touchés. Ils sont peu nombreux à se contenter de faire de l'argent, dont l'idéal est de réussir. Ils veulent en plus qu'on les aime, que leur culture soit appréciée. Ils sont d'autant plus frustrés qu'on les laisse à distance. Ils sont particulièrement horripilants par leurs prétentions, ils ne laissent pas indifférents, c'est d'ailleurs ce qu'ils craindraient le plus ! Ils ont du mal à rester à leur place, à se contenter de relations superficielles ou essentiellement économiques. Ils en veulent toujours plus et se

vexent facilement quand on leur refuse l'attention qu'ils demandent, quand on ne se comporte pas de la manière qu'ils souhaitent. Je ne crois pas que les Français se soient impliqués de cette manière dans d'autres pays du monde, sauf peut-être en Algérie, dont ils ont été chassés d'une manière encore plus radicale. Là plupart sont engagés ici avec leurs tripes et leur distance critique s'en ressent souvent.

Comme les Malgaches, quoique d'une manière différente, les Français sont particulièrement affectifs, ce qui donne des relations houleuses, des fâcheries et des ruptures sans fin. Le double lien fonctionne à plein : « je t'aime, moi non plus ». « Comment se fait-il que tu ne comprennes pas que je t'aime et que ce que je fais est uniquement pour ton bien ! » Le Malgache, qui aimerait bien qu'on le laisse tranquille, face à ses responsabilités, fait des Français des ennemis intimes dont il a bien du mal à se séparer.

Tout cela est en train de s'estomper. Les nouveaux arrivants sont loin de ces manières de voir. Ils sont là pour faire du business. Ils sont efficaces, ils ont des projets, des objectifs de développement, ils voient les problèmes sous leurs aspects techniques et ne s'embarrassent pas des difficultés de relations, tant qu'elles n'interfèrent pas dans la bonne marche de la société qu'ils managent. Les relations entre les Français et les Malgaches sont bien compliquées. Haine et amour se bousculent de part et d'autres. Je me demande si un jour on ne regrettera pas ces amours tumultueuses, quand le vrai capitalisme aura pris le dessus. Au moins ce sera plus simple...

Et Dieu dans tout ça ?

Je voudrais terminer en nous questionnant sur la place de Dieu dans notre recherche. Il est parfois apparu en filigrane, interrogé, prié, appelé à la rescousse. Quand les hommes sont dépassés par la violence, il leur arrive de se tourner vers lui en dernier recours, comme s'il était la solution finale. Il leur arrive aussi de protester et de remettre en cause cette création où l'homme trouve difficilement sa place.

Dieu est-il utile ?

En tout cas, il est bien absent du mythe d'Ibonia. Il fait une entrée discrète au début du récit, si du moins c'est bien de lui qu'il s'agit, avant de disparaître totalement. Le mythe accroche aussi, dès le début la différence de statut entre la nature et l'homme qui oblige ce dernier à s'imposer et à lutter s'il veut exister et obtenir une part de richesse et de bonheur. On peut se demander si ce n'est pas une manière de réagir contre le Créateur, mais personne n'a vraiment l'air de regretter de ne pas être comblé, comme les quatre autres frères. En dehors de ce passage, Ibonia vit sans se poser la question de Dieu, sauf pour le renvoyer dans son ciel alors que lui est maître de la terre. Il compte essentiellement sur sa force et ce n'est qu'accessoirement qu'il utilise la magie des talismans. Ibonia n'est pas très religieux ni même attiré par la dimension occulte. Il se gère seul, aidé parfois par quelques esclaves.

Cela peut sembler préoccupant pour les chrétiens qui cherchent à évangéliser et qui entreprennent, pour ce faire, de chercher les « pierres d'attentes » dans la culture concernée, c'est-à-dire les amorces religieuses sur lesquelles pourraient se greffer le christianisme. On peut dire qu'ils ne sont pas très gâtés avec notre mythe.

Pour ne pas donner totalement raison aux partisans de l'athéisme des Malgaches, on peut remarquer que s'il n'y a pas grand chose dans ce texte, il y a au moins l'essentiel : Dieu est Créateur, le Créateur sinon du ciel et de la terre, au moins des mains et des pieds. Combien de fois ne l'ais-je pas entendu comme preuve du fond monothéiste de la culture malgache qui préfigurerait l'essentiel de la foi chrétienne. La pierre d'attente est pourtant un peu légère.

Ce n'est de plus pas très original, la plupart des peuples en appellent à Dieu de cette manière pour expliquer leur origine. Le dictionnaire Larousse définit dieu de la manière suivante : « principe d'explication de la création et de la conservation de l'univers ». C'est partir de

l'idée que le monde a besoin d'une explication, comme si la principale préoccupation des croyants était de se rassurer sur leur commencement, sur leur fin et sur celui du monde. Il est vrai qu'il s'agit de dieu avec un petit « d », c'est-à-dire de celui que l'on imagine spontanément et que les religions du monde formalisent le plus facilement. Le fait de mettre une majuscule n'arrange guère la définition : « être éternel, créateur et souverain maître de l'Univers » !

On a pourtant de la difficulté à sortir de cette approche : Dieu est présumé être reconnu avant tout comme explicatif, comme origine, comme celui qui apaise les angoisses métaphysiques des hommes, en leur expliquant d'où ils viennent et pourquoi ils sont sur terre. En fait cette présentation donne surtout pleine satisfaction à ceux qui pensent que Dieu est une projection des désirs humains, que c'est l'homme qui crée Dieu et non l'inverse, tout en laissant le chrétien insatisfait. Sortir définitivement de cette problématique, si c'est bien ce que cherche à faire le mythe d'Ibonia, serait donc une bonne nouvelle, pour les chrétiens en particulier. Dieu, *a priori*, ne sert à rien pour ce qui concerne notre vie terrestre, mais, s'il existe, il peut être intéressant de s'intéresser à lui, surtout s'il s'intéresse à nous.

La deuxième utilité généralement admise de Dieu est de fonder la morale et, de ce côté également, on n'a pas grand chose à se mettre sous la dent du côté d'Ibonia. Il nous dit bien qu'il ne faut avoir qu'une femme et lui être fidèle, et il transmet quelques autres préoccupations morales. Le chrétien est comblé, il a par là le fondement de la famille monogame, stable et tournée avant tout vers l'engendrement, fondement qui est la préoccupation essentielle de beaucoup aujourd'hui.

Le plaisir de la bonne nouvelle est tempéré par le fait que cette morale, sans doute respectable, ne repose pas sur l'autorité de Dieu, mais sur celle d'un homme, certes exceptionnel, le premier, mais qui n'est dieu que pour la terre. Loin de faire reposer la morale sur une loi divine, le mythe malgache semble lui donner l'humanité comme seule origine.

Inutile en effet d'en appeler à une transcendance pour parler ainsi de l'amour et pour affirmer que la monogamie, comme la fidélité, est plutôt une bonne manière de vivre les relations entre l'homme et la femme, sans doute la meilleure. Dieu est mis une fois de plus à l'écart de notre désir de comprendre notre origine et celle de notre organisation sociale.

À la recherche du Dieu de Jésus-Christ

Je suis d'avis que la perte n'est pas si grande si notre souci premier n'est pas de justifier ce qui existe déjà en lui trouvant une origine divine, mais de nous mettre à la recherche du Dieu de Jésus-Christ. Sa bonne nouvelle n'est pas dans la ligne de ce dont nous avons besoin, comme une confirmation de nos constructions humaines, elle interrogerait plutôt nos comportements. Le Dieu qui vient combler nos manques est le Dieu « bouche trou », qui comble nos lacunes et contribue à expliquer ce que nous avons du mal à comprendre par nous-mêmes. Fonctionner différemment, décider de répondre par nous-mêmes à nos questions et de trouver tout seuls des structures sociales satisfaisantes, chercher ailleurs que dans la direction de nos manques conduit à l'athéisme ou au Dieu des Chrétiens.

Le mythe d'Ibonia est particulièrement intéressant en ce sens qu'il ne fait pas appel à Dieu pour rendre compte de l'existence, ni pour solutionner les problèmes de l'humanité. L'homme se débrouille seul, pas toujours dans les meilleures conditions, mais au moins il ne va pas chercher dans le ciel la réponse à ses problèmes existentiels. Il trouve par lui-même des solutions. Le monde est son monde et son maître est un homme, représentant sans doute de l'humanité.

Là est à mon sens la meilleure « pierre d'attente » qui prépare le terrain à une révélation du Dieu de l'Évangile. Le monde d'Ibonia n'est pas dépendant de Dieu, il est l'œuvre de l'homme. Il nous laisse libre de chercher dans d'autres directions, à la suite de Jésus.

Sa deuxième caractéristique est qu'il y règne une violence constante, l'agressivité est omniprésente et la seule solution envisagée est l'équilibre des forces, la punition des perturbateurs, éventuellement le sacrifice d'une victime émissaire ou la domination du plus fort qui assoira sa prééminence sur le monde. Présenter ainsi la réalité humaine révèle en fait son ressort originel. La situation n'est pas enjolivée, la description est même assez crue bien qu'en grande partie symbolique. Les oppositions renaissent sans cesse, pour des causes compréhensibles, mais tout aussi bien parfois du fait de la fantaisie de l'un ou de l'autre. Rien de très original peut-être, mais le tableau est loin d'être rose. Il est facile de déduire du récit que la violence est le problème principal, que les hommes font ce qu'ils peuvent pour l'atténuer et vivre malgré tout en bonne intelligence, qu'ils utilisent pour ce faire des manœuvres dont ils ont testé l'efficacité, passant par des moyens violents ou persuasifs comme la morale.

En ce sens, le mythe d'Ibonia ressemble à bien d'autres mythes de l'humanité, qui, à condition de savoir les lire, évoquent le plus souvent l'omniprésence de la violence et les méthodes pour se dégager de son emprise. Ce qui en fait l'originalité par rapport à d'autres est qu'il ne fait pas appel à une divinité pour justifier ses choix. Même son héros ressemble plus à un homme qu'à un être d'exception, il est facile d'oublier ses quelques pouvoirs exceptionnels pour se reconnaître en lui. La violence ne vient pas de Dieu, il n'est pas question de punition venant d'en haut, de châtement divin pour les manquements à la morale, de provocations. L'homme est seul.

Dieu ne semble en aucune façon être partie prenante de ce qui se passe, et il ne justifie pas davantage la violence qui se déchaîne entre les hommes. Ni les violences d'Ibonia, ni les répliques violentes qu'elles provoquent n'ont pour justification la religion. Il ne s'agit pas de venger l'honneur d'une quelconque divinité ou d'obéir à ses ordres. Les hommes sont assez grands pour trouver en eux et entre eux des raisons pour se faire la guerre et s'entretuer, bien que, dans le récit, on parle plus de vaincus que de morts.

Il n'y a pas que dans le mythe que nous avons rencontré les efforts des hommes pour apaiser la violence. Tout au long de notre recherche, nous avons été témoins de diverses tentatives, toutes plus ou moins couronnées de succès sans être pleinement satisfaisantes. La violence renaît toujours, elle ne disparaît jamais totalement malgré les efforts des sociétés pour l'éliminer, laissant un goût amer dans la bouche.

Il devient plus facile alors de parler de Dieu s'il n'est pas empêtré dans nos besoins et dans nos culpabilités, s'il n'est pas dépendant de nos manques, s'il n'est pas le complice de nos tentatives avortées. Le message de la révélation chrétienne nous touchera d'autant plus s'il n'est pas là pour justifier nos modes d'organisation sociale, s'il ne sert pas à maintenir les pouvoirs en place ou à donner des solutions toutes faites, mais s'il critique radicalement ce que nous mettons en place pour supporter nos violences internes et externes.

Jésus et la violence

Notre mythe, en mettant l'accent aussi fortement sur la violence, nous invite à nous poser la question de sa trop grande suprématie. N'y a-t-il pas d'autres moyens de vivre entre nous que d'être en constante opposition les uns avec les autres et en se contentant de trêves temporaires ? L'amour doit-il se limiter à la relation entre un homme et une femme ? Jésus, dans les évangiles, pose la même question. Dans l'une et l'autre tradition le diagnostic est le même : la violence est le principal problème de l'humanité. La société existe pour équilibrer les forces et par l'usage de la violence légale elle crée un espace où les hommes parviennent à vivre sans trop se déchirer. Par la loi, par les structures sociales elle sort les hommes de leur sauvagerie initiale pour en faire des êtres sociaux, des hommes tout simplement. Mais est-ce suffisant ? Qui se contentera de cet équilibre précaire ?

Cette manière de faire ne sert qu'à pallier les manques, elle contrôle la violence sans la supprimer complètement. Jésus voudrait aller plus loin en la condamnant radicalement, en la déclarant inacceptable et en annonçant le Royaume de l'amour. Ce ne sont ni la loi ni les sacrifices qui pourront venir à bout de cette plaie qui pourrit l'homme depuis les origines, mais l'amour, un amour qui refusera d'entrer dans des relations de domination et d'opposition. Dieu lui-même, dans les évangiles, refuse d'affirmer sa suprématie, il n'est ni vengeur, ni punisseur. Nous avons vu que quand il s'essaie aux solutions radicales avec le déluge, il reconnaît que c'était une erreur. Alors il préfère assumer la situation de celui qui est tellement discret qu'on en vient à l'oublier, il s'impose tellement peu que l'on peut refuser son existence sans être démenti par les événements.

La vie de Jésus est bâtie sur le même type. Il prétend tranquillement dépasser la loi, être au delà des sacrifices, du Temple lui-même. Il n'entre dans aucune relation de pouvoir, ignore les hiérarchies sociales comme les exclusions basées sur les différences de religion, de pays, de statut social, sur les préjugés, la santé ou sur les transgressions publiques. Il accueille les prostituées, les collaborateurs, les Romains, les hérétiques, les lépreux et même les pharisiens et les docteurs de la loi quand ils acceptent de mettre en question leurs certitudes. Par son attitude il dénonce une société qui, parce qu'elle est basée sur la violence et les relations de pouvoir, exacerbe les conflits au lieu de les apaiser. Il propose d'en sortir par l'amour, le refus de la vengeance, le respect du différent. Il propose que ce soit sur l'amour seul que l'on juge les personnes et non sur leurs écarts par rapport à la loi.

La foi est une adhésion à sa personne, c'est-à-dire un engagement à suivre le message qu'il nous propose et d'y conformer notre vie. Elle n'est pas l'adhésion à un corpus de réglementations, à des interdits et à des obligations rituelles, mais la réorientation complète de son existence. Nous sommes très loin des religions traditionnelles avec leurs stratégies et les structures qu'elles mettent en place pour encadrer leurs adeptes.

Le plus difficile est sans doute de quitter une attitude défensive. Les agressions sont si nombreuses que l'on pense d'abord à se protéger, à constituer une carapace autour de soi et à gagner suffisamment de pouvoir ou de force pour se mettre à l'abri. Se conformer au message de Jésus nous laisse au contraire dangereusement vulnérables face aux attaques extérieures. On aurait pu croire cette voie promise à une disparition rapide et pourtant elle a marqué le monde.

De la séduction à la haine

Loin de laisser indifférents les hommes de son temps, les paroles de Jésus ont cristallisé sur lui la violence d'un grand nombre et l'ont mise en lumière. S'il avait été aussi insignifiant qu'on le dit, « le doux Galiléen » comme l'appelle Nietzsche, serait passé complètement inaperçu, emporté par le flot de haine qu'il avait lui-même provoqué. On pourrait le croire sans consistance et c'est bien de cette manière qu'il est jugé par beaucoup, un brave utopiste qui n'a dit que des niaiseries. Or son message, du fait de sa douceur même, touche au fondement de la société et le remet en cause. Loin de paraître inconséquent aux yeux des pouvoirs en place et de ceux qui avaient une parcelle d'autorité, politique, religieuse ou morale, sa prédication a provoqué une montée progressive de la violence à son égard.

La plupart ont d'abord été séduits. Qui ne serait pas d'accord avec l'affirmation que l'amour est meilleur que la guerre et le pardon supérieur à la vengeance ? Mais les conséquences concrètes d'une telle démarche ont fini par apparaître clairement aux yeux de tous, de tous ceux au moins qui avaient quelque chose à perdre dans l'aventure. Il n'est pas simple d'abandonner ses sécurités matérielles, comme ses certitudes morales. Ce n'est pas uniquement le caractère utopique du message qui a choqué, l'utopie si elle reste au niveau de la rêverie ne gêne personne. Chacun, par contre, s'est senti remis en question au plus profond

des ressorts de son existence. Il s'en est suivi d'abord une crispation et puis un déchaînement général.

Comme vis-à-vis d'Ibonia, tout le monde s'est ligué pour le mettre à mort sauf que dans le cas de celui-ci, on pouvait évoquer une responsabilité de sa part dans la vengeance qui s'est abattue sur lui. De plus, lui n'a pas été tué. Dans le cas de Jésus, au contraire, c'est son innocence absolue et la pertinence de ses accusations qui provoquent la violence. Il était impossible de supporter plus longtemps cette dénonciation paisible de ce qui fait les raisons de vivre de la plupart. Sans parler des riches et des puissants, les pauvres eux mêmes ont leurs violences et des petits pouvoirs qu'ils cherchent à préserver. Il faut être abandonné de tous, ou bien tout abandonner, pour s'engager à la suite de Jésus le cœur léger. Malgré cette difficulté, le message de Jésus a eu un impact extraordinaire et il continue à bousculer les hommes de bonne volonté qui se heurtent à ces paroles.

Précisons les choses. Le fait de prêcher l'amour n'a rien de bien original. On retrouve ce commandement dans la plupart des religions, de même que l'attention prioritaire aux petits et aux pauvres. Jamais personne n'a été crucifié parce qu'il a parlé d'amour. C'est même le refrain de tous les bien-pensants, comme Comte-Sponville, qui prônent les petites vertus, qui répètent à l'envie qu'il faut s'aimer les uns les autres, qu'il faut être poli et honnête en respectant son prochain. Le refrain en devient anodin et c'est pour cette raison que beaucoup de gens minimisent aussi le caractère incisif de la parole de Jésus. Ce serait celle d'un mou, incapable de réagir, tout juste prêt à tendre la deuxième joue quand on l'a frappé sur la première. On prétend avoir fait mieux depuis et il semble plus efficace de parler de « respect » plutôt que d'amour, mot devenu trop mièvre parce qu'il appelle à la fusion alors que le respect permet de prendre en compte les différences. Cette première critique de Jésus cherche à minimiser son message en le banalisant.

Nous assistons, aujourd'hui particulièrement, à une deuxième forme de critique qui va en sens inverse. La religion chrétienne, comme toutes les religions, conduirait à la violence. On entend couramment exprimée l'idée que la religion est la cause des guerres, des exclusions, des ségrégations et des oppositions au sein même des familles. Le terrorisme viendrait de l'Islam et la guerre en Irak serait la réponse violente des chrétiens face à la violence islamique. Les conflits sont le plus souvent réduits à des guerres de religions et toutes les guerres sont causées, dit-on communément, par les intransigeances religieuses et ce depuis toujours.

Le propos est présenté comme tellement évident qu'il semble même incongru d'essayer de prétendre le contraire. Inutile d'objecter qu'il s'agit en fait d'intégrismes et que les religions ne correspondent pas à la description précédente, la réponse est qu'elle est effectivement inscrite dans le phénomène et que l'intégrisme se contente de mettre une lumière crue sur le fond de la démarche religieuse toujours basée sur la certitude d'être dans le vrai et d'être seul dans ce cas, ce qui entraîne l'intolérance et l'exclusion violente. Impossible de sortir de ce cercle fatal.

Jésus doux et violent

La double accusation de la religion est prodigieusement intéressante, surtout pour ceux qui se préoccupent de son caractère contradictoire. Nous nous contenterons ici de regarder, à sa lumière, le seul christianisme et même, particulièrement, la personne de Jésus qui, elle aussi, est attaquée. Jésus est décrit soit comme un personnage falot, soit au contraire comme un être particulièrement violent¹². Qu'il soit interprété de l'une ou de l'autre façon est sans aucun doute le signe qu'il est effectivement, d'une certaine manière et indissociablement, doux et violent.

¹² On peut ne pas lire à ce sujet le *Traité d'athéologie* de Michel Onfray, chez Grasset.

Prêcher la non-violence à des gentils est sans danger, ils acceptent aussitôt le discours et prétendent s'y conformer. Jésus ne s'est pas contenté de cette démarche consensuelle. Il a en même temps dévoilé la violence omniprésente, y compris chez ceux qui se prétendent justes. C'est là qu'ont commencé ses ennuis. Au lieu de renforcer les pharisiens dans leurs croyances en leur perfection, il a débusqué chez eux, l'hypocrisie, les incohérences, l'intolérance. Il a démontré aux docteurs de la loi que leur respect n'était que de façade. Certes, ni les uns ni les autres ne faisaient partie des pires de ses contemporains. Ils étaient sans doute dans une bonne moyenne, mais c'est justement ces personnages qu'il faut se garder d'attaquer parce que leurs foudres sont, plus que d'autres, redoutables. Ils sont particulièrement chatouilleux sur le plan de leur respectabilité, puisque c'est sur elle qu'ils ont fondé leur apparence.

Condamner la violence chez les violents et vanter les mérites des hommes justes ne pose pas de problèmes. Appeler les justes à entrer en lutte contre ceux qui sont à l'origine des exactions, conforte les premiers dans leur bonne conscience et les autres dans leur volonté de défendre leurs avantages conquis par la force. Il n'en est pas de même quand on commence à proclamer que la violence est universelle et que tout le monde est touché. Si plus personne ne se sent à l'abri, si chacun se retrouve attaqué dans son intimité par la dénonciation unanime, la réaction est violente, surtout de la part de ceux qui se croyaient à l'abri et elle est globale. Plus personne ne peut se réfugier dans sa bonne conscience et prétendre être préservé de la réprobation universelle.

Or chaque religion, chaque morale, produit systématiquement un nombre important de personnes qui se prétendent au dessus du lot, qui sont prêtes à dénoncer ou à donner des conseils au reste du monde, mais pas à se sentir incluses dans la dénonciation. Jésus, quand il révèle le mal et le péché, ne laisse personne à l'abri de ses flèches. Même les purs, les saints sont visés, alors que ce sont eux qui se présentent comme les gardiens de la morale et de l'orthodoxie. Logiquement, ce sont ceux qui sont étiquetés par avance pécheurs, voleurs, mauvais, traîtres qui acceptent le plus facilement le diagnostic. Les autres se rebellent parce qu'ils sont attaqués dans ce qui fait leur suprématie : leur pureté, leur honnêteté, leur distinction du reste de l'humanité. Les petits sont conscients de leur faiblesse et de leur dépendance, alors que les forts sont persuadés gagner leur supériorité de haute lutte, grâce à leur vertu. Un meurtrier acceptera plus facilement de se faire traiter d'assassin qu'un président qui commet ses méfaits au nom de la civilisation et de sa religion.

Jésus n'est pas violent, mais en dénonçant la violence et en la révélant chez tout le monde, en particulier chez ceux qui s'en prétendent les plus éloignés, il fait monter contre lui une réprobation universelle. Ce faisant en effet, il n'entre pas dans un clan contre un autre, dans une Eglise contre une autre, ce qui lui ferait prendre part à un rapport de forces. Parce que ce qu'il dénonce est l'affaire de tous, il ne peut regrouper autour de lui des partisans qui partiraient en guerre contre les autres. Ceux qui le suivent sont, comme lui, en dehors des coteries et sont incapables de faire partie d'un groupe de pression tant ils sont insignifiants aux yeux du monde.

Jésus s'est trouvé pris dans une alternative risquée : soit il entraînait un mouvement général et son message avait une chance d'aboutir, soit il regroupait contre lui de plus en plus d'adversaires, ceux et ils étaient les plus nombreux qui s'estimaient injustement remis en cause par ses propos. Il s'est révélé assez rapidement que le conflit ne pourrait se régler que par l'élimination du perturbateur et Jésus lui-même l'a compris rapidement.

Ce n'est pas pour ses paroles d'amour que Jésus a été crucifié, mais parce qu'elles étaient le contrepoint d'une dénonciation globale de toute violence, qui n'a pas été supportée par les gens de son temps, en particulier par les personnes en place, gardiens des traditions et de la religion. L'extraordinaire est que son message ne soit pas mort avec lui. Le grain qu'il a semé a porté du fruit malgré l'échec complet, en apparence, de son entreprise. Personnellement, il

est ressuscité et, de plus, il s'est trouvé une équipe pour continuer à porter son message au risque de leur propre vie.

D'étranges porte-parole

Le plus étrange peut-être, dans ce succès, vient de ce qu'il est tentant de penser que les Eglises qui se réclament de lui l'ont largement trahi. Pourtant, c'est à travers elles que ses paroles ont fructifié. Si l'on compare le fonctionnement des communautés chrétiennes, sauf la première et encore, et la manière dont Jésus a vécu, il est clair que le décalage est grand, au point que certains parlent de grave déviance. Tel quel, le message initial reste difficilement soutenable et les Chrétiens se sont sentis obligés de l'appivoiser de bien des manières, incapables qu'ils étaient de le vivre dans sa pureté. Il garde pourtant, curieusement, une grande partie de son acuité et de sa force dénonciatrice.

Si Jésus a remis en question les institutions religieuses de son temps, les Eglises ont récupéré ce qu'il disait en le rendant compatible avec certaines formes habituelles de la religion : culte, sacrifices, dogme, hiérarchie... Elles ont reconstitué des chapelles et on remis en valeur la lutte des bons contre les méchants, des justes contre les pêcheurs, des détenteurs de la vraie foi contre les hérétiques. Les pharisiens et les docteurs de la loi sont de retour, toujours prêts à combattre les déviances, à nouveau persuadés de leur bon droit et de la rectitude de leurs comportements et de leurs doctrines. Il faut encore passer par eux pour être sauvés et par leurs pratiques culturelles pour être justifiés.

Le scandale est que la mort du Christ ait été reprise dans une perspective sacrificielle. Voilà Jésus présenté comme la victime émissaire sur le dos de laquelle on a placé le péché du monde. En le sacrifiant, on se serait libéré du poids de nos fautes, comme avec les boucs de jadis, comme dans les sacrifices des religions. Encore pire, la mort du Christ était, soi-disant le prix exigé par Dieu pour nous pardonner. Par sa mort, Jésus aurait racheté à Dieu la dette que nous avons contractée depuis la faute d'Adam, il aurait apaisé son courroux en offrant sa vie en échange de sa clémence. On frémit devant de telles aberrations, devant la présentation d'un père, réputé tout amour, qui aurait envoyé son fils à la mort avant de pardonner aux pauvres hommes que nous sommes leurs tristes vilénies.

Jésus avait pourtant fait son possible pour nous permettre de sortir des perspectives des religions traditionnelles, de leurs méthodes d'explication du monde et de maîtrise de la violence. Il voulait que nous passions à tout autre chose, à son message d'amour. La rupture n'a pas été radicale et le christianisme a gardé beaucoup de scories des étapes précédentes, dont nous avons bien du mal à nous défaire.

Est-ce qu'il pouvait en être autrement ? Là est toute la question. Il semble évident que le mouvement lancé par Jésus devait se structurer pour se pérenniser. Difficile de vivre, sur le long terme, comme les oiseaux du ciel et les lis des champs. Ceux qui s'y sont essayés ont vite déchanté. Les Eglises se sont gravement compromises et pourtant, c'est quand même grâce au christianisme que la Bonne Nouvelle, comme une épée tranchante, continue à être proclamée dans des églises que l'on peut estimer refermées sur elles-mêmes certes, mais qui témoignent réellement de la radicalité d'une parole qui les dépasse. Le message de Jésus tranche encore dans les bonnes consciences et les hypocrisies, y compris parmi les membres des Eglises, même s'il a de la difficulté parfois à se frayer un passage à travers les cantiques et les sermons.

Il est vrai qu'il a perdu de sa force. La souveraine liberté du Christ face aux institutions en place n'a pas été imitée jusqu'au bout et on assiste à bien des compromissions. Comme toujours quand on a des pouvoirs à défendre, la politique a fait son entrée dans les sphères chrétiennes et, avec elle, les arrangements avec les puissants. Pourtant, la parole de Jésus reste vivante et sa pertinence met en cause jusqu'aux Eglises établies. Elle résiste encore à la domestication, ce qui tient de l'exploit.

Jésus toujours en danger de banalisation ou de diabolisation

Les tenants du pouvoir et du savoir ont, de leur côté, tenté d'énucléer la parole de Jésus pour se préserver eux aussi. Ils l'ont présentée en gardant uniquement le message d'amour qui, s'il n'est plus en rapport avec son noyau : la dénonciation de la violence générale, paraît bien terne et naïve face à la complexité de la situation du monde et des moyens à utiliser pour y mettre bon ordre. Il est facile, une fois cette opération réalisée, de ridiculiser la parole évangélique en mettant en lumière son inefficacité et en appelant au sérieux et au réalisme. La conception courante est qu'il n'est possible d'être efficace qu'en prenant parti dans un rapport de force, en étant donc violent soi-même, ce qui justement est refusé par Jésus. En retour son message apparaît tristement insignifiant.

Il est curieux de constater combien Jésus est peu étudié pour lui-même par les soi-disant penseurs à la mode. Le sage le plus obscur du fin fond de l'Asie, les pratiques rituelles de la moindre peuplade du centre de l'Amazonie ou de l'Afrique ont plus d'intérêt, à leurs yeux que l'Évangile. Il faut dire qu'il est présumé connu, chacun le lit ou le relit avec dans la tête tous les a priori accumulés au fil des siècles, les préjugés scientistes, les simplismes des Lumières, la masse sans fin des interprétations des Églises qui obscurcissent au moins autant qu'elles éclairent. On ne l'aborde plus dans sa simplicité, dans sa jeunesse, dans sa vigueur primitive.

Certains philosophes, par bonheur, allant à l'encontre de la mode, se mettent à lire simplement les Écritures et à en parler sans se soumettre aux diktats de l'opinion ou des traditions¹³. Ils leur donnent une nouvelle jeunesse. Malheureusement, la majorité se contente de ressasser des lieux communs, et les grands saints ne font les délices que de quelques amateurs de déviances psychiques.

L'autre tendance de ces mêmes personnages est de renforcer l'opinion, que nous avons signalée, selon laquelle les religions seraient la cause de la violence. Ils cherchent ainsi à se dédouaner à tout prix des attaques qui se retourneraient facilement contre eux. Le renversement est curieux dans la mesure où nous venons de voir qu'au contraire Jésus n'avait pas cessé de la dénoncer. Mais cette critique est trop dangereuse pour les puissants qui s'appuient justement sur cette violence pour asseoir leur autorité. Il est pratique alors d'en rejeter la responsabilité sur une cause extérieure pour échapper à l'accusation, et c'est d'autant plus facile quand les religions entrent dans le jeu.

Ceci dit, rejeter toute la faute sur les religions est faire preuve d'un curieux manque d'analyse politique économique et sociale. C'est aussi accorder du crédit à une efficacité de la religion que seuls partagent les intégristes les plus convaincus et quelques anticléricaux fanatiques. Les intégrismes virulents ont certes une efficacité dans la mesure où ils illustrent et accompagnent une violence préexistante. Pourtant, sans cette dernière, leurs discours sonneraient creux et ne trouveraient aucun écho. Mais parce qu'elle est présente, et de plus en plus dans notre monde, les intérêts de ceux qui veulent garder leurs pouvoirs d'un autre temps, les ressentiments qui se sont accumulés du fait des injustices et des vexations, les rêves en péril d'une suprématie universelle et bien d'autres formes de violence, trouvent en eux une voie royale pour s'exprimer et s'exacerber. Mais il ne faudrait pas confondre les causes effectives de la violence et les formes d'expression qu'elle utilise pour se manifester.

Où est la racine du mal ?

Alors la critique hésite entre deux tendances. Selon les uns, les gens qui savent, en parlant trop du mal, la religion culpabilise les hommes qui, comme tout le monde le sait, sont

¹³ Michel Serres est un de ceux-la et ses lectures, d'une grande liberté, sur la Trinité, sur la virginité de la Vierge, sur st Paul, sur la faiblesse de Dieu, sur Jésus sont des bouffées d'air pur.

naturellement bons ! Il faudrait au contraire ne leur parler que d'amour pour qu'ils s'engagent naturellement sur la voie de la concorde et de l'acceptation de la différence. Cette manière de s'accrocher à une illusion est caractéristique du refus de voir l'importance fondamentale du mal dans nos sociétés. Il serait non la donnée de base, mais une suite de dérapages qui, pour des causes diverses et variées déséquilibrent la société. Alors on traite, un peu au hasard, tel ou tel aspect particulier en négligeant la racine du phénomène. On s'en prend aux étrangers, aux riches, aux pauvres, aux religions, aux superstitions, à la corruption..., toujours sur le modèle de la victime émissaire, comme s'il s'agissait de phénomènes isolés que l'on peut traiter séparément. On en reste à des démarches sacrificielles alors qu'il faudrait changer radicalement notre manière de nous comporter face au mal.

Ceci dit, les Eglises, au moins la mienne, n'aident pas à faire la clarté. Elles dénoncent des péchés et non le mal. Elles s'en prennent aux dérives qui sont à leur portée, souvent individuelles, autour de la famille, de la sexualité, du respect du bien d'autrui..., elles filtrent le moucheron et avalent le chameau que sont les injustices fondamentales qui déchirent les populations, provoquent les misères et les famines, amènent des tueries et des vengeances sans fin. Aucun pays n'y échappe mais on jette dessus un voile pudique, préférant focaliser son regard sur des problèmes annexes. On tolère des guerres qui font des milliers de morts sans s'en prendre aux vrais responsables, que ce soit des personnes ou des structures.

Par contre on se lance dans de grands discours sur l'Islam. On parle de tolérance alors que des populations entières sont dans la misère à cause des guerres entretenues par les grandes puissances qui y trouvent leur intérêt. Il faudrait renoncer à la vérité, abandonner l'espérance, le désir de changer le monde et les autres. On nous invite à accepter l'inéluctable et les conséquences de la mondialisation de l'économie. Bref des discours qui arrangent surtout ceux qui ont peur de se faire prendre leur place. Il me semble même qu'il a été donné plus d'importance aux victimes du tsunami dans les médias parce que la catastrophe avait des causes essentiellement naturelles. Pour les autres catastrophes, on garde un silence pudique sur les vrais responsables, tout en dissertant doctement sur le préservatif.

Dieu a-t-il besoin d'être défendu ?

J'ai remarqué combien les adversaires les plus virulents du christianisme étaient décontenancés quand on leur donnait raison sur l'essentiel de leurs critiques : les dérives de l'Eglise et les conceptions de Dieu par trop anthropomorphiques. J'ai même été traité de manipulateur, lors d'une émission de radio, parce que je reconnaissais nos limites dans la compréhension de Dieu. Les athées militants préfèrent les croyants qui ne réfléchissent pas trop, ils sont plus conformes à leurs attaques.

On nous reproche souvent d'être sûrs de nous et de la vérité que nous possédons, alors que nous sommes sans cesse bousculés dans notre foi. Devant la montée de la violence, les guerres qui se multiplient alors que l'on a rêvé un temps que l'on allait vers la paix universelle, il y a de quoi être décontenancé. On a beau comprendre et expliquer intellectuellement le silence de Dieu, il est des moments où nous l'aimerions plus intervenant, plus explicitement en faveur des pacifistes. La tentation nous touche de rejoindre la conclusion des athées qui disent que, si Dieu n'intervient pas, c'est tout simplement parce qu'il n'existe pas. Quand nous sommes affrontés à la mort, à la maladie, à la misère, aux injustices, il nous arrive de penser que si tout cela est la condition de la liberté, Dieu aurait pu nous créer un peu moins libres et un peu plus heureux. Nous avons souvent beaucoup de mal à vivre une foi tranquille, libérée des remises en cause permanentes.

Je veux bien croire que notre Dieu est conforme à la raison, mais elle doit dépasser de beaucoup la nôtre pour que nous nous perdions aussi rapidement dans la rigueur de ses raisonnements. Au fur et à mesure que nous avançons dans la foi, nous perdons nos certitudes

et les dogmes sensés nous donner des assurances se perdent dans la nuit obscure et nous avec eux.

Il ne s'agit pas de tactique mais d'un réel désarroi qui nous pousse souvent à prendre la main qui nous est tendue et à poursuivre dans le noir sans vraiment savoir où nous allons ni même si le chemin mène quelque part. Je trouve souvent certains athées bien davantage remplis de certitudes que nous.

Ceci dit, je reconnais que le temps des certitudes risque de revenir. Des croyants font des dogmes des évidences rationnelles, alors qu'ils ne sont que des entrées certifiées dans des mystères insondables par eux-mêmes. J'entends des définitions d'une précision hallucinante d'un Dieu que je croyais le « Tout Autre », même après les révélations de Jésus-Christ. Les Eglises se mettent de temps en temps à légiférer sur tout et n'importe quoi, même quand cela n'a rien à voir avec le message évangélique. Même si nous sommes encore loin des certitudes islamistes, cette assurance est préoccupante.

Les Eglises étaient revenues à un peu de modestie devant la désaffection de leurs fidèles. Elles s'étaient mises à l'écoute des hommes et de leurs attentes, davantage soucieuses de service que de domination, il leur arrivait même de demander pardon devant leurs erreurs passées. Il semble que la perspective du retour du religieux leur donne une assurance nouvelle et qu'elles soient à nouveau tentées de s'ériger en donneuses de leçons, à Madagascar en particulier où elles n'ont jamais perdu leur aura et où elles ont à résister aux tentatives de récupération.

Certes il n'est pas souhaitable de mettre son drapeau dans sa poche, à condition toutefois de ne pas tout soutenir sans discernement. Je ne suis pas sûr, en particulier, qu'il faille tenir absolument à la continuité entre les religions traditionnelles et la foi proposée par Jésus. Beaucoup de pratiques anciennes ne sont pas compatibles avec l'adhésion à un Dieu d'amour : des formes de prière, des sacrifices, des manières de renoncer à la vie quand ils prennent l'apparence d'un donnant/donnant, comme si le Père voulait que nous nous abaissions avant qu'il nous accorde son pardon et sa grâce, alors que, comme le père du fils prodigue, il attend simplement que nous nous retournions vers lui.

Pourquoi défendre l'idée d'un Dieu qui punit les méchants et récompense les bons, alors que c'est tellement à l'opposé de ce que nous observons ? Une telle superstition fait plus d'incroyants que de fidèles et, malgré notre faiblesse, nous n'avons pas besoin de la crainte du châtement pour aimer ni même pour respecter les commandements. Le véritable amour ignore la crainte, et de simples raisonnements humains devraient nous suffire.

Maintenant, il faut bien reconnaître que nous sommes des hommes et que les Eglises sont des institutions humaines. Il est impossible de passer à travers toutes les dérives et il vaut mieux accepter quelques incohérences si l'essentiel est sauvegardé. Par contre, il n'est pas souhaitable de défendre bec et ongles ce qui n'est que l'expression désolante de nos faiblesses. De même, des formes de cultes sont indispensables pour exprimer et réaliser la communion des chrétiens, comme pour nous aider à nous tourner vers Dieu, mais il serait souhaitable d'en exclure toute trace des vieilles superstitions et des pratiques magiques.

Quant à notre arrogance dans la possession de la vérité, elle est difficile à tenir. Comment un croyant pourrait-il être certain de ce qu'il dit de Dieu ? Nous sommes condamnés à des approches tâtonnantes, avec Jésus comme seul guide dans nos nuits.

Sortir de ces approximations qui font croire à une assurance que nous sommes loin de posséder n'est pas seulement une nécessité théologique, elle est également une manière de sortir des rapports d'agressivité dans lesquels nous risquons de nous enfermer en répondant aux attaques. Nous n'avons rien à défendre sinon un message d'amour transmis par un Messie crucifié, rien à gagner sinon la satisfaction qui pourrait être la nôtre si ce message trouvait un écho grandissant chez les hommes de notre temps. Ce n'est donc pas le moment d'entrer en guerre contre qui que ce soit. Même devant la calomnie, il devrait suffire de faire la preuve

que nous sommes ailleurs que là où nous sommes attaqués. Les agresseurs se lassent quand ils frappent dans le vide, arrêtons de défendre l'indéfendable.

À Madagascar et ailleurs

Pourtant, la radicalité des paroles de Jésus continue à séduire, même si persiste la question de découvrir les chemins à emprunter pour lui donner une pertinence réelle aujourd'hui. Où trouver les hommes de bonne volonté qui vont accepter de sortir du système, surtout s'il n'est plus question de les rassembler en un groupe de pression ? Comment lâcher prise ?

Comment faire entrer cette perspective de Jésus dans la mentalité des Malgaches, si du moins on veut les inviter à entrer à leur façon dans les perspectives ouvertes par Jésus ?

Sûrement en premier lieu en n'ayant pas peur de mettre en lumière la violence omniprésente, tant au niveau de la culture qu'à celui de la réalité quotidienne. Il ne sert à rien de prétendre que les Malgaches sont gentils, qu'ils sont à l'abri de toute haine et de toute agressivité. Aucun pays au monde ne correspond à cette définition au point de considérer inutiles les paroles de Jésus. Mais j'ai parfois l'impression, à les entendre, que les Malgaches ont déjà tout ce qu'il faut et qu'ils n'ont nul besoin d'être sauvés. Sans doute faut-il qu'ils acceptent de reconnaître leurs limites et la responsabilité qui leur en incombe avant toute autre tentative de partage.

Le mythe qui nous a servi de référence est une aide précieuse dans cette entreprise. Il ne condamne pas la violence, mais il la met en lumière, il en montre l'omniprésence, ce qui est un premier pas. La lecture de l'Évangile et ses invitations à changer de vie trouvent alors un contexte satisfaisant. Il devient plus difficile de rejeter, comme le font les pharisiens de tous les temps, la responsabilité des dysfonctionnements sociaux et internes sur les autres, sur des méchants qui déstabilisent notre beau pays.

L'entreprise n'est pas simple. Nous l'avons vu, les victimes émissaires sont toujours présentes et les sociétés ne trouvent rien de mieux que d'en inventer régulièrement de nouvelles pour porter le fardeau de la responsabilité des maux qui nous frappent. Il faudrait sortir de cette logique pour que chacun reconnaisse sa responsabilité personnelle, pour que chaque collectif remette en cause ses modes de fonctionnement afin d'éliminer le mal à la racine.

En fait, ce pourrait être simple : la violence ne vit que grâce à la participation de chacun. Il suffirait de la refuser comme référence de base pour qu'elle disparaisse pour celui qui dit non. Le problème est que celui qui sort du système, s'il ne participe pas au développement de la violence, y reste affronté et d'autant plus fortement que ses comportements tranchent avec ceux de son entourage. Il devient la cible privilégiée, parce que justement il se comporte différemment. Il n'est pas possible de se retirer simplement et sans risque.

C'est bien d'ailleurs ce qui s'est passé avec Jésus qui est devenu une victime toute désignée parce que justement il sortait du cadre.

Il faut donc, en même temps, créer une dynamique de l'amour qui emporte l'adhésion du plus grand monde, ce qui est loin d'être gagné. On pourrait penser que l'horreur de la violence ferait réfléchir les gens, mais il semble qu'au contraire la période actuelle voit de plus en plus de guerres et de déchirements et qu'il y a une sorte de fascination devant le sang qui s'étale à la une. Peut-être va-t-on malgré tout parvenir à un seuil où l'intolérable n'est plus toléré, mais où la violence est chez les autres, et elle nous touche peu, ou bien ceux qui y sont mêlés ne sont plus en capacité de réfléchir parce qu'ils sont submergés par la haine qui leur a été transmise.

La violence de la guerre froide, la menace nucléaire provoquaient une inquiétude sourde, tout en restant à l'état de menace. On prétendait qu'elle bloquait les déchaînements réels. L'oppression qui régnait dans les pays de l'Est était surtout idéologique, et il s'agissait plutôt d'entraves à la liberté, malgré les morts et les déportations. Elle était circonscrite.

Depuis la disparition des deux blocs, la guerre se dissémine partout. On n'a plus peur de sortir les armes, de massacrer, de bombarder, d'envahir, de s'attaquer à des populations civiles. Les conflits qui semblaient, il y a quelques années encore, réservés à quelques peuplades sous-développées sont désormais le fait de tous, y compris et surtout des grandes puissances. La peur de l'escalade des vengeances ne fait plus reculer grand monde. Les États-Unis, d'abord adeptes du zéro mort de leur côté, tolèrent maintenant que des soldats de leur camp soient tués en grand nombre et continuent leurs guerres, imperturbablement.

La vie ne compte plus ou si peu. Les injustices s'affichent au grand jour, la priorité donnée à l'argent ne fait plus de mystère, des personnes, des peuples sont purement et simplement abandonnés, sacrifiés. Il s'agit bien d'un sacrifice. On retombe dans la mentalité de ceux qui pensaient qu'il fallait qu'un certain nombre de victimes soient offertes pour le bien de tous. Sauf qu'aujourd'hui, le nombre des sacrifiés ne cesse d'augmenter, sans que l'efficacité de la manœuvre n'apparaisse véritablement.

Les visions apocalyptiques de Jésus semblent se confirmer. Quand la dérégulation arrive à son comble, tout devient permis, il n'y a plus de retenue. Il ne s'agit pas de quelques dérives sexuelles ou d'une mise en cause de la famille, mais d'une violence généralisée et mortelle qui ne connaît plus de limites. Je n'ai même pas l'impression de faire du catastrophisme, mais de décrire la froide réalité, à moins qu'il faille que j'arrête de lire les journaux, d'écouter la radio et de regarder la télévision où il n'est plus question que de mort.

La morale, la foi, l'espérance, la fraternité semblent réservées à l'usage individuel, et encore, pour quelques individus uniquement. Les pouvoirs en place, y compris religieux, ne semblent les prêcher que pour nous tenir plus facilement sous leur férule d'acier. Y a-t-il, même encore, de vrais pouvoirs ? Tout le monde n'est-il pas pris dans une inconscience généralisée, dans l'acceptation d'un destin aveugle et incontrôlable ? N'est-on pas en train de revenir à la vie sauvage ? En pire !

Peut-être que le message de Jésus pourrait alors retrouver une nouvelle pertinence. Déjà, de son temps, il avait tenté de nous alerter sur ce qui se passait, il avait montré le danger de la violence. Mais le sens de ses paroles n'était sans doute pas clairement perçu. D'un côté il était contre une loi basée sur l'équilibre de la violence, de l'autre il nous prêchait l'amour. Mais il est parfaitement clair aujourd'hui qu'il est vain de croire pouvoir supprimer la première sans vivre en s'aimant. En supprimant les lois, les cultures, la balance entre les forces, on déchaîne la violence qui était contenue par elles. Le résultat est pire que le mal, et c'est sans doute pour cela que les Églises ont fait marche arrière. Au lieu de poursuivre dans la direction de Jésus qui voulait que la loi soit dépassée, elles se crispent à nouveau. Elles recherchent à leur tour les sécurités et les certitudes et reviennent aux méthodes de contrôle en abandonnant l'audace de Jésus. Y a-t-il une autre solution ?

D'un côté il est bon de se libérer, on ne peut pas rester indéfiniment sous le poids de structures oppressives. Personne, de fait, ne souhaite revenir en arrière, et chacun s'accorde à reconnaître qu'il s'agit d'un progrès décisif. Enfin, presque tout le monde. Il y a aussi des intégristes qui pensent que la solution est dans le retour à l'ancien temps. Je ne vois pas comment cela serait possible sur le long terme et je ne crois pas qu'ils deviennent un jour majoritaires, même si leur discours frileux trouve de plus en plus d'adeptes. Mais les conséquences sont terrifiantes si les Chrétiens ne tiennent pas compte du deuxième volet de la bonne nouvelle de Jésus. La liberté absolue, sans amour, est retour à la barbarie, c'était le discours de Hobbes. Il suffit de regarder autour pour se persuader qu'il avait raison et ce n'est sans doute qu'un début.

Alors, il serait peut-être temps de parler d'autre chose que du préservatif et du mariage entre homosexuels. Il s'agit de dénoncer la violence sous toutes ses formes, sans en tolérer aucune. Dans bien des cas elle ne nous fait même plus horreur. On s'habitue. L'essence du message de Jésus est là : toute violence est insupportable, en particulier quand elle touche des pauvres,

des innocents, des étrangers, des réprouvés... Là est la nouvelle croisade, essentiellement pacifique pour une fois. Ensuite, il reste encore à s'aimer !

Heureusement, Madagascar n'a pas encore atteint ce niveau de désagrégation et de sauvagerie. Les forces intégristes qui croient encore pouvoir stopper le mouvement et revenir à la tradition en repoussant ce qui vient de l'étranger sont encore suffisamment vivaces pour faire illusion. Je crois la partie perdue d'avance, les intérêts en présence sont trop déséquilibrés, mais la tradition ralentit encore un peu le mouvement.

Tout est-il perdu ? Je crois encore à la puissance de la parole de Jésus, surtout s'il est le Christ ; parole d'amour, de refus d'entrer dans des relations de conflits ou même de pouvoirs, amour du prochain, de l'ennemi, message de non-violence, bien loin des niaiseries débitées habituellement par les bien-pensants de tout poil. J'y crois parce que cette parole n'est pas isolée. Certes minoritaire, elle trouve des harmoniques dans la réaction de groupes religieux, dans certaines formes d'écologie, chez des philosophes qui parlent à leur façon d'amour, de respect de l'altérité, d'avenir des faibles, chez des politiques qui prennent la défense des sans voix. Tout le monde n'a pas baissé les bras.

Même Ibonia en parle : l'amour met fin au cycle de la violence. C'est pourtant simple : aussi longtemps que les protagonistes entrent dans des systèmes de conflits réciproques, les agressions se succèdent sans fin. Il n'y a jamais de victoire définitive, le succès d'un jour annonce la violence du lendemain. Jamais personne n'atteindra le niveau de puissance suffisant pour s'imposer à tous. Sa domination ne fait que provoquer le ressentiment, la haine et l'envie de la renverser. Hobbes a bien raison : même le plus faible peut se dire qu'il est capable de faire du mal au plus fort et même de le tuer. Cette voie est sans issue, et elle est la cause d'une escalade qui ne peut mener personne à la victoire finale, la seule issue est l'amour.

J'y crois parce que la violence devient vraiment insupportable, on ne va bientôt plus pouvoir pactiser avec elle sans perdre son âme consciemment. Il restera encore à la débusquer dans nos relations les plus personnelles et dans nos réactions intimes, mais c'est déjà bien si elle ne passe plus inaperçue dans ses formes globales. C'est la gloire des religions chrétiennes si, parfois malgré elles, la parole de Jésus participe fondamentalement à la révélation de cette ignominie et invite à changer de comportement.

Ensuite, il faut trouver des démarches positives qui mettent en œuvre la force de l'amour et fassent en sorte que la violence apparaisse inutile, comme une pure et simple aberration.

Pour Madagascar, puisque nous sommes partis de là, je trouve que le fihavanana pourrait se révéler une piste intéressante. Bien sûr, il aurait besoin d'un sérieux dépoussiérage. Finis les rêves de concorde à bon marché, les théories fumeuses prétendant au caractère naturel de la fraternité. Le fihavanana est à construire, il n'existe pas et n'a jamais existé.

Il faudrait aussi qu'il ne soit pas mis en place pour museler la violence, pour mettre un voile pudique sur les conflits, en laissant intactes les tensions sous-jacentes. Il ne faudrait pas davantage qu'il soit réservé à une nation particulière, rejetant la responsabilité des débordements sur les autres, obligatoirement mauvais, les étrangers en particulier, mais aussi les gens un peu bizarres, faciles à condamner parce qu'ils sont hors normes. Il est toujours facile de rejeter le mal sur les autres, mais cela ne fait que repousser à plus tard la question du règlement effectif de la violence. Elle doit trouver la solution au sein du groupe concerné et non pas à l'extérieur. Sinon elle demeure vivante.

C'est peut-être le dernier apport que Jésus nous offrira, lui qui nous invite à appeler Dieu notre Père. Il nous ouvre ainsi à la fraternité universelle, loin des ethnies, des races, des religions, des nations, nous sommes tous frères. Se dire frères, nous l'avons vu, ne conduit pas à nier les différences. Bien au contraire, c'est toujours entre les personnes les plus proches

que les conflits sont les plus aigus et les solutions les plus difficiles à trouver, parce qu'il n'est pas possible de jouer l'indifférent avec son frère.

Mon prochain est aussi mon frère, c'est à dire que je ne suis pas appelé seulement à m'en faire un ami, à me rapprocher de lui, je dois me sentir lié à lui. J'en suis responsable et mon destin est solidaire du sien. L'amour n'est pas la création d'un lien qui ne préexisterait pas comme il est d'usage de concevoir l'amitié. Selon la Bible, les hommes sont frères par nature, par création. Il nous reste encore à en faire des prochains ajoute Jésus, de telle sorte que je reconnaisse cet état de fait et que je modifie ma manière d'être en conséquence.

Accepter notre origine commune, en faire une sorte d'évidence avant toute prise de position envers l'autre est la première étape dans un changement de comportement. La mise en œuvre de ce qu'elle signifie dans le quotidien de l'existence est du domaine de l'amour et passe prioritairement par le refus de la violence. Certes, la fraternité ne va pas obligatoirement de pair avec le refus de toute agressivité, nous l'avons vu. Pourtant, elle la rend particulièrement inacceptable, comme une aberration. Je peux éprouver de la haine, jusqu'au meurtre, pour mon frère, mais je ne peux pas le refuser totalement, parce qu'il fait partie de moi, même s'il m'empêche de vivre selon mon bon plaisir, même si sa différence me heurte.

Si la Bible fait appel à la foi pour nous inviter à partager l'idée que nous sommes frères parce que fils d'un même père, Michel Serres s'emploie à développer la même idée en s'appuyant sur les sciences qui défendent aujourd'hui l'hypothèse d'une origine unique de l'humanité. Nous serions tous issus d'un même endroit, en Afrique, et nos migrations n'ont pas effacé les marques de l'unicité de nos ancêtres, notre code génétique en est une des plus frappantes. Nous sommes tous frères et donc appelés à nous respecter et même à nous aimer. La violence nous a poursuivis depuis l'origine du monde, il est temps de changer la donne.

Il faudra apprendre ensuite à nous enrichir de nos différences, mais nous n'en sommes pas encore là. Ce n'est que quand nous vivrons de l'amour, que les différences ne seront plus des incitations à la violence et à la haine. Le plus urgent est de commencer par reconnaître que nous sommes des frères.

Postlude

Le lecteur l'aura compris, il n'était pas dans mon intention de faire des Malgaches un peuple particulièrement violent, même s'il participe clairement à la violence universelle. Je reste pourtant insatisfait par l'aboutissement de notre recherche. Loin de moi l'idée de remettre en cause notre conclusion qui fait de l'amour la seule issue possible à la situation actuelle, mais cette affirmation semble tellement banale, le propos éculé à un point tel qu'on pourrait le juger inopérant.

Amours et bons sentiments

Tout le monde parle d'amour et beaucoup de films, américains en particulier, dégoulinent de bons sentiments, sans succès apparent sur les foules qui s'en repaissent partout dans le monde. Il est vrai aussi que d'autres productions, ou les mêmes, présentent des déchaînements de violences que le scénario justifie. La vengeance, qui passe régulièrement par l'élimination physique du coupable, finit par sembler tout à fait légitime, elle apparaît même dans bien des cas la seule conclusion réaliste. Le héros, le devoir accompli, après tous ses règlements de compte et une fois la planète sauvée des méchants, peut retrouver ses enfants et la femme qu'il aime, dans un monde apaisé pour un temps, jusqu'au prochain épisode. La constatation est préoccupante. Est-ce bien cela l'idéal que nous recherchons ?

Allons-nous en rester à ces discours lénifiants en nous contentant de recouvrir d'une couche d'affectivité une agressivité latente ? Il ne suffit pas, une fois les bandits éliminés, de protester de son amour pour tous les hommes, comme si le dire suffisait à changer aussi bien le cœur des personnes que les situations réelles de violence. Cette dernière est trop présente dans le quotidien pour que l'on puisse l'effacer d'un trait de plume ou au moyen de quelques coups de pistolet. Nous l'avons bien compris, l'affection, surtout si elle se prétend universelle et ne modifie pas la réalité des comportements, est une illusion que la moindre tension peut réduire à néant. Le problème est plus grave.

Les déclarations d'amour sans frontières existent le plus souvent sur le mode des premières amours qui, si elles sont sincères, n'ont pas encore traversé les épreuves de la vie en faisant par là la preuve de leur solidité. Elles nient l'omniprésence des tensions entre les hommes et prétendent passer par dessus sans avoir à les affronter. Or on ne ferme pas les yeux impunément sur la violence et le spectacle de ses déchaînements virtuels est impuissant à les exorciser.

Est-il possible de frayer un chemin à l'amour afin qu'il devienne une force véritablement efficace et qu'il change le monde par d'autres moyens que les déchaînements à la Rambo ?

St Jean

Permettez-moi, pour nous aider à résoudre cette question, de m'appuyer sur un passage de la première lettre de st Jean 2, 3-11 :

« Mes bien-aimés, voici comment nous pouvons savoir que nous connaissons Jésus-Christ : c'est en gardant ses commandements. Celui qui dit : « Je le connais », et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur : la vérité n'est pas en lui. Mais en celui qui garde fidèlement sa parole, l'amour de Dieu atteint vraiment la perfection : voilà comment nous reconnaissons que nous sommes en lui. Celui qui déclare demeurer en lui doit marcher lui-même dans la voie où lui, Jésus, a marché.

Mes bien-aimés, ce que je vous écris n'est pas un commandement nouveau, mais un commandement ancien que vous aviez dès le début. Ce commandement ancien, c'est la parole que vous avez entendue.

Et pourtant, ce commandement que je vous écris est nouveau, il l'est vraiment en Jésus et en vous, puisque les ténèbres sont en train de disparaître, et que déjà brille la vraie lumière. Celui qui déclare être dans la lumière et qui a de la haine contre son frère est encore maintenant dans les ténèbres. Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et il n'y a pour lui aucune occasion de chute. Mais celui qui a de la haine contre son frère est dans les ténèbres ; il marche dans les ténèbres sans savoir où il va, parce que les ténèbres l'ont rendu aveugle. »

Il serait tentant de ne rien rajouter à ce texte qui est fondamental et de se contenter d'inviter à le méditer. Il ne fait pas l'impasse sur la haine, il affirme au contraire que son dépassement est la condition première de toute entrée dans la foi et dans l'amour de Dieu. Je voudrais pourtant insister sur les équivalences dont il parle, qui éclairent en profondeur notre débat.

Ils sont nombreux ceux qui ont de la haine contre leur frère. Certains même ont l'audace de dire en même temps qu'ils connaissent Jésus-Christ ou qu'ils ont de l'amour pour Dieu. Or cela est fondamentalement contradictoire : la connaissance de Jésus-Christ, au sens fort biblique qui est la communion intime avec lui, va obligatoirement de pair avec l'amour du frère. Bien plus : la réciproque est vraie : celui qui vit dans l'amour est en Dieu, il vit de la vie de Dieu qu'il en ait conscience ou non.

Ce qui compte le plus, ce qui est le gage du salut n'est pas la foi puisqu'elle est parfois mensongère, mais la suite effective de Jésus-Christ, le fait de marcher dans ses pas, d'être fidèle à son commandement qui se résume dans l'amour. Il ne s'agit pas plus de l'adhésion à une Eglise, de la soumission à une autorité parlant au nom de Dieu, que d'une manière intime de se comporter qui exclut la haine. C'est réconfortant par certains aspects, puisque personne ne se trouve exclu *a priori*, mais exigeant par ailleurs tant il est difficile de prendre la suite de Jésus vu le niveau d'exigence que suppose l'imitation de sa manière de vivre.

Tout se trouve simplifié puisqu'il suffit de vivre de l'amour pour être avec Dieu, dans un avant-goût de paradis. Ce commandement n'est même pas nouveau et pourtant, il l'est du fait de l'extension qui lui est donnée. Il devient une pratique totalisante, la condition de base de toute autre pratique. Le plus extraordinaire est l'affirmation, qu'une fois toute haine effacée de son cœur, le disciple de Jésus ne peut plus tomber dans le péché, il est dans la lumière. Plus rien ne peut occasionner sa chute. Voilà la solution à la violence. Si simple qu'il nous arrive parfois de douter de son sérieux, tellement exigeante, quand on tient compte de tout ce qu'elle demande, que l'on hésite à croire possible de la réaliser.

St Jean l'affirme, pour nous réconforter et réveiller notre ardeur : « les ténèbres sont en train de disparaître » et « déjà brille la vraie lumière ». C'est comme dans un accouchement : tout va bien à partir du moment où la tête est passée.

Trop simple !

Comment croire que tout serait aussi facile à réaliser alors que nous nous débattons désespérément dans des contradictions apparemment insurmontables. Je pense, cependant, qu'un point est acquis, suite à notre parcours : il n'est pas possible d'arracher le mal. La seule solution est de se poser ailleurs par rapport à lui.

Aucune lutte contre ce fléau qui nous ronge n'est efficace, parce que c'est appliquer une violence sur la violence. Le cercle est vicieux. La méthode est inefficace même quand le combat se situe dans l'intimité de notre personne. Il est illusoire de prétendre l'extirper d'un cœur par des pratiques de mortification, en le réprimant, en l'empêchant de s'exprimer, en le contrôlant, quand il monte en nous et que nous voudrions qu'il disparaisse sans conséquences néfastes. Il est une force de mort que seules des démarches de vie peuvent contrebalancer. Ce n'est pas comme dans les mathématiques où moins par moins égale plus. La logique est autre dans la mesure où c'est un plus qui fait disparaître le moins.

La seule conséquence de la violence est de faire grandir, en nous, le ressentiment à notre égard et vis-à-vis des autres. Le plus souvent nous retournons contre nous celle qui nous

habite. Il ne sert à rien de se culpabiliser ou de regretter cette présence maléfique, de se morfondre devant notre incapacité à sortir de nos ornières. Seul un surplus d'amour est en capacité de combler ou de contrebalancer le vide des forces négatives. L'ouverture aux autres et non la surveillance accrue du moindre de nos mouvements intérieurs, nous détournera de nos pulsions de mort. C'est bien ce que semble suggérer le texte de St Jean qui nous sert de référence : le remède à la haine est l'amour. Non pas un amour affectif ou théorique, mais un amour en acte qui change effectivement la réalité de nos rapports avec nos frères.

Si les grandes déclarations ne suffisent plus, aimer devient moins aisé qu'il ne paraissait au début. Les discours justificatifs ne sont plus acceptés quand la question est : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » et que l'échappatoire de Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère ? » n'est plus de mise. Les avancées ne sont pas à envisager dans la ligne d'une violence tournée vers l'intérieur, elle risque surtout de nous aigrir, mais dans un changement d'attitude, reconnu valide seulement lorsqu'il devient possible d'en constater les retombées concrètes.

Il en est de même quand nous quittons notre intériorité pour entrer dans des relations de groupe. Les rapports de force ne sont pas efficaces parce qu'ils nous font inmanquablement entrer dans des oppositions sans fin. Il est vain de chercher une solution en pensant accentuer, par notre présence, le poids d'un groupe en lutte contre un autre. Cela ne signifie pas qu'il faudrait se contenter d'un splendide isolement. Tous les groupes ne sont pas dans des relations d'oppositions violentes et certains cherchent effectivement à apporter des réponses d'amour à des situations inacceptables.

Je pense, pour ne pas prendre d'exemple bateau, à ces femmes dites « les folles de la place de mai » en Argentine, qui se retrouvaient régulièrement pour manifester, par leur présence, combien était intolérable pour elles la disparition d'un mari, d'un enfant ou d'un proche. Elles se sont même ouvertes petit à petit à la souffrance des autres, tant le partage d'un amour blessé, au lieu de détruire celui qui le vit ou de l'amener à souhaiter la mort de l'oppresseur, permet de quitter les limites de sa peine. Et ce n'est qu'un exemple. Il y a tant d'associations, de mouvements et de groupes dont la raison d'être est de reconforter.

Ce n'est pas faire des méthodes d'assistantat le modèle de toute action positive, bien au contraire. Ces pratiques masquent souvent les problèmes réels, en ne permettant pas aux personnes aidées de prendre les moyens de sortir, par elles-mêmes, de leur misère ou de leurs problèmes. Se contenter d'attendre l'arrivée des aides ou des subventions, ne donne pas de quoi sortir de sa spirale de mort. De plus, ces manières de faire, en masquant l'origine réelle des situations de souffrance humaine, arrangent les responsables réels, qui continuent à s'enrichir impunément, en subventionnant au besoin des organismes qui leur sont bien utiles. L'assistantat, en masquant la violence réelle, lui permet de se perpétuer.

Il ne faudrait pas davantage laisser croire que les mouvements de protestation font tous indistinctement entrer dans un engrenage de violence. La soumission, sans dénonciation, aux diverses tentatives de domination ne saurait être une solution à ce type de problème. Elle est en tout cas très éloignée des pratiques de Jésus. Le tout est de regarder comment la réaction est conduite et quelle forme elle prend pour parvenir à ses fins. Dénoncer le mal et vouloir s'en libérer ne conduit pas nécessairement à tenter d'en détruire les auteurs ou à utiliser des méthodes violentes.

La question persiste pourtant. N'y a-t-il aucune situation où la violence serait légitime, où elle serait l'unique solution pour supprimer l'infâme ? N'y a-t-il aucune idée pour laquelle mourir vaudrait la peine ? Je dis bien aucune idée, je ne parle pas de personnes.

Mourir pour des idées

Il ne s'agit pas d'entrer dans des casuistiques sans fin, typiques de ce genre d'interrogation autour de la violence légitime, mais de donner quelques grands axes, sans même chercher à gagner l'assentiment de tous. Le sujet reste ouvert.

« Mourir pour des idées » est une chanson de Georges Brassens. J'ai eu beaucoup de mal à y entrer, tant il était évident pour moi que certaines idées méritaient le martyre. J'étais un peu choqué de l'entendre chanter : « mourrons pour des idées d'accord mais de mort lente ». Un couplet place pourtant la problématique sur des bases satisfaisantes :

*Encore s'il suffisait, de quelques hécatombes
Pour qu'enfin tout changeât, qu'enfin tout s'arrangeât,
Depuis tant de grands soirs, que tant de têtes tombent
Au paradis sur terre on y serait déjà.
Mais l'âge d'or sans cesse, est remis aux calendes
Les dieux ont toujours soif n'en n'ont jamais assez
Et c'est la mort, la mort toujours recommencée,
Mourrons pour des idées d'accord mais de mort lente.*

Là est sans doute le fond du débat. Il ne manquerait pas d'hommes pour donner leur vie, si cela était susceptible de faire avancer utilement l'avenir de l'humanité. Il n'en manque pas déjà qui se sacrifient pour des causes perdues ou se laissent pousser au sacrifice par des propos trompeurs. Mais c'est la mort qui gagne à chaque fois et elle demande sans cesse de nouveaux sacrifices, sans changements notables, bien au contraire. Ce qui retient au bord du sacrifice est moins à chercher du côté de l'égoïsme des hommes que de celui de l'inutilité de la démarche. A quoi bon mourir si rien ne change ?

Il ne sert à rien de donner sa vie pour des idées, mieux vaut les vivre pleinement, en assumant éventuellement les conséquences que cette fidélité peut entraîner dans notre existence, ce qui peut effectivement ressembler à une mort lente, tellement on fait payer cher certains engagements militants.

C'est bien de cette manière que Jésus a abordé sa mission. A la question de l'utilité de sa mort, il n'y a pas de réponse définitive. Dire qu'il devait mourir pour nous sauver, est souvent compris dans le sens sacrificiel de la nécessité d'une victime offerte pour que le pardon de Dieu soit accordé aux hommes pécheurs. Même si l'on refuse une telle interprétation, incompatible avec la vision évangélique de Dieu, il est difficile de penser, avec les positions qu'il a prises, que sa vie pouvait finir différemment. S'il avait tenté de soulever les masses, prêché la révolte contre l'occupant, essayé de monter les exclus contre les oppresseurs..., il aurait pu être vainqueur. Au moins il serait mort en héros à l'image de tant de rebelles. Mais il a déçu tous ses partisans pourtant prêts à entrer avec lui dans la lutte, jusqu'à la mort. En refusant toute forme de violence, et en dénonçant ceux qui l'utilisent, il ne pouvait mourir qu'en paria.

Faudra-t-il alors se contenter d'élever quelques protestations solennelles ? Pendant ce temps des hommes meurent partout dans le monde. Les puissants assassinent les faibles, les riches exploitent les pauvres et les violents ont partout le dessus. Faudra-t-il se contenter de quelques actions à notre portée alors que le monde est en feu ? Est-il suffisant de dénoncer et de pleurer dans son coin sur la misère des hommes ?

Faut-il en rire ?

J'en arrive à me dire qu'il vaudrait mieux en rire. Non pas rire de la violence, dont les conséquences sont bien trop terribles pour l'humanité, alors que les stratégies que l'on met en place contre elle semblent bien dérisoires. Mais pourquoi ne pas rire des violents, ils sont tellement ridicules !

Comment ne pas rire devant ces soldats américains, arpentant, terrorisés, les rues de Bagdad... Engoncés dans leur uniforme, leur gilet pare-balle, avec des antennes qui dépassent de tous les côtés et les armes qu'ils brandissent avec plus ou moins de conviction, ils font piètres figure, les libérateurs du peuple. Quand il s'agissait de distribuer quelques cigarettes et des chewing-gums, caresser la tête des enfants, ils assuraient. Mais ils sont dépassés par trop

de violence. Ils ne savent comment gérer la tâche immense qui leur est attribuée et à laquelle ils n'ont pas été préparés. Alors ils marchent au hasard, dans la peur de prendre une rafale, comme des oiseaux apeurés. Ils ne souhaitent qu'une chose : rentrer à la maison. Sans doute que ceux qui les ont mis dans cette galère les avaient fait rêver à des actes héroïques ; ils avaient été peints en sauveurs de la civilisation et ils se trouvent transformés en gibier, à la merci de tireurs fous.

Ils sont ridicules, eux aussi, ces combattants des rues. Ils tiraillent de tous les côtés, se cachent dans un angle de porte avant de repartir pour traverser une rue en courant. Ils ne font pas la guerre, ils jouent la guerre, sous le feu de l'ennemi peut-être, il m'arrive d'en douter parfois, en tout cas clairement sous celui des caméras et des micros qui suivent le moindre de leur geste. Comment se battraient-ils réellement alors qu'ils sont en représentation, que le monde entier les regarde et que leurs faits et gestes font être retransmis sur toutes les chaînes de télévision dans le monde ? Eux ne manquent pas de spectateurs, mais ils sont de très mauvais acteurs et pourtant on leur fait rejouer sans doute certaines scènes pas assez convaincantes. Même le pire des navets de guerre américain paraît plus vrai que leur piètre prestation. Est-ce cela l'information et ses conséquences ?

Ceux qui portent leur mort en terre ne jouent pas plus vrai. Mais comment pleurer un être cher sous les yeux de la caméra et avec la foule qui vous entoure en hurlant ? On se dit qu'ils pourraient, malgré tout, regretter leur disparu, appeler à la cessation des guerres et de toute violence. Mais non ils appellent à la vengeance, ils veulent d'autres morts et celui qu'ils enterrent est avant tout un héros, déjà en paradis. La caricature a raison, ils vont bientôt manquer de vierges vue l'affluence de martyrs !

Et les attentats succèdent aux attentats, avec leurs comptabilités macabres. On a envie de demander à chaque fois : « qui dit mieux ? » Si on classe celui des tours jumelles de New York hors catégorie, le record doit être, à Bagdad, autour de 130 morts d'un coup et 200 blessés. C'est bien, mais ils peuvent sans doute faire mieux. Chaque jour égrène le décompte des morts et des blessés. Si encore on comprenait pourquoi ils meurent, à quoi ça sert, il serait possible de les plaindre, peut-être même de les comprendre. Mais comme dit Brassens : « c'est la mort, la mort, toujours recommencée », et pas la moindre amélioration n'est perceptible, ni même une ébauche de solution en vue au bout du fusil ou de la voiture piégée. Comment penser qu'une bombe ou un kamikaze pourrait faire avancer la paix, aider à la libération d'un pays, permettre à un peuple d'être reconnu, à un clan de l'emporter sur un autre, à une religion de faire la preuve de sa supériorité ? La mort ne peut qu'entraîner la mort, elle nous fait entrer dans une spirale. La sortie est à chercher à tout prix en allant voir ailleurs, en faisant autre chose, en détournant les yeux de la fascination du néant et de la destruction.

Il suffit de s'arrêter deux minutes, de prendre quelques instants de recul pour réaliser qu'aucun homme n'est assez méchant pour que je veuille le tuer, ni même l'agresser. Quelle folie que ces gens qui se massacrent à la machette, au fusil, méthodiquement, obstinément, en perdant très vite de vue les raisons de leurs actes et de leur haine, parce qu'il n'y a pas de raison, parce qu'uniquement ils sont pris dans un engrenage dont ils ne voient pas la sortie, parce qu'ils ne savent même pas comment ils y sont entrés. Le vieux fond de violence s'est réveillé et se déchaîne sans retenue, sans but, aveuglément. Il est difficile de rire devant une telle folie, mais comment la prendre au sérieux ? Faudrait-il donner un semblant de crédit à ces témoignages de personnes qui deviennent pires que des bêtes sauvages ? Pleurer, mais pourquoi ? Si encore les larmes pouvaient émouvoir l'un des belligérants ; mais ils sont pris dans leur enfer. L'aide humanitaire ? Mais elle est détournée, ou ne fait que prolonger la hargne des protagonistes. Elle leur permet de s'entretuer un peu plus longtemps.

Pourquoi ne pas rire, du rire désespéré de celui qui se dit qu'il n'y a plus rien à tirer de ces gens qui ne sont plus eux-mêmes. Il n'y a plus qu'à attendre, en espérant que l'horreur finira

par parvenir à leur conscience, le ridicule de leur situation à s'imposer jusqu'à leur fera prendre une autre direction.

Est-ce qu'il faudra attendre qu'ils aient pris compris le non-sens de leur situation avant de leur parler d'amour ? Sont-ils capables de percevoir l'inanité de leurs agissements et combien la vie pourrait être belle s'ils ne la gâchaient pas de la sorte ? L'amour, dans ce contexte, n'est plus un beau discours, servant à masquer la dureté de la vie. Il n'est pas davantage un appel à obéir à l'injonction soixante-huitarde : « faites l'amour, pas la guerre ». Les combattants de tout bord ne manquent pas d'esclaves sexuels pour le repos du guerrier. Faire l'amour dans ces conditions est une autre violence qui n'avance à rien, une satisfaction passagère.

Aimer c'est changer de point de vue, prendre conscience brusquement que l'adversaire, en face de moi, l'ennemi héréditaire, le monstre qui veut ma destruction, est en fait un homme comme moi, un semblable. Si je parviens à ce stade, la violence devient soudainement impensable, incongrue. Ma haine se transforme en désir de fraternisation. Encore faut-il que j'ouvre les yeux pour sortir de mon aveuglement. Les griefs apparaîtront futiles parce que rien ne peut justifier la guerre totale. Aucune faute ne saurait mériter la mise à mort, froidement décidée, du pire de mes ennemis.

Pas d'amour sans ce dépassement pleinement assumé de la violence et à ce stade il n'est plus une aimable plaisanterie, la démarche irréaliste d'un illuminé ou la fuite d'un idéaliste devant la dureté du réel. Il est conversion totale.

Faut-il pleurer, faut-il en rire ?

Bien sûr que ces pauvres bougres ne sont pas les premiers responsables. Ils ont été endoctrinés, manipulés, par des supérieurs qui leur ont promis la gloire ou la richesse, ou leur ont fait miroiter l'espérance d'un bonheur éternel. Ils ont fait confiance à ceux qui les disaient le dernier rempart de la civilisation, ou à d'autres qui dépeignaient leurs adversaires comme des larves qu'il convenait d'écraser. Ils se sont laissé flatter au niveau de leurs plus basses pulsions et ils ont accepté de s'abandonner au flot de la haine.

Bien sûr, la plaisanterie n'est pas drôle, mais comment réagir face à la folie d'un président qui, avec une perspicacité toute divine, est capable de placer tous les peuples sur deux axes, celui du bien et celui du mal ? Comment juger l'action de celui qui, prétendant amener la démocratie dans un pays, le met à feu et à sang au prix de milliers de morts ? Qu'en penser quand, pris dans une impasse, il demande une augmentation de ses crédits de guerre en proposant de diminuer ceux alloués à la santé ? Et ce faisant, il se prend pour l'envoyé de Dieu, son interprète. De quel Dieu parle-t-il ? Quelle divinité pourrait soutenir une telle obstination meurtrière ? Le seul Dieu chrétien que je connaisse est un Dieu d'amour, qui nous invite à aimer. Son Royaume est un Royaume de paix et d'amour, bien loin de ces prétentions ridicules.

Bien sûr il a devant lui des gens au moins aussi fous que lui, mais ce n'est pas une excuse pour un personnage à qui on a confié d'immenses responsabilités.

En face il y a d'autres interprètes de la pensée divine, tout aussi sûrs de leur vérité et de leur bon droit. Ils promettent le paradis à ceux qui tuent, leur donnent l'assurance qu'ils sont dans la vérité et que les autres sont des égarés valant à peine la bombe destinée à mettre fin à leurs jours. Ils en arrivent même à s'entretuer pour des raisons sans doute fondamentales mais qui échappent au commun des mortels. Il faut être bien sûr de soi et de sa lecture des textes saints, pour jeter ainsi des hommes les uns contre les autres et émettre des décrets condamnant à mort les égarés. Ils décident de tout, depuis la tenue des femmes, jusqu'à ce qu'on a droit de lire, de faire, de regarder, à la manière dont on doit se soigner.

Comment appeler ces hommes des religieux, comment penser qu'ils nous parlent de Dieu et encore moins en son nom ? Ce ne sont que des chefs de bande attardés, avec des théories qui nous viennent du fond des âges, du fond de leur steppe. Ils confondent leurs visions étroites

de l'homme, de la femme et de la société, avec la loi divine. L'Islam est bien loin de leurs caricatures et les quelques dessins qu'ils ont condamnés sont infiniment moins blasphématoires que leurs comportements scandaleux, qui portent atteinte à l'honneur de Dieu.

Faut-il pousser encore un peu plus loin ? Ces individus sont, probablement, à leur tour, des pantins, tandis que d'autres tirent les ficelles qui les agitent de manière désordonnée. Certains hésiteront à parler de violence à leur sujet car ils sont sans visage. Ils ne font rien de mal devant leur écran. Inquiets, ils tremblent au moindre frémissement des cours de la bourse. Beaucoup ont déjà un pied dans la tombe. Ils ne feront rien de l'argent qu'ils gagnent ou perdent, au fil des jours fastes et des jours sans. Mais ils vendent et achètent, comme si leur vie en dépendait, des valeurs qu'ils ne verront jamais et qui n'existent peut-être pas.

Ce serait un jeu comme un autre si l'avenir de millions d'hommes n'en dépendait pas, si des fortunes ne se faisaient et se défaisaient ainsi, d'un simple clic de souris, si des gens ne se retrouvaient au chômage du fait de déplacements de capitaux, si les inégalités ne s'aggravaient pas dans le monde, si les guerres, et bien d'autres formes de violence, n'étaient pas provoquées et entretenues pour que les profits augmentent.

Il n'est pas question de jeter l'opprobre sur les boursicoteurs. Ils ne sont à leur tour qu'un rouage. D'autres portent davantage de responsabilités, mais comment mettre un nom dessus ? Anonymes pour la plupart, ils ne se sentent pas responsables. Ils se contentent de faire fonctionner le système, sauvent des fortunes, font grandir la puissance de grands groupes. Il faut se développer pour ne pas mourir, grandir pour ne pas disparaître, manger pour ne pas être mangé..., tels sont leurs dogmes.

Qui les contredira, qui leur montrera l'inanité d'un monde reposant sur de tels principes et la violence qu'ils génèrent ? Comment leur parler d'amour, ils ne connaissent que les bilans ? Leur idéologie est en passe d'envahir le monde. Comment sortir de cette violence qui condamne systématiquement les faibles à disparaître au profit des plus forts ? Comment leur parler du respect de l'homme, de la place à donner aux petits ? Comment leur faire comprendre que l'humanité, au cours de son développement a eu besoin des branches délaissées pour passer des étapes de son évolution ? Comment leur dire que la loi du plus fort est la loi des animaux, la loi de la nature inhumaine, que les hommes fonctionnent selon d'autres principes ?

Ce sont les plus forts. Leur puissance est démentielle et la violence les suit pas à pas. Faut-il pleurer, faut-il en rire ? Il est sûr que pleurer ne servira à rien et que cette réaction sera perçue comme la démonstration d'une impuissance radicale. Alors il vaut mieux en rire, au moins essayer. Ils sont ridicules ces gens boursoufflés d'orgueil, imbus d'eux-mêmes à cause d'un pouvoir qui repose sur du vent. Leurs coffres virtuels débordent d'un argent dont ils ne feront rien car, même s'ils voulaient le dépenser, les années qu'il leur reste à vivre n'y suffiraient pas. Les condamner à quoi bon ? Ils n'ont que ce qu'ils méritent... Ils sont tellement occupés à amasser qu'ils n'ont plus le temps de vivre. Ce ne serait pas si grave s'ils ne tentaient pas de nous contraindre à en faire autant. Leur pouvoir les préoccupe à un point tel qu'il est devenu leur seul centre d'intérêt.

Le monde entier les vénère. Et si la vie était ailleurs ? Et si une intuition fugitive de l'amour de Dieu valait toutes les richesses de la terre ? Et si une petite fête entre amis, autour de quelques verres, quand les cœurs se rapprochent, était plus riche que les plus grands banquets ? Et si l'espoir d'un peuple nous redonnait goût à la démocratie ? Nous sommes en train de détruire notre monde ; et si nous nous laissions submerger parfois par sa beauté ? Nous allons tous mourir ; et si la main d'un mourant qui nous serre contenait plus d'amour que les plus grandes bacchanales ? Nous sommes tous différents ; et si la confiance d'un étranger qui nous révèle notre humanité commune effaçait toutes les haines ? Un enfant se

blottit contre nous et sa confiance nous bouleverse. Un « Je t'aime » et le temps s'arrête, un « Pardon » nous donne envie de reconstruire, un « Je viens avec toi » et nous partons jusqu'au bout de la vie.

La liste est infinie, là est la vraie vie, là s'efface la violence.

Merci aux familles Louvet et Rakotomalala, les deux piliers de ma maison malgache